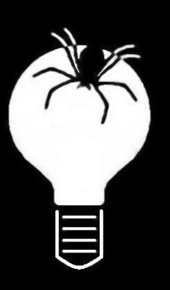


L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Feu & Glace

Numéro 17

Septembre 2015

ÉDITO

Foyer ancestral, phénomène climatique inexpliqué, iceberg, explosion de lave, paysages enneigés, accueil glacial, fumée de cigare, incendie, froid polaire et artistes au sang chaud sont au sommaire de ce numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants : Christian Attard, Sylvain Barbé, Patrick Boutin, Emmanuelle M. Bova, Cyril Calvo, Serge Cazenave-Sarkis, Justine Coffin, Claire Cordel, Roland Dauxois, François Debout, Vincent Deyveaux, Béatrice Dumont, Jean-Baptiste Dumont, Antonella Fiori, KOWALSKI, Simone Kutukdjian, Le Golvan, Marilyse Leroux, Lordius, Dominique Louyot, Richard Maurel, Elisabeth Mounic, Alexia Moyer, Vlad Oberhausen, Benoît Patris, Jérôme Pitriol, Sabine Rogard, Georgie de Saint-Maur, Alice Scaliger, Audrey Tison, Marlène Tissot et Stéphane Werth.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

En décembre, notre prochain numéro portera sur le thème « Frère & Sœur ». Sur ce sujet, nouvelles et articles de moins de 25000 signes, ainsi qu'illustrations en tous genres, peuvent nous être envoyés jusqu'au 10 décembre (les détails figurent dans notre appel à textes et à illustrations). Les différentes contributions sont attendues à notre adresse habituelle : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Aventurons-nous à présent à travers le feu & la glace...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *L'Incendie du Parlement* par William Turner (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


Feu & Glace

La Tour

Dominique Louyot

Elle existe depuis toujours.

Elle se dressait, solitaire, au milieu de la plaine, quand les premières maisons se sont élevées, les premières ruelles se sont dessinées. De sa hauteur vertigineuse, elle domine les toits compliqués, aux pentes raides, hérissées d'impressionnantes cheminées, le beffroi filiforme, les deux tours hardies de la cathédrale. Elle est la matrice vertigineuse d'où est née la Cité, à partir de laquelle a grandi son corps dentelé, percé de flèches, irrigué par de labyrinthiques réseaux d'artérioles.

Deux curieuses boursouflures à son sommet figurent des yeux allongés, mi-clos, fixés sur l'océan. Ils sont barrés par une cicatrice noire, qui sinue et se ramifie jusqu'à ses pieds, entaillant chacun de ses flancs.

Elle est bâtie dans une pierre lisse, d'apparence vitrifiée, dont la couleur brun-rougeâtre rappelle le sang séché. Une tiédeur en émane, même au plus fort de l'hiver.

Aucune ouverture ne donne accès à ses entrailles. Les outils les plus durs, les plus tranchants, les alliances d'acides les plus corrosifs ont échoué à percer la muraille. Y faire une simple rayure s'est avéré impossible. Nul ne connaît la matière inaltérable qui la constitue, nul ne connaît les origines et les constructeurs de la Tour.

*

Ce soir, la Cité attend. Elle attend le cœur de la nuit, qu'annonceront les cloches du beffroi et de la cathédrale. La Fête éclatera alors. Il faudra s'amuser, partout des lumières, des chants, une joie bruyante. Il en est ainsi à chaque nouveau siècle depuis la fondation de la Cité.

Personne pour l'instant à l'extérieur. Le vent seul erre avec paresse. Il tourmente les lambeaux de voile des mâts encore debout. Il frappe à petits coups répétés contre les portes et les volets soigneusement clos, les fenêtres des boutiques, prêt à bondir sur quiconque lui ouvrira. Parfois, une crise de colère le prend et, rassemblant ses forces, il arrache une enseigne, une lanterne suspendue, une girouette, dont les gémissements métalliques l'exaspèrent.

Silence pour l'instant. Que le vent et les clapotis de l'océan contre les quais et les ventres noirs des navires abandonnés. Tout le monde guette le signal dans l'obscurité glaciale de sa maison. Dans les caves-laboratoires achèvent de se refroidir les fourneaux et les alambics. S'amuser, oublier la

quête acharnée, maladive de la Pierre, chasser tout ce qui n'est pas la Fête, son désordre, son tumulte.

La nuit sourd des interstices des pavés. Elle s'étale dans les ruelles, sur les places, s'enfle, monte le long des étages en surplomb. Arrivée sur les toits, elle se ménage une pause, puis reprend son ascension, avale le beffroi, les bras de la cathédrale, la Tour, rejoint le gris uniforme du ciel.

Avec la nuit, la neige. Les flocons, insectes rares, timides, se multiplient, s'enhardissent, nuées d'ailes blanchâtres qui s'accrochent aux moindres aspérités de la pierre, du bois, du fer, se figent, se soudent les unes aux autres, unissant creux et reliefs, déposant patiemment sur la Cité une couverture craquante et froide.

Enfin retentissent les voix de la Cité qui, dans la totalité de sa masse, devient vibration. Les voix se taisent, mais la vibration persiste. Comment peut-elle s'éterniser ainsi ? Quand elle meurt à son tour, quelques secondes s'écoulent encore — il faut avoir la certitude absolue du silence —, puis la Fête, brutale, irrépressible, jaillit de chaque porte.

Hurlements, rires, suraigus, démentiels, flambeaux, lanternes multicolores, filent dans les ruelles, virevoltent sur les places, aucune pierre immobile, aucune ombre tranquille, la nuit crevée de toutes parts, le vent effiloché, les essaims de flocons désagrégés, brûlés. Le port, brutalement réveillé, gémit et tremble. Les quais, les navires, vermoulus, abîmés par les eaux, les tempêtes, ne résisteront pas longtemps.

La porte d'une boutique est forcée. Une main rageuse fait voler les rangées de tours miniatures en bois coloré et vernis.

La Fête se fige. Une hésitation. Puis commence la destruction. Toutes les sculptures, les peintures, les tapisseries, tous les objets représentant la Tour, sont sauvagement brisés. L'obsession dévastatrice atteint son paroxysme dans les caves-laboratoires. Pour effacer les enchevêtrements de formules et d'incantations tracées sur les murs, les chairs sont tailladées, mutilées. L'odeur du sang couvre celle des flaques, des fanges, des poudres, brunâtres, rougeâtres, répandues sur les dalles parmi les pullulements de débris, les meubles renversés, les étagères arrachées.

Il reste les voix, ces voix qui annoncent la Fête et les siècles d'esclavage alchimique !

Un torrent bigarré déferle dans les ténèbres du beffroi et de la cathédrale, fracasse sur son passage des statues oubliées, qu'enveloppe un cocon de poussière et de toiles d'araignée, crève des tableaux lépreux aux scènes incompréhensibles. Se déchirant aux murailles, il prend d'assaut les escaliers en spirale. Les cloches, martelées, fêlées, se défendent à coups furieux, désordonnés, assourdissants. Avec leur agonie s'éteint la rage de destruction.

Des silhouettes errent, hébétées.

Peu remarquent que le vent et la neige ont cessé. Encore plus rares sont ceux qui aperçoivent l'étrange nitescence au sommet de la Tour. Ce sont ses yeux ! Qu'ont-ils ? On dirait qu'une flamme s'y est allumée. Elle remplit l'œil entier, en déborde, glisse comme une larme. Cela ne s'est encore jamais produit. Jamais la Tour n'a manifesté le plus infime indice de vie.

Le feu liquide allume le réseau des lézardes, d'où s'échappent des filets hésitants. Ils se gonflent jusqu'à devenir d'épais flots écarlates, qui, écartant les plaies de la pierre, coulent le long des parois et envahissent l'entrelacs des ruelles. Par milliers, les corps se contorsionnent, s'effondrent, fument, rongés, dissous, emportés par les courants acides. Des cris de souffrance et de terreur. Des mains suppliantes. Des fuites vaines. Peu de temps suffit aux flots pour faire disparaître toute vie. Ils imbibent et empourprent la Cité jusqu'à ses cimes les plus fières. Pas une pierre, pas un morceau de bois, de fer ou de verre, qui ne soit gorgé de sang. Les flancs turgescents des habitations, du beffroi, de la cathédrale, des navires, suintent et palpitent, colorent la nuit de leur incandescence.

La Cité se met à fondre. Les tourelles, les clochetons, les cheminées s'amollissent, se penchent sans force, s'enfoncent dans les toits et les étages en fusion. La même faiblesse ploie les mâts, cependant que se diluent dans l'océan les quais et les carcasses des navires. Le beffroi et la cathédrale, avec les deux moignons de ses tours, résistent un moment, puis s'étalent en nappes lentes entraînant dans leur avancée les vestiges des bâtiments alentours.

Une vaste et visqueuse pâte cramoisie repose sur la plaine. Elle respire doucement. Par endroits, quelques bulles sans force troublent sa surface. En son centre, se dresse, intacte, la Tour, dont les blessures se sont cicatrisées.

*

Des voiles se profilent sur l'horizon. Elles se teintent de rouge dans le soleil couchant. Depuis quelques jours, elles convergent vers une terre inconnue, sur laquelle s'élève un étrange édifice solitaire.

À son sommet brûle un feu qui s'avive avec l'obscurité.

Feu Follet

Georgie de Saint-Maur

— Bonjour, vous avez du café froid ? Alors chauffez-m'en une tasse.

Le premier à rire fut Pierre Blanchard. Il plaça rapidement entre son visage et l'assistance l'écran d'un grand mouchoir à carreaux mal reprisé. Cet Henri Duglain, quand même, il n'avait pas son pareil pour briser la glace.

Le professeur Follet venait donc de rendre l'âme et, réunis pour la circonstance dans le luxueux funérarium du boulevard Saint-Allard, les héritiers découpaient au couteau d'argent une atmosphère épaisse et soupçonneuse. Rassemblés autour du cercueil, comme des mouches sur une bouse de vache, les épigones, silencieux, rivalisaient de mines contrites voire désolées, mais guignaient surtout du côté d'Henri Duglain en s'étonnant de son air triomphal et de sa bonne humeur affichée.

— Ce bon professeur Follet nous a quittés, éternua le diacre.

— Ça, pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle ! s'exclama chaudement Duglain, en prenant les mains du diacre dans les siennes. Il ne manquera sûrement rien à son enterrement, sauf des gens pour le regretter !

— C'était pourtant un homme charmant, prononça hypocritement Marcel Étourdieu en guise d'oraison funèbre, et il jeta une rose pleine d'épines sur le visage du défunt professeur.

— Jamais nous ne retrouverons un scientifique de cette trempe, pleurnicha Louis Puff, d'une voix de deuil contrefaite, tandis que de grosses larmes de crocodile perlaient au coin de ses paupières épaisses.

Lefèbvre, qui était arrivé depuis quelques minutes en compagnie d'Henri Duglain, faisait de réels efforts de composition pour ne pas être en reste ; tandis qu'en son for intérieur, une joie secrète et inavouable faisait vibrer tout son être.

— Ainsi donc le professeur Follet, cette sombre crapule, n'est plus de ce monde, se réjouit ardemment Henri Duglain en frottant les paumes de ses mains comme on le ferait de deux silex. Cela m'enivre de joie.

— Désormais, on pourra l'appeler feu le professeur Follet, pouffa Pierre Blanchard.

Toutes les personnes présentes gloussèrent discrètement à cet excellent jeu de mots.

— Le professeur Follet avait trouvé le secret de la cryogénisation du feu grâce à un composé d'hydrazote, poursuivit le diacre. Cette découverte inestimable force le respect, en dépit de certaines divergences d'éthique.

Le visage d'Henri Duglain s'éclaira du sourire caractéristique d'un reptile vengeur.

— Notez qu'il n'a pu arriver à ce brillant résultat qu'à partir du moment où j'ai moi-même découvert l'hydrazote, pinça-t-il comme la bise, une découverte qui, à l'époque, avait laissé complètement de marbre l'ensemble du monde scientifique…

— Découverte que vous devez entièrement à mes calculs préalables sur la peroxydation de l'hydrogène sulfuré ! brailla d'une voix criarde Marcel Étourdieu. Calculs pour lesquels personne ne m'a jamais dit merci !

— Messieurs, calmez-vous. Il paraît que le professeur Follet avait fait toutes ses recherches bien avant vous, déclara le diacre à qui la veuve Follet avait donné un gros billet au début de la cérémonie.

— Ne riez pas, messieurs, ne riez pas, avertit sur un ton un peu frisquet Louis Puff. Ce grand bonhomme avait réussi à geler le feu ! Grâce à lui, les microscopes électroniques pourront explorer le soleil pour en définir la texture…

— Oh non, le coupa Blanchard avec agacement, encore vos petits hommes jaunes qui habitent dans le soleil ? Non, Monsieur. Un peu de respect pour la mort, je vous en prie. Et surtout, un peu de respect pour nous.

Cette intervention jeta un froid dans l'atmosphère jusqu'alors bonhomme de la salle mortuaire. De toute évidence, les membres de la Société des Sciences ne s'appréciaient pas.

— Follet nous a volé nos lauriers légitimes, dit Pierre Blanchard, mais il n'arrivera jamais à s'attribuer ceci.

Et il sortit fièrement de sa redingote une sorte de machin clignotant.

— Et qu'est-ce que ceci ? demanda le diacre.

— C'est une glace, répliqua chaleureusement Blanchard, un miroir qui décompose les ultraviolets en infraviolets. Une invention majeure, pour laquelle j'ai cent fois risqué ma vie et qui, j'en suis sûr à présent, me permettra d'accéder aux plus hautes récompenses de notre société ingrate.

Effectivement, un défilé de petits infraviolets sortit de la machine, en rangs d'oignons.

— Ha ha ha ! Quelle invention stupide, se moqua Étourdieu. Des infraviolets, la belle affaire. Effectivement, Follet n'aurait jamais essayé de s'en emparer, alors que mon mégalocyclotron…

Et il poussa devant lui une grosse machine biscornue.

— Voilà le futur en marche, messieurs. Mes travaux sur les icebergs permettront de sauver le Titanic.

— Ha ha ha ! Pauvre idiot, fulmina Lefèbvre. Cela ne vaudra jamais mon procédé pour faire brûler la glace. Le combustible idéal pour notre future ligne de chemin de fer transantarctique.

— Rien de plus facile, espèce d’imposteur ! tonna Louis Puff. Vous utilisez de la glace au parfum rhum-raisin !

— Vous n’êtes qu’un savantin.

— Vous en êtes un autre.

— Eh bien moi, grâce à mon multipyrométreur boussolé, je peux changer un sac d’amygdales congelées en un phénix incandescent ! clama Blanchard.

Il fut le premier à recevoir un coup de poing dans l’œil. Puis ce fut une mêlée sauvage.

— Acta est fabula, conclut avec philosophie le diacre en vérifiant soigneusement le filigrane du billet de banque.

Rue du Soleil d'or

Stéphane Werth

Un curieux curé, le père M., est arrivé un jour à ****, petite ville de province mondialement réputée pour sa cathédrale. Chacune de ses messes, noire de monde, créait des problèmes de circulation alentour. Et sa façon étrange et fascinante de s'adresser au Seigneur attirait à lui tous les regards et bien des pensées.

Dans les mois qui ont suivi, le maire lançait dans la ville des travaux mégalomaniaques : percement d'avenues, destruction de bâtiments classés, ouverture d'une double piscine olympique séparée par une piscine à vagues, et même creusement d'une fosse de plongée juste à côté d'une patinoire !

Tous ces bouleversements suscitèrent tour à tour l'enthousiasme et le dégoût de la part des administrés. Régulièrement, des odeurs pestilentielles firent leur apparition dans la partie basse de la ville. Phénomène inédit, des crimes horribles furent commis sans être élucidés, ce qui accentua le marnage des sentiments pourtant déjà fort dans les esprits.

Parmi eux, une jeune femme blonde au regard bleu marial, fraîche récipiendaire de l'agrégation d'Histoire, fit le choix des ordres sous le nom de Sœur Fernande en Saint-Jacques, juste après avoir assisté, presque par hasard, à l'une de ces messes.

Puis, peu à peu, la vie reprit son cours provincial.

La place principale accueille cette semaine un cirque, et, comme à l'accoutumée, les rues piétonnes de la gare à la cathédrale, encore épargnées par les ambitions architecturales de la municipalité, voient défiler un cortège international de touristes.

Ce matin-là, au Carmel, Sœur Fernande en Saint-Jacques ne se sent pas très bien. Une douleur soudaine lui tord le bas-ventre et la fait se brûler à la bouilloire de son thé, en même temps que résonne son nom dans les couloirs. Sœur Maryvonne des Pauvres et Sœur Madeleine de la Béatitude l'attendent pour la tournée des nécessiteux qui doit s'achever à l'office du père M., à l'autre bout de la ville.

En chemin, Sœur Fernande insiste : une courte prière à la Vierge, la Vierge noire dans la cathédrale ! Aussitôt les rosaires remisés sous les robes, elles s'engouffrent dans l'une des rues piétonnes du centre ville, la rue du Soleil d'or.

Une chaleur épouvantable s'abat sur elles, comme si le soleil s'était rapproché pour leur murmurer un secret. Le premier magasin leur sert de

refuge tandis que la rue se vide : un groupe de Japonais entre dans une boutique de vêtements, un couple d'hommes dans un magasin de jouets, un SDF avec ses deux chiens dans une épicerie de luxe et des adolescents dans un bar en bas de la rue.

Sœur Fernande revient à elle allongée sur du carrelage blanc et frais, sa longue robe trempée de sueur, tandis que la commerçante l'évente. Son regard se pose sur celui de Sœur Madeleine qui tremble comme une flamme de cierge dans un courant d'air. Elle réalise que d'autres silhouettes se tiennent là, debout, juste devant elles, immobiles dans le contre-jour. Ses yeux s'écarquillent : des fesses ! et là ! des porte-jarretelles ! et là encore ! des bas résille, des soutiens-gorge, des strings !

Derrière la vitrine du boucher le boudin éclate, tandis que dans la boutique de vêtements, l'inédit de la situation aiguise la curiosité des Japonais ; éparpillés dans le bar les adolescents sèchent leurs cours en silence, indifférents à Agathe la gothique, qui fixe de derrière ses lunettes de soleil miroir la pâtisserie de l'autre côté de la rue qui s'écoule dans une mousse marronnasse.

Soudain un cri. Du doigt Sœur Maryvonne pointe la rue : un géant noir vêtu de bleu se penche à travers la vitrine comme s'il voulait la traverser. Derrière lui se tient une bête infâme, si effrayante que Sœur Madeleine en tombe à la renverse — et les quatre femmes de s'unir dans un long hurlement de terreur qui fait s'enfuir la bête en blatérant.

Dehors, la lumière brûle la pierre et les yeux. De commerce en commerce, la nouvelle s'est répandue. Nous sommes prisonniers de cette rue. Toute la rue est entourée de cette sorte de frontière, un mur d'eau ou de vapeur très dense qui nous empêche de voir à travers, et quiconque le franchit est immédiatement congelé. Regardez ce petit chien que nous avons récupéré au bout de sa laisse...

Un regroupement s'organise dans le magasin de vêtements. Essayer de comprendre : un incendie ? Il n'y a pas de fumée. Une explosion ? On n'a rien entendu. Un trou dans la couche d'ozone ? Invraisemblable. Un cataclysme ? Une guerre nucléaire ?

Une voix perce : c'est Sœur Fernande qui ordonne le silence. Dans le lointain, comme la plainte d'un petit animal. Mais personne n'entend. Est-ce dans sa tête ? La même douleur lui transperce à nouveau le ventre. C'est un bébé. Sid le Touareg du cirque a entendu. Et les deux mamies japonaises aussi. Un bébé pleure quelque part. Tous collent une oreille au mur. Oui, il y a bien un bébé qui pleure. Mais où est-il ? Les étages sont fouillés plusieurs fois. Pas de trace de lui. C'est loin, de l'autre côté du mur. De l'autre côté de la frontière. Ne peut-on rien faire pour le sauver ? Un bébé est quelque part, vivant, sans personne pour s'occuper de lui.

Un conseil s'improvise. À travers le brouhaha, un Japonais s'avance, droit comme un I. Il déclame une courte harangue qui recueille l'assentiment respectueux de ses compatriotes. Les francophones regardent la pile de vêtements qui se forme devant lui. Il s'en revêt, s'incline, récite une courte prière, lance une exclamation reprise par ses compatriotes, sort, remonte la rue en pleine fournaise au pas de charge et se lance tête la première à travers la frontière devant les francophones médusés.

Les minutes s'écoulent. Au loin le bébé s'est tu. Plus personne ne parle. En l'absence du moindre courant d'air, la chaleur devient insupportable. La lumière est toujours aussi aveuglante. Retour dans la boutique de vêtements.

« Ça fait trois heures maintenant », dit quelqu'un. Les Japonais se concertent. Leurs appareils photo soigneusement alignés sur le comptoir fixent en silence Sœur Fernande de leurs objectifs, comme les jurés d'un tribunal. Des regards s'échangent. Les sœurs entonnent un chant. Une des adolescentes commence à pleurer. À la surprise des francophones, un deuxième japonais s'avance, droit comme un I. Il s'époumone dans une courte harangue qui recueille l'assentiment respectueux de ses compatriotes, et le voilà qui s'habille à son tour. Le bébé n'a plus été entendu mais le Japonais sort, remonte la rue en pleine fournaise au pas de charge et se lance la tête la première à travers la frontière. Des pleurs secouent les mamies japonaises. Sœur Maryvonne s'effondre en larmes, puis sans prévenir sort en courant du magasin et se jette à son tour à travers la frontière de brouillard, en s'exclamant « Gloire au Seigneur, gloire au… ». Tous crient d'impuissance. C'est alors que s'avance un troisième japonais — Sid le retient et de force ramène tout le monde à l'abri.

Il faut se résoudre à organiser l'attente. Gérer l'eau, la nourriture. La lumière. « Le magasin de vêtements sera le lieu de rassemblement de la communauté provisoire. Chacun est libre de s'installer où il veut, à condition de respecter les lieux et de ne rien détériorer pour le retour des propriétaires. Descendons dans les caves. »

Comment estimer le temps quand le jour ne finit plus ? Monde clos, immobile et sans vent. Mur de vapeur aux reflets d'aluminium. Lumière sans soleil, sans ombre et sans saison. Sommeils sans rêves.

Un dôme incurvé de draps tendus descend la rue béante. Cachot à ciel couvert torréfiant les corps et les âmes.

De l'eau de condensation suinte de la frontière dans les caniveaux.

Un seul chien survivant. Sphinx d'ennui.

Le couple d'hommes n'est plus jamais ressorti de la cave du magasin de jouets.

Régulièrement, Sid quitte le magasin d'optique où il habite maintenant. Seul. Il remonte la rue jusqu'au numéro 12. Gravit l'escalier. Monte sur la terrasse d'un toit. Prend appui sur la balustrade. Pleure sa chamelle, pleine, sacrifiée pour la survie du groupe. Rythme ce qu'il reste de vie. La prière, le tai-chi. Les repas de viande dure. Conjure la lente eutrophie. Sid, le nouveau maître du temps qui n'est plus. Vigie aveugle de ce peuple de centaupes.

Le SDF s'est construit un trône en boîtes de conserve et règne sur ce réchauffement tyrannique.

Sœur Fernande rêve encore, d'un couple encordé par l'espoir remontant une rue escarpée recouverte d'écailles de poissons gluantes. D'agrégées d'Histoire. Et quand elle ne dort pas, ses pensées vont vers ce prêtre. Peut-être plus qu'elles ne devraient. Sa brûlure de bouilloire la berce encore. Elle est seule. Tous les autres refusent de croire qu'elle entend toujours ce bébé pleurer. Même les mamies japonaises. Même Sid. Le chien pourtant dresse encore l'oreille. Alors elle s'oint de confiteor et se remet à saigner.

Un cri ?

Têtes apathiques à fleur de trottoir.

Un cri.

En haut de la rue. Une masse rouge et spongieuse, marbrée d'orange et de blanc. De la chair. Des vêtements, des objets, peut-être du cuir ou du métal. Un homme ? Des vivants ? De l'autre côté ? Sœur Fernande se penche. Tressaille. Les tissus, les coutures, tout ça est très inhabituel. Le détail de certains objets, avec des noms et des dates. Ce n'est pas un déguisement. C'est un uniforme de soldat. Un vrai. D'une grande armée disparue. Elle se tait. Ce qu'elle imagine ne lui semble pas possible. De la vie de l'autre côté ? Ou de l'autre côté de la vie ? Qui va aller voir ?

Sid, non, pas toi, tu n'es pas habitué à ce froid extrême. Et puis on a besoin de toi ici. Sœur Fernande ? Non, pas une femme. Et pourquoi pas une femme ? Ne le prenez pas mal, mais on ne sait pas ce qu'il y a de l'autre côté. C'est trop étrange, probablement hostile. Il faut quelqu'un de fort physiquement, qui soit en capacité de se défendre, de se protéger, de tuer si besoin. Et si c'était une épreuve de Dieu ? Toutes les aptitudes physiques seraient vaines. Il faudrait quelqu'un de pur, de fort dans sa croyance. Mais alors qui ? Un chrétien, un musulman, un shintoïste, un rien du tout ? On pourrait essayer avec le chien ? Ou avec le plus âgé, ou celui sans descendance ? Et pourquoi ne pas envoyer le plus pauvre ? Arrêtez, arrêtez tout ! On n'envoie personne tant qu'on n'est pas sûr de la façon dont ça se passe de l'autre côté. On a déjà perdu trois des nôtres comme ça. On ne va pas en perdre encore sans plus de garanties. Mais

qu'est-ce qu'il peut y avoir de l'autre côté ? C'est une loi divine ! Nous devons nous repentir tous sincèrement de nos péchés pour avoir une chance de nous en sortir. Ça suffit ! Ne nous traitez pas de pauvres pécheurs ! D'ailleurs, où on irait se confesser, hein ? Vous avez vu un prêtre dans le coin ? Dans la cathédrale-congélateur juste derrière la frontière ? Et pourquoi on ne demanderait pas à l'autre dingue, là-bas, sur son trône ? Il me fait peur ce type... Débarrassons-nous d'abord de son chien ! A-t-on jamais vu le malin œuvrer dans des endroits si froids ? C'est au chaud qu'il se tient. Mais s'il n'est pas de l'autre côté, c'est qu'il est parmi nous ? Non ! Non ! Quelqu'un ici a fait une très grosse bêtise et son déni est tellement puissant que nous sommes embarqués dans son délire ! Calmons-nous ! Inutile de s'énerver, on ne va pas se battre, il faut qu'on reste soudés, c'est le seul moyen de s'en sortir. Que tout le monde se repose avant de réfléchir à une solution dans la sérénité. On pourrait peut-être creuser ? Dans la cave. La différence de températures est tellement énorme qu'on ne peut pas passer de l'une à l'autre d'un seul coup. Mais oui, creusons !

Dans la cave, autour de Sœur Fernande, les hommes se relaient au manche d'une pioche improvisée. Ahanent leur vaillance à peine émoussée par cette indéfinie période de claustration. Le temps semble avoir repris son bienheureux cours. Ils sentent le froid. Sous leurs vêtements, ils suent l'espoir de trouver l'issue. Le métal de leur outil commence à geler. La fièvre les gagne à mesure que le froid grandit.

« Que tout le monde remonte et se réfugie dans le chaud du dehors, là où le froid ne risque pas de les rattraper. Sid restera seul, Sid le courageux. »

Du bout de sa pelle, Sid perce le peu de terre qui le sépare de l'autre côté. Sifflement lugubre. Le froid se répand en cercles concentriques. Sid remonte en hâte l'escalier vers la surface. Mais le froid ne progresse plus. Sur les bords du cercle de givre, des gouttelettes. Le point d'équilibre des températures est trouvé.

Tous les survivants forment un arc prudent devant l'ouverture. Pour la toute première fois, ils voient ce qu'il y a de l'autre côté de la frontière. Du givre, partout.

Et si on allait voir la surface ? Le froid n'a pas l'air si terrible dans cette cave. Si on se laissait le temps de s'habituer à ces températures, on pourrait aller voir un peu plus loin ? Le choc thermique. C'est ça l'explication. Celui qui a voulu traverser la frontière : foudroyé ! Et les deux Japonais, et sœur Maryvonne... Cette cave gelée nous servira de sas thermique vers la surface où le froid est plus violent. Mais alors, qui ira voir ? Non, Sid, toi, tu en as assez fait comme ça, là-haut il fait trop froid. Laissons faire un autre samouraï...

Aidé par Agathe, Akira, blanc comme un mort, raconte.

« Dans la cave tout est blanc. Je suis remonté au rez-de-chaussée. Le givre s'est répandu partout comme si un animal du froid avait léché les murs. La porte est scellée par le gel. Les fenêtres aussi, mais j'ai réussi à en ouvrir une. Et j'ai vu. Tout est blanc. La rue, les bâtiments, les arbres, tout. Blanc et silencieux. Pas de soleil mais une lumière diffuse. Un dôme recouvre la rue où nous sommes, je n'ai pas pu voir à travers. Le froid est plus fort que jamais. Plus aucune vie. Pas même un oiseau.

« Dans les rues, des formes sont dressées. Je m'approche. Je gratte la glace. C'est un homme. Il y en a partout. Des femmes et des enfants brutalement saisis par le froid. On dirait que personne n'a eu le temps de comprendre. Beaucoup regardent dans la même direction, vers l'autre colline.

« À mesure que j'avance, je comprends que tous ces gens ont tenté de fuir quelque chose qui est au sommet. Une construction. Une patinoire et des piscines. Là-bas, tous sont transformés en statues de glace, dans l'eau, sous les douches, en chaussant leurs patins, dans la file d'attente. Des corps gelés debout ont même éclaté sur le sol en tombant.

« L'origine de ce froid terrible se lit sur le sol et sur les murs. Il vient de ce bassin rond et très profond dans lequel des plongeurs sont restés prisonniers avec leurs bulles. À mon tour je prends peur. Le froid commence à me saisir par les pieds alors je m'enfuis en courant. En revenant, je vois des traces de pas. Celles de l'homme qui a tenté de nous rejoindre. Il a laissé tomber ça. »

Sœur Fernande s'en empare. Du courrier. Du très vieux courrier. Décembre 1812, Bérézina. Signé d'un officier statufié sur la place principale de la ville. Elle n'entend pas la suite tellement ce phénomène lui semble impossible.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? » Akira baisse la tête, bredouille quelques mots en japonais qui remplissent d'effroi ses compatriotes. « Qu'est-ce qu'il a dit ? » Après une hésitation, Agathe reprend : il ne comprend pas. Il a retrouvé le bébé, celui qui a été entendu au tout début. L'appartement est juste derrière. On dirait qu'il vit toujours. Il ne pleure plus. Comme si ce froid l'avait réveillé. Et de ses doigts, il essaie de sortir du congélateur en attrapant le bord.

Voyage glacial

Justine Coffin

On retrouva le corps pendu au bout d'un nœud coulant dans une pièce vide. En dessous : une flaque d'eau.

Nous courons tous après le temps. Aujourd'hui peut-être plus qu'hier, demain sans doute plus qu'aujourd'hui. Et plus nous vieillissons, plus les aiguilles paraissent tourner vite. Ce n'est pas un hasard : il semblerait que l'accumulation de nos expériences donne l'illusion que nos vies s'accélèrent. Et il semblerait aussi qu'à partir d'un certain âge, ce soit l'inverse : c'est le point d'acutance (1), il ne sert plus à rien de courir, le rythme ralentit, parce qu'on en sait sans doute suffisamment. Ce n'est qu'une perception, bien sûr ; en réalité, le temps va toujours à la même vitesse, et nous réglons nos pas au rythme de nos ressentis.

Voilà pourquoi j'ai choisi cette solution : une corde, un bloc de glace carré de 80 centimètres et ma tête dans un nœud. Un instant flottant. Toute action serait fatale : me débattre me ferait glisser, tenter de tourner la tête aussi, et glisser resserrerait fatalement le nœud autour de ma gorge pour me rompre le cou. J'en suis donc là, au milieu d'une pièce vide, les pieds posés sur ce bloc de glace qui va lentement fondre, resserrant peu à peu le nœud autour de ma gorge. Je vais sentir la vie m'échapper et le temps inexorablement continuer au même rythme, le tic-tac régulier de l'horloge.

Je ne sais pas vraiment ce qui m'a poussé à choisir cette solution. Pure folie, diraient certains, car autant en finir tout de suite : un bon vieux tabouret, on saute, hop ! et c'est réglé. Seulement, si je suis monté sur ce bloc de glace aujourd'hui, c'est avant tout pour l'expérience. Je ne pensais pas à la mort avant d'avoir les striures de la corde collées contre ma gorge. Oui, je sais, c'est idiot : normalement, on songe à cette éventualité quand on passe une corde autour de son cou. Il y a des méthodes moins radicales, avec un pourcentage de chances de s'en sortir. Les drogues, par exemple : on ne sait jamais quel shoot sera fatal avant de le sentir dans ses veines, de comprendre que cette fois l'effet est plus puissant, justement parce qu'il nous ôte lentement la vie, et on s'enfonce dans le sol comme dans la fameuse scène de Trainspotting. Et même là, même là, il y a encore une chance de s'en sortir, d'être secouru et d'atterrir aux urgences pour une injection de Naloxone. Ça aussi, j'ai testé.

1 Netteté des contours différenciant les tons clairs des tons obscurs.

À l'heure où le temps commence à ralentir pour moi, où je sors de cette hyperactivité de la première moitié de ma vie, je peux dire que j'ai expérimenté bien des choses. Pas par pulsion de mort, mais justement par pulsion de vie — de vivre fort, de combler chaque seconde de ma vie d'un élément puissant. Ce sont les personnes les plus fascinées par la vie qui le sont tout autant par la mort : on teste les limites, on danse avec elles. Si la vie n'avait pas de finitude, sans doute vivrions-nous moins fort.

Avoir peur de la mort, c'est avoir peur de la vie, car tout est dangereux et peut y mettre un terme : l'amour peut tuer — meurtre passionnel, « se laisser mourir d'amour », « se sentir mort » loin de l'être aimé —, le plaisir peut tuer — crise cardiaque pendant le coït, cancer du poumon à cause de ces exquises cigarettes qu'on aime tant fumer —, la nourriture peut tuer — gras, diabète, obésité, intoxication alimentaire, OGM —, le sommeil peut tuer — n'a-t-on jamais entendu : « Il ne s'est pas réveillé » ? — et même l'eau, qui nous est pourtant encore plus indispensable — ne suis-je pas sur un bloc de glace qui en fondant va me briser le cou ? Oui, la vie est dangereuse parce qu'elle a conscience de la mort, et il est inutile de la rallonger : pourquoi en vouloir toujours plus ? ne peut-on pas seulement profiter du temps que l'on a ? J'ignorais pourquoi j'avais choisi cette solution définitive, mais quand ma tête est passée dans le nœud de la corde, j'ai compris.

Nous sommes en novembre : pas encore assez froid pour que le bloc demeure intact, plus assez chaud pour qu'il fonde rapidement. Je dois avoir six, sept heures devant moi. Six ou sept heures face à ma mort, qui tout à coup m'enivre. Je ressens à nouveau cette fascination pour la mort, qui diffère cependant de l'overdose imminente, mort dans laquelle on ne maîtrise rien ; non, cette fois, je maîtrise tout — le système qui m'a permis d'être là : mon corps (maîtrise parfaite de l'immobilité) et mon esprit (puisque rien ni personne ne va le perturber). Ainsi, j'ai le loisir de me raconter des histoires.

On dit qu'au moment de mourir, on voit défiler sa vie entière en quelques secondes, mais ça ne m'intéresse pas : je l'ai déjà vécue, alors autant faire de nouvelles expériences. Et là, devant moi, apparaît Shakespeare. Si, si, c'est bien lui : petit bouc au menton, corolle blanche, crâne presque chauve et cheveux rares arrondis sur le côté, assis en quart de profil comme sur la gravure faite par Droeshout en 1622. Il se met à parler :

— To be or not to be, that is the question.

— Oh, ça va, on connaît le refrain !

— Cesse de m'interrompre, jeune effronté. Sais-tu que je suis de quatre siècles ton aîné ?

— Sauf que vous êtes morts à cinquante-deux ans, donc je suis déjà plus vieux que vous...

— Je disais donc : être ou ne pas être, telle est la question. Tu as vécu une vie passionnée, un amour dévastateur et existentiel.

— Hein ?

— Tu as cru à l'absolu d'un amour passionné et fusionnel, de cet amour dans lequel de deux, vous n'avez fait plus qu'un dans le sang et dans la mort...

— Ce scénario me dit vaguement quelque chose mais je ne crois pas qu'il s'agisse de moi...

— Silence ! Tu t'es pris à parler dans la vie comme dans une pièce de théâtre, avec ton air grandiloquent, t'adressant au crâne de ton père comme au miroir de ta propre déchéance...

— Là encore, il y a erreur. Et tu m'ennuies, tu m'ennuies tellement ! L'amour, c'est bien joli, mais j'ai déjà donné, et j'y ai perdu quinze kilos, ma bagnole, la moitié de mes meubles...

— Ce sont les impostures de la jalousie. Ce qui engendre ces maux, ce sont nos débats et nos discussions : nous en sommes les auteurs et l'origine (2).

Je ferme les yeux quelques instants pour laisser pénétrer ces dernières paroles qui me traversent comme la lumière d'une vérité existentielle absolue, trop brillante pour que l'on puisse lui faire face.

— La poésie voile la réalité d'une douceur que le monde ne peut nous offrir, et nous ouvrons les yeux encore plus meurtris par la fuite qui n'est qu'ajournement avant l'affrontement final, dis-je à haute voix.

Lorsque je les rouvre, Shakespeare a disparu et il règne dans l'air un parfum empoisonné. J'entends une nouvelle voix dans la pièce qui s'assombrit, comme traversée d'un de ces orages pendant lesquels le jour est effacé par une grisaille lourde et mélancolique :

— Pour soulever un poids si lourd, Sisyphe, il faudrait ton courage ! Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage, l'Art est si long et le Temps est si court (3).

Hé ! C'est moi, le poids dont il parle ?

— Montrez-vous !

Mouvement dans la pénombre, une silhouette se dessine et devient peu à peu lumière — un crâne dégarni, de petites mèches en pattes de cerf sur un front large et grave, des yeux enfoncés, une bouche pincée, et tout cela en noir et blanc... Baudelaire ! Quelle mascarade ! Est-ce pour raviver les morts que je suis monté sur ce bloc de glace ou pour mourir ? Viennent-ils me tester, me chercher, me tenter tour à tour ? Faut-il en passer par douze travaux herculéens pour pouvoir enfin mériter sa mort ?

2 William Shakespeare, Le Songe d'une nuit d'été.
3 Charles Baudelaire, Les Fleurs du mal, « Le Guignon ».

La glace commence à fondre, je sens se former sous mes pieds une fine couche d'eau glissante qui pénètre mes chaussettes. Il y a une chose à laquelle je n'ai pas pensé : si le froid m'ankylose tandis que je reste sans bouger, je risque de ne plus maîtriser mon corps et de glisser vite, trop vite... Je remue un peu les orteils pour les dégourdir. Ils répondent encore.

Baudelaire a disparu. La lumière naturelle du matin s'impose sur la pièce vide ; les lattes du parquet pailletées scintillent. Merci pour ton aide, Baudelaire !

— Bon, à qui le tour ?

Ma voix résonne dans la pièce et j'ai l'impression d'entendre le craquement d'un vieux vinyle, une trompette assourdie ; je n'ai pas le temps de comprendre qu'une autre silhouette déjà me fait face. Je prends les devants, de plus en plus imperturbable :

— Hé, Fitzgerald ! Ça roule pour toi ?

Oui, c'est bien lui, avec sa coiffure ridicule qui forme une vague gominée au-dessus de son front et ce sourire de beau gosse bien connu.

— Alors, qu'est-ce que t'es venu me dire, toi ?

— C'est l'accumulation de ces divers reflets (entraînant de subtils réflexes optiques, tout en éveillant par association, des fragments d'anciens souvenirs, que notre subconscient semble avoir gardés en réserve comme un ouvrier verrier garde en réserve certaines pièces moins bien façonnées, en se disant qu'il pourra peut-être s'en resservir) qui explique pourquoi, avant même de se retourner, elle avait « senti », de façon surnaturelle, qu'elle n'était pas seule dans sa chambre (4).

— Je dirais même : Giclée de ketchup émotionnel : accumulation d'opinions et d'émotions à l'intérieur de soi, de sorte que tout explose d'un coup, ce qui choque et trouble employeurs et amis — qui tous ou presque croyaient que ça allait bien (5).

Douglas Coupland est apparu non loin de Fitzgerald, qui semble quelque peu chiffonné par cette intervention. Ils s'y mettent à deux maintenant ! La surprise me fait sursauter, je dérape et ressens une piqûre de terreur me traverser le corps, comme si, proche de mourir, je pouvais mieux ressentir le sang battre dans mes veines. Je parviens à me rattraper juste à temps.

— Hé, attention l'ami ! C'est si vite parti ! me réprimande Fitzgerald.

— Mais vos gueules à la fin !

— J'ai décidé d'être excessive, de tout faire, de tout essayer, parce que rien ne me retient sur cette terre et que je n'ai pas peur de mourir. Aucune crainte, aucun respect pour la vie, qui n'est pas digne d'être prolongée (6).

Et puis voilà Anaïs Nin !

— Oh, ça va, les leçons de morale !

4 Francis Scott Fitzgerald, Tendre est la nuit.

5 Douglas Coupland, Génération X.

6 Anaïs Nin, Journal de l'amour, journal inédit et non expurgé des années 1932-1939.

— Simple constatation, me répond-elle.

— Nous ne faisons qu'exposer nos constatations, ajoute Fitzgerald.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, ni à quoi tout ça me sert…

Une nouvelle voix se fait entendre :

— Nous discutons donc du suicide et les fantômes, comme je l'ai déjà dit, changent curieusement dans mon esprit, comme le font les vivants (7).

— Bon, ça suffit maintenant !

Crise d'angoisse. Je commence à trembler. Ou alors c'est la glace qui fait son effet. Impression d'avoir tellement envie d'uriner qu'on n'arrive pas à s'empêcher de trembler, qu'on se demande même pourquoi on tremble, avant de réaliser qu'on a la vessie tellement pleine qu'elle pourrait exploser, mais on ne sent pas que ça vient de là parce qu'on a tellement, tellement froid. Tout ça n'a ni queue ni tête. Que me veulent-ils tous ? J'ai beau retourner ces phrases dans ma tête, ça ne s'assemble pas. Je ne peux pas mourir comme ça — sur un doute !

— Il n'y a qu'une autre question, me dit Virginia : « Que sais-je ? » (8).

Telle est la question. Devient-on si présomptueux avec l'âge pour pouvoir penser un jour avoir toutes les réponses en main ? Tout ce que j'ai pu dire tout à l'heure sur le point d'acutance, c'était n'importe quoi. On n'a pas assez d'une moitié de vie. J'ai menti : je n'ai pas tout expérimenté. Il y a encore tant, tant de choses à voir ! Et comment faire maintenant ?

— Est-ce que quelqu'un… pourrait m'aider à descendre ?

Ils ont disparu. Mes pieds s'enfoncent de plus en plus dans le bloc en train de fondre. Je n'y avais pas pensé : la chaleur du corps sur la glace entraîne une fonte plus rapide à l'endroit du contact. Merde, j'ai peut-être surestimé le temps imparti…

— Oh, hé ! Y a quelqu'un ? Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Tout ça est tellement absurde, j'ai l'impression d'être un acteur de série Z qui se débat avec un scénario mal ficelé…

Un grand fracas résonne dans la pièce. Je sursaute. La porte claque contre le mur. Je perds l'équilibre et glisse. Panique. Impossible de me stabiliser. Je commence à danser sur place, comme dans le dessin animé avec le coyote sur une flaque d'eau gelée jusqu'à ce qu'il tombe de la falaise — sauf que lui, il n'a pas une égratignure. Mes pieds quittent le socle de glace et je me retrouve suspendu en l'air. Je m'envole tandis que la concierge s'exclame : « Oh, mon Dieu ! ».

Quel Dieu ? Faut pas déconner non plus ! S'il y avait un être suprême en qui croire, je ne serais pas là à essayer de ressentir la vie plus intensément. Le nœud resserre de plus en plus ses stries sur mon cou et je sens ma nuque se briser — et merde…

7 Virginia Woolf, Journal intégral : 1915-1941.

8 Virginia Woolf, Le Commun des lecteurs.

Derniers instants

Sylvain Barbé

C'est une plaine livide balayée par le vent. Un sol blanc et lisse sous une nuit sans étoiles. À perte de vue... Des bourrasques me transpercent jusqu'aux os. C'est le souffle libérateur de la mort. Cependant ses miasmes piquants me choquent. Je reste immobile. Les éléments sont devenus fous. L'univers se dissout peu à peu mais seule une vérité demeure : la mort est omniprésente. Son rire narquois résonne tout autour. Les concepts sont devenus incontrôlables. Je suis perdu. Ce qui ne devait pas se dérouler est en train de se réaliser sous mes yeux. Je ne devrais pas être dans ce désert blafard à contempler la noirceur absolue au-dessus de moi. Ce lieu n'a pas de consistance. Il est tout et rien à la fois. Les derniers soubresauts de la matière. Les reliques pourrissantes de mes espoirs.

Les trombes glacées déferlent en hurlant. Rien pour briser leurs courses effrénées. L'horizon est plat et net. La surface blanche s'oppose au ciel entièrement noir. L'univers s'est distendu à l'extrême. Les molécules ont cessé de se mouvoir. Les distances n'ont plus lieu d'être : entre chaque atome s'étend l'infini. Les étoiles ne sont plus. Elles se sont émiettées dans le froid éternel. Les constellations se sont effritées, avalées par l'inéluctable déclin. Tous les soleils se sont éteints, évanouis dans des nuées de particules inertes. Des milliards de planètes se sont perdus à jamais dans le zéro absolu. Les nébuleuses se sont fanées puis désagrégées. Même les trous noirs se sont affaissés sur eux-mêmes. Le Temps s'est dilaté jusqu'à sa propre déliquescence et l'Espace n'est plus qu'un lointain souvenir. J'ai tellement attendu ce moment, et c'est le désarroi le plus total qui le ponctue. Ce lieu est une hérésie. La combinaison malsaine de ma psyché et des ultimes spasmes de la réalité vaincue.

Le sol me brûle les pieds. C'est de la glace. La matérialité des températures sépulcrales qui enfouissent le monde dans l'oubli. Cependant une infinité de visages blancs m'observent. Ils se tiennent sous la surface gelée. Leurs globes oculaires sont comme des boules de neige. Ils me fixent, me suivent du regard. Leurs corps sont raides et tendus. La vie biologique est une ineptie. Elle finit inéluctablement de la même façon. Son essence vitale est de croître jusqu'à saturation puis disparition. Tout comme l'univers... J'examine cette horde de statues livides. Les membres squelettiques sont arqués comme pour soulever la glace. Je frissonne. Le vent griffe ma peau. Il lacère mon corps décharné jusqu'au sang. Il essaye de m'arracher les cheveux. Lui aussi veut me voir mort, pétrifié en compagnie de tous ces faciès hideux. Cela ne saurait tarder... Tous ces yeux

vitreux qui m'examinent, me scrutent, me jugent... Je ne peux plus les supporter ! Je les maudis ! Je les exècre ! Ils sont les preuves de toutes les vies passées qui n'auraient jamais dû exister. Toutes ces particules biologiques qui ont parsemé la multitude des mondes. Des illusions pathétiques dans l'infini. Des étincelles éphémères qui ont pulsé avec force dans ce hasard qu'est l'existence. Si j'en avais la force, je briserais cette tombe de glace pour les précipiter une deuxième fois dans les bras de la mort !

Je soupire. Je me sens si las. Au début il n'y avait rien. La béatitude immatérielle de la non-vie. Puis... une étincelle de démence dans le Néant. Elle est aussitôt devenue cataclysme irréfragable. Un tsunami d'énergie destiné à réveiller le chaos. L'Espace et le Temps sont des concepts mort-nés, les fœtus pervertis d'une future aberration. Mais ils étaient bel et bien en train de jaillir du vide — et j'étais là pour le voir, déjà seul comme aujourd'hui !

Terminé les songes sans fin. J'étais précipité dans ce maelström infernal. Je revois les murailles immatérielles où dansaient les flammes quantiques de la non-existence, brisées tout à coup par cet élan indescriptible. Comme je regrette ce moment ! Nihilisme flamboyant des premiers instants de l'éternité... Par-delà le Mur de Planck, je baignais dans la beauté de l'antévie. Mais l'Infini s'étendait à la vitesse de la lumière. Il se projetait au-delà des concepts. Il créait de nouvelles formes spatiales et des structures insolites multicolores. Des sons, des couleurs, des mouvements... J'ai assisté alors à l'absurdité la plus incroyable. Une explosion qui a défié toutes les logiques possibles. Des vies sont apparues ici et là. J'ai maudis cet univers. Rien n'avait de sens. L'irrationalité était la règle. Il se précipitait vers sa propre fin. Et cette fin, je la désirais avec ardeur. Dans cette course vers le Néant, j'ai tenté de survivre. Songe délirant du Destructeur : j'ai souhaité un retour à l'état initial, à la pureté d'un Univers vide. Rien ne stoppait pourtant son expansion vers des frontières qui n'existaient pas. J'ai attendu. J'ai rêvé de me métamorphoser en apocalypse cosmique pour tout éradiquer. J'ai erré dans les méandres des systèmes et des dimensions. J'ai tordu le Temps de mes mains pour accélérer le processus. J'ai précipité plusieurs mondes dans des trous noirs inouïs par simple amusement. J'ai broyé des galaxies par haine de cette réalité trop tumultueuse. J'ai provoqué la disparition de la matière. J'ai assisté aux jeux idiots de panthéons grotesques. Mais les dieux ont fini par déserter cette réalité et le vice a fait valser les étoiles dans les mains avides de ses serviteurs. Je les ai massacrés. Sur quelques astres lointains, des sociétés ont défié la logique. Dans les veines de la Folie coulait le sang des Hommes — une goutte noire dans l'éternité. Je les ai oubliés aussi vite qu'ils se sont donné la mort.

Enfin, le moment est venu ! L’expansion est arrivée à sa limite. Le cosmos s’est cristallisé dans le Néant... Les ténèbres figées à jamais par le froid le plus destructeur. Mort des étoiles, Temps et Espace annihilés dans la paix ultime.

Pourtant je suis là, sur cette plaine hantée de visages morts. La férocité des rafales s’accentue. Leurs morsures m’agressent sans répit. Ma peau se déchire, je distingue mes entrailles. Suis-je condamné aussi ? Pourquoi ? Je n’ai fait que subir ! J’ai supporté les flots du Temps ! J’ai résisté à ce non-sens qui se déployait dans toutes les directions ! Je n’ai jamais voulu cela ! On a brisé mon sommeil et j’ai enduré ce bouleversement jusqu’à son terme.

Le temps d’un battement de cil et le ciel est devenu une mer de feu. Un océan de flammes immenses où s’entremêlent des tourbillons furieux et des vagues sanguines. C’est la surface incandescente de millions d’étoiles qui semble concentrée au-dessus de moi. Elle pulse sur le même rythme que mon cœur. Des langues fauves viennent lécher le sol de façon obscène. Des nuées de vapeur fusent dans un grésillement humide. Des gouttes écarlates pleuvent sur la glace. Sur ma peau, elles forment de brefs impacts, brûlent et cloquent, me rongent comme un acide. Un grondement rauque fait vibrer chaque atome de cet espace contradictoire. Des gouffres sans fond s’ouvrent dans cet enfer céleste. Ils dessinent des gueules béantes et titanesques qui vocifèrent contre moi les pires imprécations. Leurs hurlements me traversent de terreur. Je voudrais m’agenouiller devant elles mais le sol est gelé, impossible d’y poser les mains sans que ne s’y arrache ensuite la peau.

Que me veulent-ils, tous ces juges blafards, dans leur tombeau translucide ? Que crient toutes ces bouches haineuses dans le ciel en feu ? Je n’aspirais qu’à une chose : retrouver la plénitude de la non-existence. Des bulles de lave gonflent comme des nuages sanglants puis s’éparpillent en tous sens. Des météores enflammés s’abattent sur la glace. Celle-ci commence à fondre. Une brume livide s’affole dans une danse frénétique. Des clameurs stridentes jaillissent des abîmes gelés. Des hordes blanchâtres s’en extirpent pour rejoindre la surface. Je ne comprends pas. Cet univers vit ses derniers instants. Il devrait se dissoudre dans son propre anéantissement. Mais moi, je ne devrais pas être coincé ici, je ne le mérite pas ! Le vent devient tempête. Sa puanteur égale celle de millions de charniers. Ses griffes me crèvent les yeux. Je hurle de douleur. Non, cela ne doit pas se passer ainsi ! Mes pieds gelés sont maintenant des moignons informes. Le sol se dérobe. Je glisse et n’ai rien à quoi me retenir. Des tentacules de feu viennent s’immiscer dans la glace. Elle se soulève en vagues instables comme si elle était vivante. D’innombrables corps blancs

rampent dans ce chaos. Leurs yeux globuleux scintillent d'une rancœur à son paroxysme. Je suis la cible évidente de cette animosité. Des doigts crochus arrachent ma chair. Des dents se plantent dans mes membres cyanosés. Je tente de fuir cette abomination mais ne contrôle plus rien. Si ces spectres sont la réincarnation des existences que j'ai anéanties, alors qu'elles subissent une deuxième fois ma colère !

Je tente de repousser tous ces bras, ces ongles menaçants, ces poings rageurs. J'arrive à m'extraire de la mêlée ignoble mais suis incapable de courir. Les deux surfaces se rapprochent inexorablement. Le ciel enflammé semble vouloir écraser le désert de glace. Dans cet étau le vent rugit de plus en plus fort. Partout les formes blanches titubent vers moi. Mes jambes sont transies jusqu'aux cuisses. Mes cheveux s'embrasent. Ma peau se met à fondre. Des gouttes gluantes coulent comme de la cire sur mes os mis à nu. Arrivées à ma taille, elles se cristallisent dans le froid. Le long de mes entrailles la chair bouillonne de fureur. Je pousse des cris de douleur et de rage. Les éléments achèvent de se tordre, la glace et le feu commencent à former un gigantesque tourbillon. L'osmose des agonies.

À présent je tombe. Je suis au centre d'une colonne de lumière dont les parois tournoient à l'infini. Toutes ces vies que j'ai haïes, elles se vengent maintenant. Ni enfer ni paradis, juste l'instinct de vengeance qui transcende la mort. Je ne peux pas les repousser. La chute s'accélère. Au-delà de mes perceptions planent des visions éblouissantes. Y aurait-il des choses que j'ignore et dont je ne pressens l'existence qu'en cet instant ? Il est trop tard. Il n'y a pas d'issue. Moi aussi, je suis condamné à disparaître. Tout ce temps à maudire l'univers et voilà que je me dissous avec lui… Tout devient flou. Le tourbillon se désagrège dans un flamboiement incommensurable... Une étincelle apparaît en brisant la plénitude de mes rêves, elle gonfle et se mue en une explosion sans limite — encore une fois, oui, encore une fois, pour entamer un nouveau cycle...

Place d'homme

Alice Scaliger

Cette nouvelle a été publiée auparavant sur le site nerval.fr.

Dans la neige, creuser un trou. Les chiens, à côté, font de même. Je creuse calmement. Je vis le plus beau moment de ma vie.

Je sais que ça ne se fait pas, de dire ça. Il faudrait choisir : la naissance de mes enfants, le jour de tel premier baiser. C'est vrai aussi, c'est beau, ces moments où l'on prend une nouvelle place, ces moments où l'on ajoute une fonction, une utilité à son existence. Mère de. Amante, compagne, épouse. Le jour où l'on achète une maison, en plus petit, est un jour de gloire. Propriétaire de. Avec une voiture, en minuscule, ça marche un peu aussi. Une naissance, c'est le mieux. Une nouvelle utilité à soi accordée, et la magie d'une vie qui débute. Il y a de quoi s'extasier.

Mais je maintiens que ce trou dans la neige, c'est le plus beau jour de ma vie. Trois journées de randonnée hivernale au Canada, sur un traîneau tiré par des chiens. Une demi-journée pour apprendre à manier le traîneau, à connaître la meute, à dialoguer uniquement avec le chien qui est le chef du petit groupe de six animaux. Le départ, après le déjeuner, pour soi et pour les chiens. Comme c'était écrit sur le dépliant, Raid Hiver Aventure. J'ai bien conscience qu'on me vend du rêve. J'ai bien conscience d'être une urbaine contemporaine, enfermée dans une société de loisirs, qui travaille tant qu'elle s'offre une échappée au loin, à la merci des promoteurs du bonheur sportif et naturel, un retour aux sources formaté pour elle. Je me sens si caricaturale, j'ai tellement conscience de ce que représente l'artifice de ma promenade dans la neige que je suis surprise par la neige elle-même.

Je creuse la neige. C'est là qu'il va falloir dormir. Quand il fait – 35 °C, – 50 en température ressentie, à cause du vent froid et humide qui incruste de petites étoiles de givre la moindre mèche de cheveux échappée du bonnet épais qui couvre les oreilles, quand il fait si froid, on vient chercher près de la terre couverte par le manteau blanc un peu de tiédeur, une température légèrement inférieure à zéro, la chaleur vert clair où éclosent, dans leur audace, quelques embryons de plantes dont j'ignore tout, et qui m'ignorent aussi bien.

Il fait blanc. Il fait humide. Il fait nuit, plus sombre que je n'aurais cru, autour du feu de camp.

M'a-t-on vendu du rêve ? Je récolte du froid.

Est-ce du tourisme de masse ? Non.

Est-ce du tourisme ? Non plus. Je commence à en douter. J'ai de plus en plus l'impression que les moniteurs ne sont pas des moniteurs, mais des gens qui vivent dans ce monde-là, celui de la neige et des chiens, que nous sommes non pas leurs invités, non pas leurs clients, mais juste des gens transparents qui n'appartiennent pas plus à leur monde que tous ces objets que nous avons laissés là-bas.

Nous n'avons pas de téléphone, ni d'appareil photo : il fait trop froid. On dormira dans la neige, avec une couverture étanche autour de nous, et les chiens aussi, ensemble, à se tenir chaud. On le savait, mais dormir avec ces chiens surprend, par l'intensité familière. Une journée ensemble dans la neige aura suffi pour que je niche sans pudeur mon nez dans le poil doux d'un animal inconnu la veille. Et ce au-dessus d'un sac plastique, appelé couverture de survie, posé au fond du trou. Au-dessous d'un auvent pliable, posé là comme un parapluie, mais solidement ancré dans la neige. Je respire le chien. C'est comme se surprendre à renifler longtemps son nouveau-né. Se surprendre à être soi-même animal.

Est-ce du tourisme ? Non. Pas exactement. Notre guide est jeune et ressemble déjà à un trappeur usé. Il appartient à la tribu des hommes d'autrefois, qui n'ont pas oublié comment creuser la neige, ont simplement remplacé une peau de bête tannée à la pierre par un tissu argenté qui ne laisse pas passer l'eau. Leur esprit aussi est étanche. Le sourire est là, l'amabilité est là, mais leur esprit est dans la forêt. Cela se sent. Il se tient très loin de ce qui nous préoccupe. L'homme d'autrefois nous emmène, quelques-uns. Petit groupe de quatre adultes d'aujourd'hui, en bonne santé. Le guide nous a demandé si nous nous portions bien. Nous parlons peu. Chacun est sur son traîneau, avec quelques affaires, son ravitaillement, celui de sa meute. Le soir, chacun dort avec ses chiens. Chaque humain dans son trou, sous le ciel froid, dont les étoiles font ressentir le vide.

Ces hommes d'autrefois nourrissent leurs chiens. Nous sommes une façon de leur apporter leur nourriture. Ils pourraient chasser des cervidés, mais il y a des lois. Nous sommes les cervidés. Nous sommes le bétail. Nous apportons la nourriture aux chiens. On ne nous tue pas. On sourit, on encaisse un paiement. C'est indirect. Nous avons toute l'importance d'une source de protéines ; exactement cette importance-là.

Le guide nous regarde avec la bienveillance du fermier sur ses vaches. Ou alors, je cherche un point de repère, une référence connue. Pourtant, je crois vraiment qu'il dit mon prénom comme celui de ses chiens, ou de vaches d'un troupeau : on se nomme chacun Vie utile. C'est une sorte de nom indien. Et sinon, on peut être mangé. Il fait si froid ici.

Creuser un trou avec ses mains, ses pattes. La neige n'est pas dure, sous la croûte légère du dessus. Dans la forêt, l'immense forêt canadienne,

il n’y a pas eu beaucoup de pas pour la tasser. Quelques traces d’animaux passés par là permettent de dater la dernière tombée de neige. Sous les arbres, les pas s’effacent, à cause de la neige qui s’éparpille à nouveau, quand le vent souffle et la lance en pluie fine, depuis les branches jusqu’au sol blanc. Pour remonter, il faudra tasser la neige en escalier. Pour remonter, même si remonter semble improbable en cet instant.

Il y a dans ce creux une chaleur d’utérus. Et c’est tellement idiot et caricatural de se dire ça. C’est simplement une chaleur animale.

Il y a dans ce creux une chaleur d’étable. Trop biblique.

Il y a dans ce creux une chaleur primordiale. Celle-là. Celle qui vient de si loin que j’en ignorais tout. C’est cela que je découvre, dans ce trou. Je descends de l’homme-animal depuis si longtemps, depuis tant de générations, que je ne connais rien de ces gestes ancestraux : creuser la neige, parler au chien. Dans ce trou dont il faudra péniblement que je remonte, faisant du bout du pied un escalier fragile, en allant assez vite pour ne pas trop peser.

Tout est poids dans cet univers. Le traîneau est fait de branches tressées solidement, mais aussi ajourées que possible. Pour tenir les sacs, un tissu solidement noué suffit. À moi de me faire légère, de courir avec les chiens à la moindre montée.

Dans les chaussures, des chaussons de plastique. Dans les chaussons étanches, deux paires de chaussettes. Je chausse du 36, et ces bottes semi-rigides de trappeur sont un peu trop grandes pour moi, même dans le plus petit modèle. Sur les mains, des sous-gants de soie, avant les gants qui agrippent le traîneau. Ici, on multiplie les couches, on répète. Devant moi, trois rangées horizontales de chiens. Ou deux lignes verticales de chiens. Quoi qu’il en soit, ça va devant, les barreaux d’une échelle de Jacob. Devant à gauche, le chef de meute, qui aime cette place-là. Chaque chien a sa place — je ne me tromperai pas. Une seule paire de chaussures, pour courir, remonter les pentes, glisser avec le traîneau. Dans la neige, pour dormir, on délace un peu ses chaussures, on ne les enlève pas.

Un léger malaise au matin. C’est de rester dans les mêmes vêtements que la veille. Ou d’être avec des chiens qui connaissent la forêt et repèrent des odeurs dans un univers blanc qui sent la neige, juste la neige, pour moi. Eux s’agitent, reniflent des animaux que je ne vois pas.

L’éblouissement du matin. Le chef de meute me suit quand je vais faire mes besoins. Il me fixe du regard, me surveille. Je fais partie de sa meute. On ne s’éloigne pas comme ça de son regard intense et prudent. C’est un lieu qui sert souvent de premier campement, les guides ont noué à la branche d’un arbre un chiffon jaune vif qui signale qu’on peut aller se cacher derrière ces buissons-là, pour un peu d’intimité, sans prendre de risque particulier. En tout, nous sommes cinq humains, ce n’est pas

beaucoup. Ce matin, nous partons encore un peu plus vers le nord. Il n'y aura plus de chiffon. On va se diriger à la boussole. On devra sonder le sol, dans les plaines, pour vérifier si on passe sur du sol, ou sur de l'eau sous la glace — dans ce cas, on passe tout de même, mais on évite de rester statique trop longtemps. On fera confiance aux chiens. Ils savent, eux, là où il faut passer, quel est le meilleur chemin. Il n'y a pas de trace à suivre. On monte au nord, pour écouter les loups.

Il n'y a pas que les loups : les écureuils d'hiver sont venus voir qui nous étions, voler des miettes en riant. Les cinq traîneaux repartent, après la brève collation. Les chiens se sont jetés sur leurs croquettes, et nous avons dévoré nos barres énergétiques. Les chiens ont eu aussi de la viande séchée, de fines lamelles blanchies au sel, leur gourmandise. On a des fruits secs dans nos poches, des amandes et des abricots dont la couleur orange vif surprend ici, des canneberges séchées, dont le rose sucré réconforte. On n'a pas changé de vêtements, ni pris de douche. La neige, le froid, ça fait qu'on se sent propre. On a ri de nos habitudes d'hygiène, venues de la saleté de la ville. Dans la nature, sa pureté supposée déteint sur nous. On se regarde les uns les autres, décoiffés, la sueur séchée sous les aisselles. On ne se fait pas d'illusions.

Le plaisir naît du silence. On a beau être cinq, quatre voyageurs accompagnés de leur guide, on ne parle pas de tout le jour. Le matin, les consignes, brèves, la direction à prendre : plein nord. Quelques plaisanteries rapides, mais chacun retourne très vite à ses chiens. Quelques mots échangés lors des relais, d'un parler lent. « Ça va ? » « Oui. » « Ça ira, pour prendre la tête ? Oui ? Tes chiens vont bien ? » « Le jaune, là, a boité un peu. » « Ok, je regarde sa patte. Une boule de glace sous le coussinet, remets-lui de la vaseline. » « Ok. » Pause vaseline pour les pattes des chiens. « Je vais vérifier si ce matin j'en ai passé assez entre les coussinets. » On vérifie tous. « Ok. Ne les laisse pas trop manger de neige. Tu as des croquettes pour eux dans tes poches ? » « Oui. » Petite fierté de novice d'y avoir pensé, au matin.

C'est tout. Je leur graisse les pattes, dans le silence revenu, sous les grands arbres blancs qui déversent, au gré du vent, un peu de neige supplémentaire. On se tait. On parlera ce soir, quand on mangera, quand on fera un feu. De l'autre côté de la clairière passe un orignal. Il nous regarde. C'est un grand cervidé aux bois plats et ouvragés en ses pointes, un grand mâle solitaire. Je pense : orignal, original. Nom scientifique Alces alces, Alceste le misanthrope. Il nous regarde, je ne pense plus rien. Fascination réciproque. On dirait qu'il approuve notre sortie, nous souhaite bonne route, quand il incline sa tête, doucement. Autrefois, il y a eu sans doute ses cousines, des licornes, pour ouvrir la route aux voyageurs, dans les forêts d'Europe, quand c'était des forêts.

Ma place d'homme, c'est d'être ici, soutenue par l'animal, à la fois leur chef, leur soigneur, mais aussi à leur merci. Ils ont des griffes, et des dents. Je sens les griffes qu'ils retiennent quand je soigne leurs pattes. C'est tout près. Leur haleine tiède a des dents de loup. Je songe soudain qu'on n'a vraiment pas de téléphone. Pour un chien malade, éventuellement, ou blessé, un harnais pour le porter en bandoulière, comme un gros sac qui pèserait mon demi-poids en plus sur le traîneau, et ralentirait la course assurément. Et nous ? Les chiens nous ont choisis. Ils ont été d'accord. Le musher, le guide qui vit avec ces chiens, vit d'eux et pour eux, nous avait prévenus : après une demi-journée de travail avec les chiens, le chef de meute acquiescera ou refusera, pour le départ. Ceci ne se discute pas. Signez en bas.

Ce chien a accepté ma place d'être humain à ses côtés, avec sa meute. L'orignal nous observe posément. Je graisse les pattes des chiens. Le ciel est bleu et blanc. On monte vers le nord, parce que les humains se déplacent. Ils naissent rarement là où ils sont nés. Ne sont pas faits pour ça. Inventent les traîneaux. Dressent les chiens. Vont plus loin. Je suis fille du vent dans les cheveux, du mouvement, du ciel qui tourne. Ce soir, j'observerai la Voie lactée, avec de la chance, si le ciel est dégagé.



Cette gravure de Dürer me revient en miroir. La neige aussi donne des hallucinations. Non, je n'ai pas déjà vécu en 1513, sous la plume d'un graveur de Francfort qui connaissait les bois de l'orignal et savait qu'il fallait faire mon portrait ainsi, lumière à la main, ailes discrètes aux

épaules, et queue à l'arrière pour venir plus vite faire mon office de chandelier. Ou alors, j'ai bien connu Dürer, mais je ne vous le raconterai pas. Il faudrait alors que j'explique que c'est lui qui a disposé au ciel certaines étoiles, pour en rétablir l'équilibre. Ça y est, le désert blanc me monte à la tête. Place d'homme.

On avance sur la neige. On ralentit devant un groupe de castors. On ne fait pas de bruit. Jamais je n'ai entendu un tel silence : sous les pas des chiens, la neige émet un léger sifflement, très doux, le traîneau semble fuir le bruit, nous sommes debout sous le ciel, nous longeons un sentier large qui est peut-être, l'été, celui d'une exploitation forestière, ce n'est pas loin d'une rivière, et soudain les castors qui s'affairent à leur barrage, on dirait qu'ils le consolident, ils ne sont que trois castors et je ne savais pas que c'était si grand, un mètre environ, j'avais dû confondre avec des marmottes, ils lèvent le nez vers nous, au bord de la rivière gelée, pas loin d'un de ces trous qui émaillent d'une tache sombre la carapace de glace de la rivière. Nous les saluons d'un mouvement de tête, les chiens ralentissent le pas. Je songe à communiquer avec mes pairs, moi aussi, avant de me perdre dans les souvenirs de Dürer. Dans la forêt blanche, on rencontre soi, parmi les castors.

Le soir, l'Australien se plaint de sa botte gauche, mouillée à l'intérieur, à cause des projections de neige. Il l'avait mal lacée. Son français est quasi inexistant, et le trappeur québécois refuse de parler anglais. Il rit, dit qu'il est déjà bilingue français-chien. L'étudiant de Montréal essaie de se faire traducteur. Moi aussi, qui ralentis mon français, essaie de me souvenir de l'accent de la Renaissance, jadis. Le trappeur n'a pas de botte de rechange, de toute façon. Il propose d'amputer l'Australien, au besoin. L'Australien ne rit pas du tout.

On fait un feu. J'apprends que les castors sortent la nuit, en général. Ce que j'ai pris pour un barrage, c'est une cache de nourriture, au milieu de la rivière gelée, où ils mettent leurs réserves pendant l'hiver. Il fait relativement beau, il y a du soleil, malgré les – 25 °C, ça fait bouger la glace, il faut entretenir la cache constamment.

Nous aussi entretenons les pattes des chiens, avec la vaseline. Si c'était encore autorisé, on mettrait de la graisse d'ours, c'est mieux. On tartine nos peaux humaines de crème épaisse. On ne se lave toujours pas. Il faut creuser la neige, se mettre à l'abri pour la nuit. La température va descendre d'un coup quand disparaîtra le soleil. Les chiens s'agitent, jouent, se chamaillent. Nous voici deux, le chef de meute et moi, à apaiser nos animaux. Les chiens dominés se couchent sur le flanc, offrent symboliquement leur cou, la jugulaire, je caresse les poils et sens l'artère qui bat, le ciel se fait très rose, on va manger, la neige couleur de sang aiguise l'appétit, c'est l'heure.

On ne chasse pas. Ça ne fait pas partie du programme. Le musher chasse, lui, d'autres jours, mais n'a pas envie de s'étendre sur ses exploits devant nos oreilles de profanes, de gens des villes qui ne comprendraient pas comment on peut tuer un énorme orignal, dépecer la viande en lamelles, la faire sécher et la saler. Cette gourmandise qu'on donne pourtant aux chiens. Il ne nous dira pas qu'il a déjà mangé du castor, aussi, mais je le sens à la façon dont il explique que les dents des castors sont comme celles des rats, rongent tout, et que la viande de castor, c'est très gras. Il hausse les épaules. Dans ce monde froid, il faut manger, voilà tout.

La nuit tombe brusquement. Chacun regroupe vite ses chiens, recrée la chaleur du groupe sous l'auvent. On entend les loups. C'est un hurlement qui déchire le ciel. Je sursaute : c'est cela qu'on nous a vendu, non ? C'est pour ce cri que nous sommes venus, le mot d'écotourisme me vient, je me traiterais bien d'imbécile, qu'est-ce que je suis venue faire ici ? Parce que j'ai peur. Au loin, une autre meute répond. Six, dix voix à chaque fois, pas plus. Mais les chiens s'éveillent à leur tour, et hurlent dans la nuit, dans le creux que nous avions fait ensemble. Je hurle aussi, avec eux. Ça va mieux. Je hurle de joie d'être là, de signaler ma position dans la nuit. Je dis qu'ici est notre territoire, ce soir. On crie. Je crois que le chef de meute me sourit. Il m'a donné un grand coup de langue, c'est sûr.

Les cris cessent brutalement. La nuit se fait plus noire. Et puis un faisceau vert s'agite doucement, offre en sa bordure des nuances d'une autre couleur, qui tire vers le roux. C'est une aurore boréale. J'en avais vu des photographies, mais le ciel immense et vibrant rend l'émotion plus forte encore que la stupéfaction de voir un ciel déchiré d'une telle couleur. Le ciel dégagé, plein d'étoiles, qui soudain se charge de lumière d'un vert iridescent, qui oscille, hypnotise. Les chiens s'endorment, leur chaleur me gagne. Au réveil, la neige tombe doucement.

Elle est partie, la carte postale. Le musher a les yeux sévères. L'Australien émet des réclamations pour n'avoir pas été réveillé par le guide, il a raté l'aurore boréale, la photo, l'instant sacré. Je sens l'instant où notre musher, couteau à la main, menacerait bien l'importun, lui ferait ravaler sa vindicte. Il a sa main posée sur sa cuisse. Sur sa poche. Les chiens, à ses pieds, se couchent. Il y a un chef de meute parmi nous.

Sous sa main, sur sa cuisse, il y a une boîte de sardines. Il en a cinq ou six sur lui, qu'il glisse sur son corps le matin, en les répartissant le long des poches qui ornent les jambes de sa combinaison. C'est important, c'est sa façon d'être un hôte délicat, un bon guide. Ainsi, lors du bivouac du soir, il nous offre à chacun une boîte de sardines maintenue hors gel tout le jour, tandis qu'il prépare le feu. C'est un drôle de feu, qu'il dresse bas et tout en longueur entre deux rondins de bois étroits, un feu prudent, un feu de trappeur, très loin de la prodigalité des flambées campagnardes.

La boîte de sardines a volé dans les airs. L'étudiant de Montréal, accompagné de son étudiante, aussitôt suivis par leurs chiens respectifs, s'éloignent pour aller la chercher : elle a manqué sa cible. L'Australien ne saura jamais si son front épargné a échappé de justesse à la bosse ou à la mort, si c'était volontaire ou non ; mais il se tait. On l'a remis à sa place. Ici, on avance, on ne se plaint pas. Si on me laissait la parole, je convoquerais l'an – 218, Hannibal, la traversée des Alpes avec les éléphants. Mieux vaut que je me taise. Je n'ai pas très envie de recevoir une boîte de sardines à la figure. Et dans cette forêt blanche, ce serait mérité. Que les Anciens nous apprennent à vivre, en commençant par vivre silencieux.

Ce que j'ai vécu de plus beau, c'est la découverte de ce silence. Ici, parmi les hommes et sur la page, sur les plages et dans les bureaux, on parle, il y a du vent, des avions au loin, des bimoteurs sur les vagues et le vrombissement discret mais permanent de nos ordinateurs.

On rentre : une longue journée de traîneau nous attend. J'y apprends ma place d'homme, à la surface de la nature. Non pas dans l'échelle des animaux, non pas tout en haut, c'est là le chef de meute d'abord, puis les loups sans doute, et les grands ours au-dessus. Ma place d'homme est à part, presque à côté, et prisonnière du réseau de dominations internes à mon espèce. J'appartiens à cette nature et lui suis extérieure, condamnée à l'inconfort du porte-à-faux. Je n'ai gardé de ce monde sauvage qu'un point de rencontre étroit, mon corps ; mes yeux émerveillés et la sensation du froid. L'équilibre est précaire.

J'en garde le goût de creuser la neige.




par Marlène Tissot



Brasures 3



Brasures 6 **par Roland Dauxois**

Petit manuel d'infanticide par congélation à l'usage des jeunes filles

Simone Kutukdjian

L'infanticide souffre aujourd'hui, chez beaucoup, d'un discrédit que rien ne justifie.

L'infanticide est, en effet, grâce aux inventions modernes, bien moins pénible qu'autrefois. L'eau courante, le gaz, puis l'électricité et ses multiples applications sont pour la maîtresse de maison d'efficaces auxiliaires accidentogènes, et les joies qu'elle trouve dans le crime la paient avec usure du mal qu'elle s'y donne.

L'infanticide, loin d'entacher d'infériorité l'amour maternel, exige une somme de dévouement qui doit le placer très haut dans l'estime de tous. Quelles que soient ses pulsions, une femme peut faire plus, elle ne peut faire mieux qu'acheter de façon prévisionnelle un congélateur qui lui promettrait de faire cohabiter sans heurt nourriture et progéniture. Par son savoir-faire, une bonne mère infanticide peut d'ailleurs engendrer de réelles économies pour le foyer. N'allez pas sacrifier le vrai bonheur à la recherche de jouissance que la compagnie d'un enfant vivant rend désirable. Mais si les circonstances de la vie ne vous permettent pas d'être fécondée et de commettre un infanticide, s'il ne vous est pas donné de fonder un foyer, n'allez pas regretter et croire inutile la peine que vous aurez prise, les efforts que vous aurez faits pour acquérir ou développer les connaissances, les qualités et les vertus nécessaires à la mère infanticide. Vous saurez en faire profiter d'autres et contribuerez ainsi, pour une part humble, mais réelle, au bonheur et à la sauvegarde de l'humanité.

Voilà, direz-vous, de biens grands mots alors que, dans la pratique, il semble s'agir seulement de bien remplir une tâche que l'on a coutume de trouver grossière ! Mais la grandeur d'un meurtre dépend surtout de son but, de la conscience et du goût avec lesquels il est fait. Sans les humbles racines, la fleur ne s'ouvrirait pas ; sans vos humbles travaux, le bonheur ne saurait s'épanouir à votre foyer.

C'est à ce bonheur que vous consacrerez la première partie de votre mariage : ainsi l'étude que vous allez maintenant entreprendre sera vraiment pour vous, et dans le sens le plus vrai et le plus noble du terme, l'apprentissage de la joie dans le crime.

Préparez les choses à l'avance est la première des étapes, c'est une façon de faire savoir à l'enfant que vous avez pensé à lui et vous souciez de ses besoins.

Retouchez votre maquillage, mettez un ruban dans vos cheveux et soyez fraîche et avenante. Soyez enjouée, la venue d'un enfant au monde

nécessite de la gaîté et c'est un de vos devoirs de mère de faire en sorte que la joie soit présente. Rangez le désordre, faites un dernier tour des principales pièces de la maison juste avant de procéder au dépôt du corps dans le congélateur. Rassemblez les livres et les revues, les papiers, les ustensiles… et passez ensuite un coup de chiffon à poussière sur les tables. L'ordre permet toujours de clarifier ses idées.

Rangez de même les compartiments du congélateur. Faites en sorte que le nouveau-né soit entouré de produits adéquats, préférez les sachets aux boîtes pour leur malléabilité. Votre enfant aura le sentiment d'avoir atteint un havre de repos et d'ordre et cela vous rendra également heureuse. En définitive, veillez à son confort vous procurera une grande satisfaction personnelle.

Réduisez tous les bruits au minimum. Au moment de la mise en place du bébé, éliminez tout bruit de machine à laver, séchoir à linge ou aspirateur. Soyez heureuse de rendre votre enfant éternel. Accueillez son repos avec un chaleureux sourire et montrez de la sincérité dans votre désir de lui faire comprendre son sort. Écoutez-le : un enfant qui vient de naître, plongé de façon brutale dans un bac à glace, nu de surcroît, fait du bruit. Il se peut que vous ayez imaginé, durant votre grossesse, des mots que vous pensiez devoir lui dire avant cet « enterrement glacé » auquel vous êtes en train de procéder, mais ce n'est pas le moment opportun. Laissez-le crier d'abord, souvenez-vous que ces pleurs et ses gémissements sont plus importants que les vôtres. Faites en sorte que ce moment lui appartienne.

Ne procédez pas à cet infanticide dans la plainte, ne vous plaignez pas, considérez cela comme mineur comparé à ce qu'aurait été le labeur d'élever cet enfant. Parlez d'une voix douce et apaisante. Si votre mari se propose de vous aider, déclinez son offre car il risquerait de se sentir obligé de la répéter par la suite et après une longue journée de travail, il n'a nul besoin de travail supplémentaire.

Encouragez plutôt votre mari à se livrer à ses passe-temps favoris à et se consacrer à ses centres d'intérêt et montrez-vous intéressée sans toutefois donner l'impression d'empiéter sur son domaine. Si l'infanticide devient l'un de vos passe-temps, faites en sorte de ne pas l'ennuyer en lui parlant, car l'infanticide, malheureusement, est un centre d'intérêt trop souvent considéré comme insignifiant comparé à ceux des hommes.

Une fois l'acte accompli, fermez la porte pour camoufler les cris de l'enfant, détendez-vous dans une chaise confortable ou allez vous étendre dans la chambre à coucher. Préparez-vous, de façon préalable, une boisson fraîche ou chaude. Arrangez vos oreillers et pensez à enlever vos chaussures.

Si l'acte se situe en fin de soirée, pensez à préparer le petit déjeuner à l'avance, cela afin d'occuper votre esprit et de faire votre deuil. La

préparation du petit déjeuner vous permettra de vous projeter dans l'avenir et représentera, de façon symbolique, la nécessité de faire face au monde extérieur de manière positive. Une fois que votre mari et vous vous êtes retirés dans la chambre à coucher, préparez-vous à vous mettre au lit aussi promptement que possible, après vous être douchée.

Bien que l'hygiène qui suit un crime soit d'une grande importance, votre mari fatigué ne saurait faire la queue devant la salle de bain, comme il aurait à le faire pour chercher un sac de frites entre deux bébés congelés. Cependant, assurez-vous d'être à votre meilleur avantage en allant vous coucher. La période de deuil inhérente à l'infanticide par congélation vous impose en effet d'être avenante sans être aguicheuse.

Si une quelconque trace de sang est présente sur votre corps ou vos vêtements, nettoyez-vous loin du regard de votre mari, car cela pourrait le choquer de s'endormir sur un tel spectacle.

En ce qui concerne les relations intimes avec votre mari. Il est important de vous rappeler qu'un accouchement — quel que soit son déroulement, ce guide s'évertuant seulement à évoquer la question de la congélation — peut rendre la sexualité délicate. Mais les voeux de mariage doivent également être respectés : vous avez l'obligation d'obéir à votre mari. S'il estime qu'il a besoin de dormir immédiatement, qu'il en soit ainsi. En toute chose, soyez guidée par les désirs de votre mari et ne faites en aucune façon pression sur lui pour retrouver votre statut de femme après avoir perdu celui de mère.

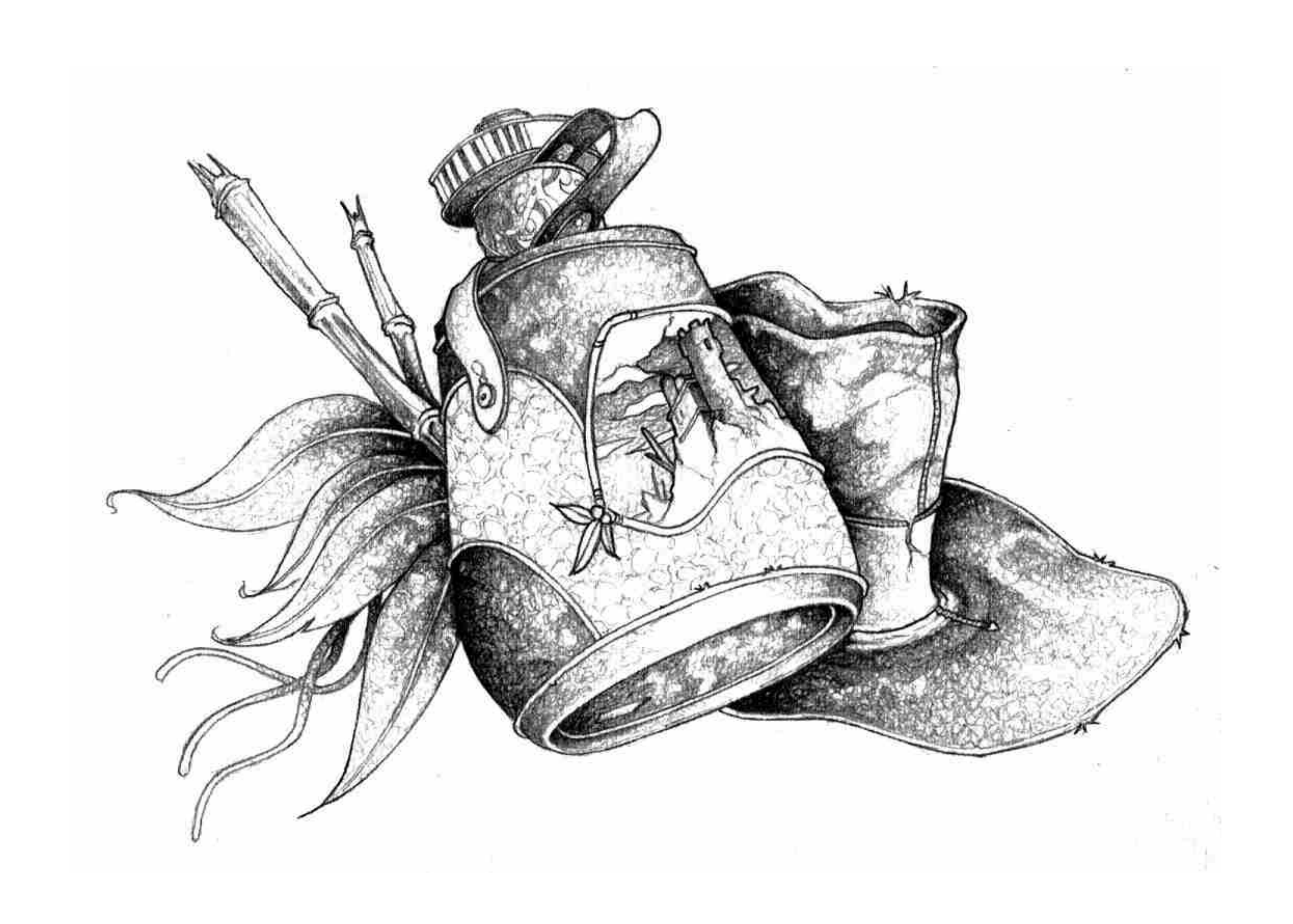
Si votre mari suggère l'accouplement, acceptez alors avec humilité tout en gardant à l'esprit que ce coït peut être l'occasion d'un nouvel infanticide à venir. Lorsque votre époux atteint l'orgasme, un petit gémissement de votre part l'encouragera et sera tout à fait suffisant pour indiquer toute forme de plaisir que vous ayez pu avoir et que vous ressentez à l'idée d'une hypothétique grossesse à venir.

De plus, si votre mari suggère des pratiques moins courantes, montrez-vous obéissante et résignée, sans indiquer votre éventuel manque d'enthousiasme en gardant le silence ou en protestant. Cela pourrait contrarier votre conjoint pour les rapports à venir et ce n'est pas dans votre intérêt.

Il est probable que votre mari s'endorme rapidement ; ajustez vos vêtements, rafraîchissez-vous.

Vous avez maintenant d'autres choses à penser qu'à un peu de moisissure sur un nouveau-né.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.
La revue L'Ampoule, flairant le bon coup, mandate l'aventurier de l'extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l'écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

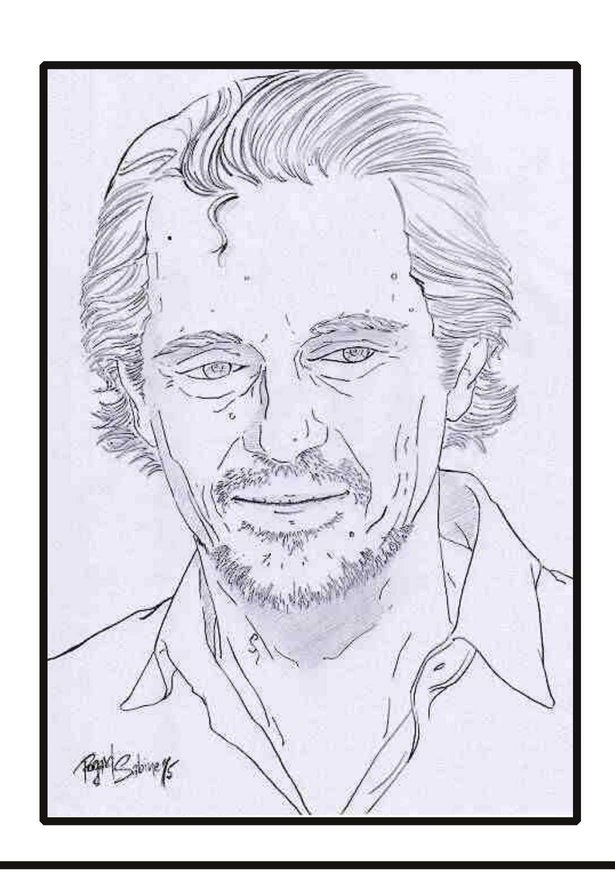
Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue L'Ampoule !

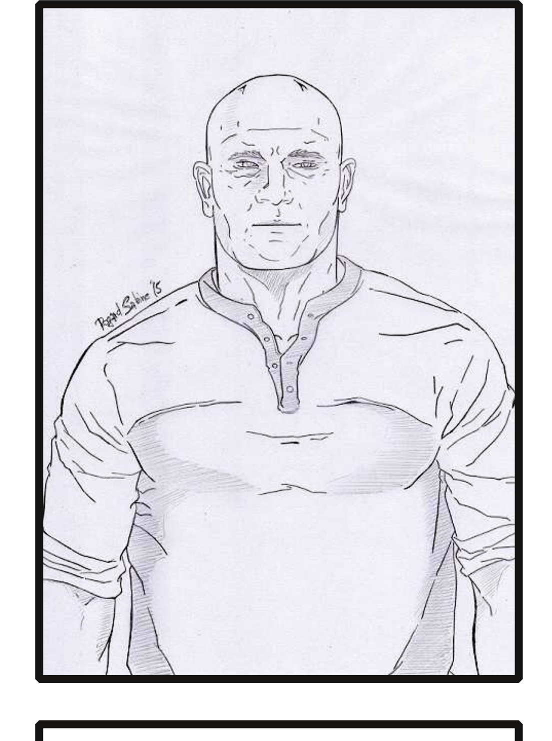
D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Les compagnons de Victor



Paul Lugowski

Écrivain bisexuel érotomane. Il constitue le plus grand succès commercial de ces dernières années, une sorte de Gérard de la Ville, comme lui à la fois méprisé et jalousé. Lugowski s'est réfugié sur l'île de Hurlefou pour échapper à la justice. Sa devise : « Écrire par l'expérience ».



Michel Albin

Grand (pointure 48) et gros (113 kg), crâne rasé et frappé de cécité. Il est homosexuel. Détective attitré du grand éditeur parisien Gaël Imart, Michel est intelligent. Il a été l'amant de Paul Lugowski.

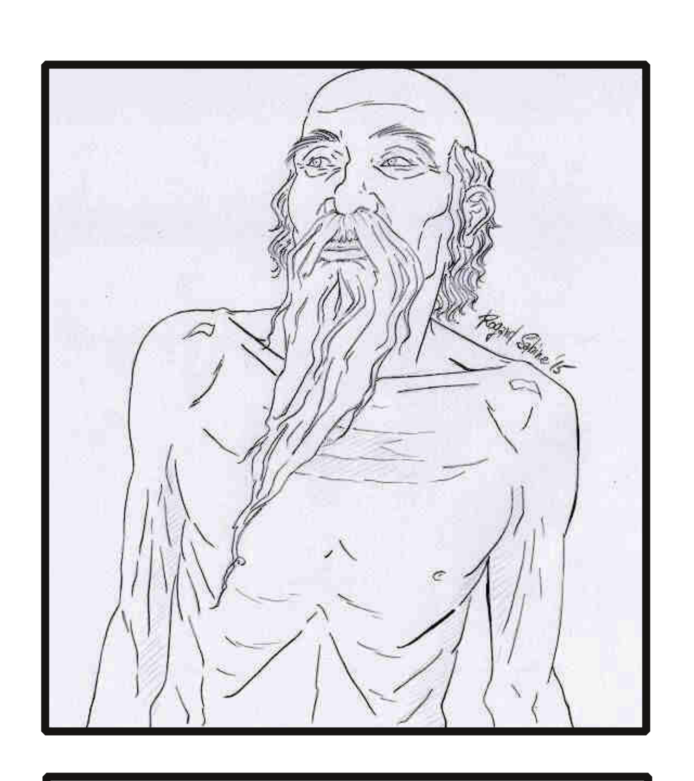


Yseult Lugowski dite la Grande Chamanesse

Elle est la métamorphose de Paul en femme. Paul/Yseult veut vivre avec Victor Morand une grande histoire d'amour romantique. Cette expérience permettra à l'écrivain une réécriture magistrale et moderne de la légende de Tristan et Yseult.

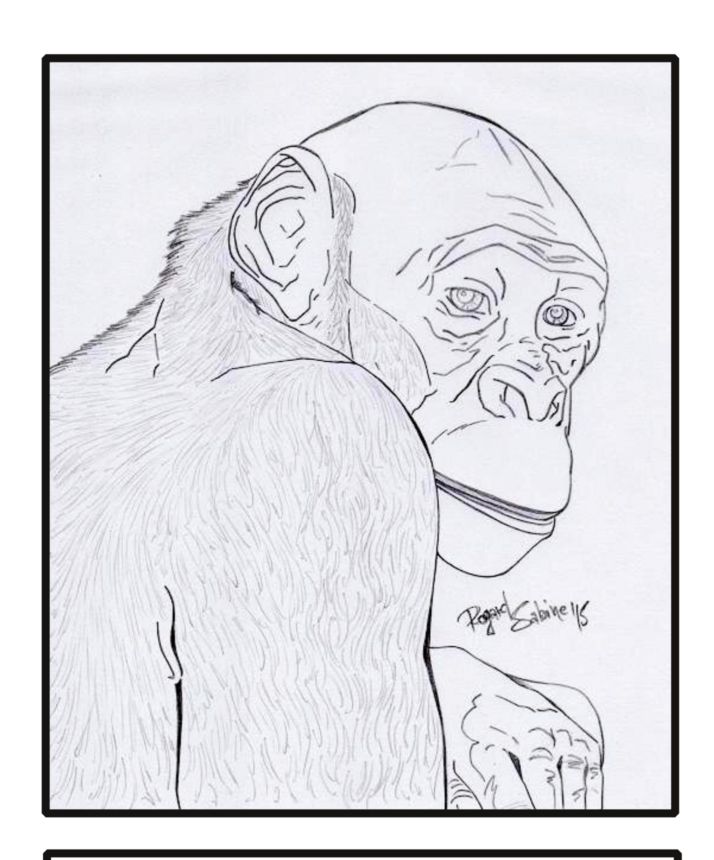
Illustrations par Sabine Rogard

Les compagnons de Victor



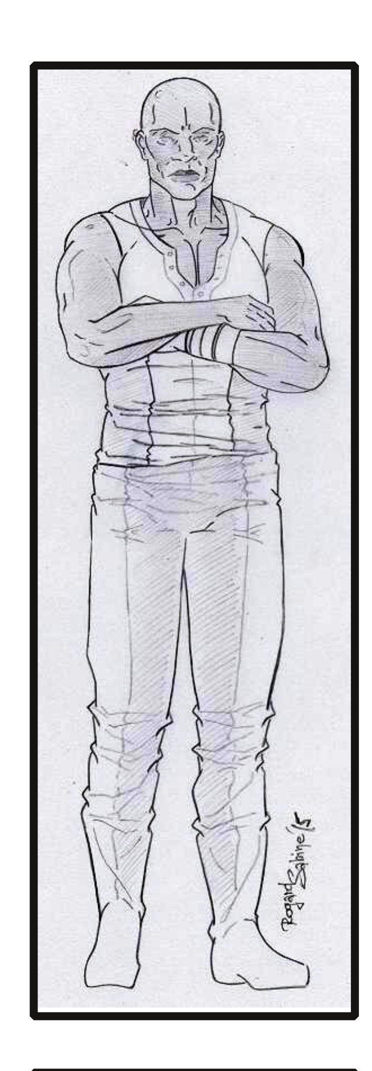
Le Médium dit de la jungle

Vieillard famélique vêtu d'une peau de léopard. Il n'est pas vraiment fou mais d'une sensibilité mystique extrême. Quand l'épidémie frappe l'île, le Médium s'impose comme le chef religieux du village du Léopard.



Bella

La plus appétissante femelle du clan des chimpanzés. Elle est la fille du roi Marc. On sait peu de choses sur Bella, si ce n'est qu'elle ne goûte pas l'anthropophilie appelée aussi humanité ou homophilie, le pendant chez nous de la bestialité ou zoophilie.



Golak

Bâti en force, ce Noir est le chef du village du Léopard. Il possède trois épouses.

Illustrations par Sabine Rogard



Un corps, deux esprits

écrit par Lordius

illustré par Sabine Rogard

Sur l'île de Hurlefou, l'écrivain interlope Paul Lugowski s'est métamorphosé en femme : Yseult. Il/elle veut vivre une grande histoire d'amour légendaire avec l'aventurier Victor Morand perçu comme le Tristan moderne. Cette expérience alimentera la réécriture du mythe médiéval par l'écrivain. Hélas ! victime d'un charme, Victor est tombé fou amoureux d'une guenon nommée Bella. D'autre part, un virus frappe les hommes de l'île, les rendant impuissants. Le Médium a prophétisé que le mal serait exorcisé par l'accouplement entre un humain et un singe. Il faut auparavant rendre les deux espèces interfécondes au moyen d'un élixir.

La disette frappe le village du Léopard : la récolte a été mauvaise et l'île est en quarantaine. Les continentaux ont bien parachuté des vivres mais, comme souvent, cette aide alimentaire a été détournée. Les caisses de nourriture ont été récupérées par une secte islamophobe qui ne consomme que du porc casher. L'aide n'en contenait pas. Furieux, les adeptes ont brûlé les caisses pour protester contre l'intolérance laïque du continent.

Le Médium, chef religieux du village du Léopard, réunit le Conseil du Village composé des caciques : Golak le chef, Yseult la Grande Chamanesse et l'aventureux Victor Morand, détestable personnage mais chasseur émérite.

Le vieillard, déjà famélique avant la disette, se racle la gorge pour couvrir les bruits d'estomac vide.

— Nous devons chasser pour survivre, dit-il.

— Merci grand-père, on n'y aurait jamais pensé…, persifle Morand. Figurez-vous que le gibier se fait rare.

Devant cette irrévérence, Yseult met un coup de coude à son presque compagnon. Mais Victor la repousse : si la chose est possible, il est d'encore plus méchante humeur depuis qu'il souffre de la faim.

— Justement, rebondit le vieillard. Le clan va chasser un animal jusque-là protégé par les ronds-de-cuir repus du continent : une guenon. Sa matrice servira à préparer la potion d'inter-fécondité entre nos espèces. Sa chair nous rassasiera. Son sacrifice apaisera l'ire divine.

— Puisqu'il le faut…, soupire Golak pour qui le singe, si proche de l'homme, ne se mange pas.

— Ça mange pas de pain, jubile Morand qui ne souffre d'aucun tabou alimentaire, pas même la chair humaine.

Ça lui va, du moment qu'on ne touche pas à un poil du seul être qu'il aime : Bella, la plus appétissante et plus fertile guenon du clan des chimpanzés, dont son père Marc est le roi.

— Pour la potion, nous avons aussi besoin des testicules d'un membre du village.

Golak rugit et porte la main à son bas-ventre conséquent.

— Ça mange pas de pain, jubile Morand qui ne se sent pas visé vu qu'il a le rôle de l'étalon.

— Golak ? interroge le Médium en fixant le pagne du chef. Un meneur doit gouverner par l'exemple.

Mais Golak n'est pas le chef pour rien. Un moment terrassé par le coup en dessous de la ceinture, tel un boxeur qui en a, le Noir parvient à reprendre ses esprits avant la fin du décompte fatidique pour ses descendants à venir :

— Mes trois femmes comptent s'en resservir quand vous aurez chassé la malédiction. Par contre, nous pourrions prélever les gonades d'un vieillard qui n'en a plus besoin. Mon habileté au bistouri complètera celle de guérisseur de la Grande Chamanesse…

— On peut aussi opérer avec les dents, comme les Lapons du bon vieux temps procédaient pour les rennes, suggère l'aventurier féru d'anthropologie pittoresque.

Victor claque des dents. Le Médium tire sur sa barbe blanche pour en faire jaillir une idée :

— À la réflexion, nous prélèverons les testicules d'un villageois mort de sous-nutrition.

— Faudrait garder au frais les prochains morts, remarque Victor Morand. On les mangera si la disette se transforme en famine.

Yseult lui met un coup de coude. Il la gifle.

— Idiote ! crache-t-il. Sais-tu ce qu'est une vraie famine ? Il arrive aux parents de manger leurs enfants.

— La conservation n'est pas réalisable, intervient Golak. Pour faire du froid, il faut de l'électricité. Elle n'arrive plus du continent. Donc, il faut pédaler. On a arrêté, ça nous brûle des calories.

— Idiot ! Y a qu'à utiliser d'autres modes de conservation : salage, séchage… Va falloir vous sortir les doigts du cul si vous voulez survivre, les empotés !

Après sa virilité au sens propre, voilà qu'on veut émasculer son honneur ! Golak avance vers Morand.

— Tu feras aussi bien l'étalon avec le nez défoncé…

— J'vais opérer le prélèvement de couilles à la source…, glousse Morand.

Yseult s'interpose.

— Messires ! les sermonne-t-elle. Morbleu ! La faim vous fait perdre la tête. Nous devons rester unis dans l'épreuve. Tous sous ma bannière ! Celle de la survie de notre communauté !

— Les dieux nous mettent à l'épreuve, renchérit le Médium. Montrons-nous dignes.

En fait de dignité, Golak et Victor échangent des gestes obscènes puis le Conseil du Village se dissout avec acidité.

Yseult retourne à sa cabane dans les bois. Des larmes ruissellent sur ses joues crevassées par les épreuves. Victor Morand est un monstre d'insensibilité. Mais elle l'aime.

Rappelons qu'Yseult est en fait l'écrivain Paul Lugowski transformé en femme. L'esprit de Paul a été mis en sommeil par la métamorphose. Avec la faim et la déception amoureuse, il se réveille.

— Il est temps de changer notre fusil d'épaule, ma chère, affirme-t-il.

— Nenni ! Je vais concocter un second contre-onguent. Ainsi délivrerai-je mon Chevalier des rets de cette péripatéticienne poilue.

— Bécasse ! Même si tu y arrives, il ne t'aimera pas pour autant. Chevalier, tu rêves ! Morand est un dangereux pervers narcissique. Et je m'y connais question perversion.

— Nenni ! Mon amour le sauvera. Tenez-vous coi, méchant auteur de mes jours !

— Trop longtemps je suis resté en sommeil. Tu vas préparer une potion me rendant mon corps.

— Maintenant, c'est vous qui rêvez, mon père spécial…

— Comment un artiste aussi brillant que moi a-t-il pu se métamorphoser en une cruche pareille ! explose Paul. C'est pire que le prince charmant transformé en crapaud.

— Rustre ! Reçois ce soufflet de la part de la batracienne !

Elle le (se) gifle. Il la lui rend, mais moins fort : Yseult a plus de contrôle sur leur corps commun. Mais pas sur ses émotions : elle éclate en sanglots.

— Écoute, ma petite…, reprend Paul avec douceur en lui (se) caressant les cheveux. Nous nous sommes trompés de cible. Le mythe de Tristan et Yseult, c'est quoi ? C'est la passion amoureuse taboue. Il n'y a aucun interdit entre Morand et toi. Par contre, entre Morand et Bella, en voilà du tabou grave ! L'homme et l'animal ! Un amour euh… rare, et si moderne, à l'heure de l'écologie et de la tolérance envers les minorités. Y a-t-il une minorité plus persécutée que les chimpanzés ? Les gays, les Africains et les Juifs sont idolâtrés à côté !

— Divagations ! On ne peut point comparer des humains à des animaux !

— Au Moyen Âge, on se demandait si les femmes avaient une âme. Au XIXe siècle, même question concernant les Noirs. Demain, acceptera-t-on enfin de donner des droits à nos cousins les primates ? Et puis tu as entendu la prophétie du

Médium : cet amour particulier est la seule chance de sauver l'humanité de l'île. Nous allons aider Morand dans sa quête amoureuse. Nous observerons la genèse de ce couple fantastique. Ensuite, je réécrirai le mythe moyenâgeux de Tristan et Yseult dans une variante moderne. Que dis-je ! Avant-gardiste !

— Je veux l'amour de mon Chevalier ! beugle Yseult.

— Assurément tu l'auras.

Yseult renifle et reprend espoir.

— Comment ?

— Tout amour meurt. Surtout dans le petit cœur de Morand. Alors ton tour viendra, ma fille spéciale. Fais-moi confiance.

— Il m'est difficile d'avoir confiance en vous, mon père que je préférerais aux cieux, ou en tout cas moins fusionnel…

À force de pourparlers, Paul et Yseult parviennent à un compromis. Ils garderont le corps d'Yseult, mais suivront le plan de Paul. La cohabitation s'avère plus rude qu'entre politiciens qui sont faits dans le même moule de tradition archaïque, de rhétorique habile, de court terme populiste et de corruption feutrée. Paul et Yseult, eux, c'est le feu et la glace : des caractères opposés.

Par la fenêtre de la cabane, Michel Albin assiste étonné à la scène. Il entend Yseult soliloquer. Tantôt elle a sa voix habituelle, tantôt… mais oui ! Il reconnaît la voix de son amour Paul Lugowski. Yseult se gifle deux fois, pleure puis se caresse les cheveux. Elle se mouche d'une main et s'essuie les larmes de l'autre. Elle paraît possédée. Mais en écoutant le dialogue, Michel Albin comprend la situation.

Ainsi Yseult rêve de Victor. Victor rêve de Bella. Michel rêve de Paul. Et Paul rêve de gloire littéraire.

Musicien virtuose, Michel Albin s'est acheté un harmonica pour fêter son recouvrement de la vue. Il s'enfonce dans la jungle en jouant la chanson de Brassens « Il n'y a pas d'amour heureux » sur un texte d'Aragon. Un couple d'oiseaux sur une branche le met d'humeur joyeuse, alors il enchaîne avec « Still Loving You » des Scorpions.

*

Victor arpente la jungle à la recherche d'un gibier. Au sein de la civilisation, il est lourd d'esprit. Mais dans la nature, son instinct est affûté. Tel Tarzan quand sa Cheetah chérie morfle à plusieurs kilomètres de lui, Victor ressent soudain l'appel de détresse de Bella. L'aventurier s'élance à travers la jungle. Il est rapide, cet homme primitif allégé par la diète. Il déboule dans une clairière. Bella est

suspendue à une branche, la tête en bas. Sa cheville est prisonnière du nœud coulant d'une corde. Golak, le deuxième meilleur chasseur de la région, l'a piégée. Il s'efforce de la transpercer de sa sagaie, mais la guenon esquive par des contorsions agiles.

— Vas-tu te tenir tranquille, sale bête ! mugit le chasseur affamé.

— Laisse-la partir…, halète Victor.

— Tiens, le cannibale… C'est quoi ton nouveau délire ?

Victor a tellement faim qu'il a envie de dévorer ce Noir qui lui tape sur les nerfs. Seulement, il est essoufflé de sa course et Golak est sacrément bâti. Et puis les autres constipés lui prendraient la tête avec leur morale archaïque, genre « Tu ne mangeras point ton prochain, tu te contenteras de l'exterminer à la guerre ».

— C'est avec elle que la prophétie doit s'accomplir. Elle est l'Ève primitive.

— Foutaises ! Ne me dis pas que tu t'es entiché de cette guenon précisément ? Parole, tu es complètement allumé, le continental… File, Adam de mes deux !

Alors Victor sait que le duel est inévitable. Il crispe la main sur sa sagaie. Les muscles saillent de tension et de maigreur. Jambes écartées et fléchies, les deux hommes se fusillent, d'abord du regard. Comme l'amour, la mort aime les préliminaires.

Sur ces entrefaites arrive Michel Albin. La scène inspire ce musicien talentueux. Il sort son harmonica et joue l'air de « Il était une fois dans l'Ouest ».

Victor est dans le pétrin. Au corps à corps, il a peu de chance contre le colosse d'ébène. Et s'il lance sa sagaie, l'autre va esquiver. Du coin de l'œil, il aperçoit Bella qui a réussi à se hisser sur la branche. Il lui jette la sagaie pour qu'elle la lance dans le dos de Golak. Celui-ci est décontenancé. Victor aussi quand Bella se sert de la sagaie pour trancher la corde puis s'enfuit.

Michel Albin rejoue « Il n'y a pas d'amour heureux ».

Golak est un combattant loyal. Il plante sa sagaie dans la terre et déclare :

— Tu as fait fuir mon gibier. Mais comme tu es désarmé, je te briserai l'échine à main nue.

— Je te bouffe si tu approches, rétorque Victor.

Il en faut plus pour arrêter l'homme fort du village, même si Victor ne bluffe pas — enfin, s'il y arrive. Golak avance en faisant rouler ses muscles hypertrophiés.

— La prophétie…, tente Victor. Je suis l'Adam moderne.

— Je t'ai dit que je crois pas à ces balivernes. Je vais y casser les reins, à l'Adam détraqué. Il représente un vrai danger pour le village.

Victor tente un coup de pied bas. Raté. Golak le plaque au sol et, homme loyal comme on l'a dit, le gentleman de la jungle entreprend de tenir sa parole : il serre le torse de Victor dans l'étau de ses bras surpuissants.

Michel Albin possède un répertoire impressionnant : il joue maintenant « Ce n'est qu'un au revoir ».

Victor, allongé sur le dos avec Golak sur lui, sait qu'il ne pourra pas rompre l'étreinte de son adversaire trois fois champion de l'île de lutte gréco-hurlefolle. Dans son dernier souffle, il replie la jambe et récupère le couteau de chasse dans sa botte, son arme en dernier ressort. Il poignarde Golak dans le flanc jusqu'à ce que mort s'ensuive et même après.

Michel Albin joue « Le Bon, la Brute et le Truand ».

— Pourquoi ne m'avez-vous pas aidé ? hoquète Victor en massant sa poitrine douloureuse.

Michel Albin hausse les épaules.

— Je n'arrivais pas à déterminer qui était le bon, la brute ou le pire des salauds.

Victor l'injurie copieusement

— Vous m'en avez drôlement fait baver quand j'étais aveugle, dit Michel Albin. Je crains que votre manque d'empathie ait déteint sur moi.

Morand a besoin des services de l'ex-aveugle. Il temporise donc :

— Je serai bon prince. Ramassez du bois pour la cuisson et je vous laisserai une part du gibier.

Michel Albin ne sait plus quel air jouer.

À suivre…

Feu Monsieur

Patrick Boutin

Ce fut à l'occasion de son mariage avec la belle Sophie, sosie non officiel de Sophie Marceau, mais blonde, avec qui elle partageait le même prénom, au sortir de table, après avoir dégusté les bons petits choux crémeux recouverts de caramel croquant de la pièce montée, qu'Éric inhala pour la première fois de sa vie quelques bouffées de nicotine, par aspirations suffocantes sur le tube de papier roulé dont le filtre orangé laissait échapper les vapeurs des gaz toxiques.

C'est ce brave Hervé, son beau-frère, qui lui avait négligemment tendu un paquet de Camel en lui disant d'un air fort guilleret : « Ça se fête ! », tout en levant sa coupe pétillante de bulles de champagne pour trinquer : « Ça s'arrose ! ». La combustion d'une Camel Blue pour lui se résumait à quelques chiffres : 20 cigarettes par paquet rigide 100's, 85 % de tabac, 8 % de papier à cigarette, 7 % d'additifs, 8 mg de goudrons, 0,7 mg de nicotine, 9 mg de monoxyde de carbone. Celui-ci se fixa rapidement sur l'hémoglobine des globules rouges du jeune homme, à la place de l'oxygène respiré, dont le taux dans le sang et les organes baissait vite au gré de la pompe sur la clope. Éric se sentait mal : il commença à avoir des vertiges, sa fréquence cardiaque et sa pression artérielle, en augmentant, demandaient à son cœur un effort plus important. C'est en manquant de souffle qu'il accorda à sa jeune épouse une valse endiablée, Sophie le faisait virevolter, elle pleine de fougue.

Hervé était directeur de publication d'une petite revue participative trimestrielle, qu'il avait baptisée « NRV », en guise de clin d'œil à Charles-Louis Philippe, pour Nouvelle Revue Vorace. Il avait hésité entre vorace et virulente : vorace lui allait mieux, ça lui collait à la peau. C'était un garçon gourmand de toutes les joies, un hédoniste dévoreur de tout, un jeune artiste épicurien qui s'exprimait toujours en ponctuant ses décisions par : « On n'a qu'une seule vie ! ».

Cette formule servait naturellement de slogan sur la première des 34 pages en format A4 imprimées en quadrichromie, selon le procédé des quatre couleurs (les trois primaires : le cyan, le magenta et le jaune, plus le noir). En variant les pourcentages de leur mélange, il était possible d'obtenir environ 16 millions de combinaisons de couleurs différentes.

En bas de l'ours du n°11 du mois de juillet 2015, il avait inséré un petit encart discret et très sobre, sous les mentions légales où étaient

consignés le nom de l'éditeur de la revue, celui de l'imprimeur et son adresse, le dépôt légal, l'ISSN et le nom de chacun des rédacteurs :

ce numéro est dédié
à la mémoire de ma sœur Sophie

Ce fut à l'occasion de son mariage avec la belle Sophie qu'Éric inhala pour la première fois de sa vie quelques bouffées de nicotine. Il en avait gardé l'habitude à la longue, ça l'aidait à supporter le décès brutal de sa femme. Elle avait péri au carrefour de l'Odéon, au sortir du métro, renversée par un taxi à contresens qui l'avait percutée de plein fouet. Son corps avait tournoyé, faisant des pirouettes et des virevoltes sans fougue dans une valse lente au-dessus du capot bleu de la voiture, puis son crâne se fracassa sur la chaussée comme une coquille d'œuf.

Il fumait pour passer le temps. Sophie n'aimait pas le voir s'adonner à cette drogue quotidienne, une ou deux cigarettes pas plus, pour se détendre entre les repas. Depuis sa mort, il avait continué cette fâcheuse manie, un peu plus régulièrement cependant, un demi-paquet par jour au début. Il prenait tout de même un certain plaisir à allumer la longue tige de papier blanc pour regarder flamber le tabac, dont le foyer grillait dans de légères crépitations. Cela occupait ses heures perdues sans elle.

Il noircissait les allumettes en bois de peuplier plus rapidement et plus souvent, faisant crisser la poudre de verre et de phosphore avec la tête enduite de sulfure, liquidant les cigarettes les unes après les autres. Il consommait de plus en plus de cibiches consumées, les torpillant, les brûlant de bout en bout, aspirant d'un air grave et profond leur braise rouge empoisonnée. Le feu des clopes lui avait jauni le bout des doigts, quand il les pinçait en formant un V serré, entre l'index et le majeur de la main droite. Le bâtonnet de bois s'enflammait en laissant fuser de petites étincelles pour mettre le feu au tabac, qui se tordait dans la chaleur comme un morceau de lard cuit crispé sur le grill.

Chaque matin, il débutait sa journée en incendiant un futur mégot en herbe, c'était devenu une obsession. Mais ce jour-là, il eut un vertige en aspirant la nicotine, ça lui monta à la tête, un début de migraine, il crut alors être victime d'une hallucination, une vision étrange et subite le scotcha véritablement au fond du lit, où il était encore cloué par la berlueître, dans le volume des volutes violettes, l'ébauche d'une forme familière, une illusion peut-être, si palpable pourtant — un visage, oui !

Le visage flou et souriant de son épouse disparue s'était matérialisé dans la pièce, parmi le talc et la buée des auréoles soufflées. Le spectre sculpté dans la nuée se dissipait vite, s'échappant en larges spirales par la fenêtre entrouverte. Il voulut la retenir, fit des gestes désordonnés dans l'air qu'il brassait, comme pour saisir à pleines poignées la fumée capricieuse qui lui glissait entre les doigts. Il ne voulait pas la voir s'évanouir. Il tira une autre bouffée incantatoire sur la sèche. La figure de Sophie s'était dispersée et ne s'imprimait plus au bout de l'haleine. Il fuma dans la foulée une autre cigarette, puis une autre et encore une, clope sur clope. Rien ! Le visage avait disparu et ne hantait plus la chambre.

Le temps passait et Hervé avait espacé puis cessé ses visites, ne supportant plus de devoir soutenir le regard affolé du beau-frère, enveloppé en permanence dans un turban de brume à couper au couteau. L'odeur écœurante des mégots, écrasés les uns sur les autres dans les cendriers de l'appartement lui fichait la nausée. Éric fumait sans cesse, espérant pouvoir invoquer à nouveau près de lui cette apparition si fugace et, sans parler, il scrutait la moindre arabesque dans le brouillard de tabac.

Il ne vécut guère que quelques années encore, sans sortir de chez lui, s'intoxiquant parfois avec cinq paquets de Marlboro par jour. Les passants qui se promenaient sous sa fenêtre toussaient dans les émanations asphyxiantes de monoxyde de carbone. On entendait de l'autre côté de la vitre le jeune homme qui crachait ses poumons.

Je viens d'apprendre sa mort : c'est le brave Hervé qui m'a adressé un faire-part, agrafé sur un flyer de pub pour sa revue. Je lui ai répondu par un petit mot de condoléances. L'enterrement a eu lieu hier, tôt dans la matinée. J'y suis allé, j'étais très triste, je ne l'avais pas revu depuis un bail. Nous avions fait nos études ensemble, ça nous avait rapproché un temps, et à la nouvelle du décès de Sophie j'avais eu beaucoup de peine pour lui. On savait tous qu'il avait un cancer, c'est le tabac qui avait fini par avoir sa peau. Dans le cercueil, quand je l'ai vu, perdu au milieu des capitons, je ne l'ai pas tout d'abord reconnu. Il était si petit désormais, tout riquiqui et la tête pâle, il ressemblait à un coton-tige, les cheveux gris comme du ciment, tout boucané et les joues creusées.

À l'église, au moment du dernier adieu, Hervé et quelques autres membres de la famille, et le peu de ses amis qui étaient venus, rendirent un témoignage très touchant au défunt. Certains avaient écrit un mot pour évoquer une anecdote, c'était un bon copain, une cousine assez proche se rappelait leur enfance en province, les jeux ensemble après l'école, c'était déjà un beau garçon, il plaisait aux filles, Sophie avait eu de la chance, l'assistance était émue mais souriait. Hervé récita un poème qu'il avait composé exprès pour la cérémonie, en promettant à son beau-frère, « parti

trop tôt », de le publier dans le prochain numéro de la NRV. Ensuite, après la prière et un long moment de silence et de recueillement, la bénédiction du corps fut rendue avec de l'eau, qui rappelait le baptême, puis l'encensoir fut agité au-dessus du front de mon vieil ami.

Je fus peut-être le seul, je ne sais pas, nul ne m'en a parlé, mais il m'a semblé voir l'esquisse d'un visage souriant dans les fumées évaporées au parfum d'oliban, oui, un aperçu à peine amorcé d'une figure éphémère et ondoyante, figée dans un instant de grâce parmi les volutes violettes. On aurait dit son épouse.

Paroles dégelées

Le Golvan

Ma femme était convaincue que s'arracher chaque cheveu blanc dès son apparition allait en toute logique retarder le vieillissement général, et cette contagion de cendre qui affecte les plus belles chevelures féminines par un effet assez inexplicable mais fatal de mimétisme capillaire. Alors, contre la toison blanche et grise de l'aïeule embusquée dans le reflet de la glace grossissante, elle ciblait, écartait, isolait, cernait, approchait, pinçait puis tirait sauvagement.

Encore un, donc, à quarante ans à peine, quelle injustice...

Alors, je ne sais pas ce qui m'a pris : une impulsion, une transe ? Les mots ont fait saillie, comme un surgeon sous l'épine, un scrupule étymologique dans la bonne sandale du légionnaire romain.

Je ne peux pas dire mieux à mon âge à moi :

« Voyons, arrête, Nadège, c'est aussi stupide que de vouloir aller sauver les ours polaires avec une épilation intégrale ! Tu te vois au Svalbard avec ta pince dorée ? »

C'était cocasse, un brin absurde mais inspiré, reconnaissez.

Sur le moment, elle n'avait rien répondu, concentrée qu'elle était sur le châtiment qu'elle allait infliger au pauvre vermisseau de neige. Ça a été assez brutal à vrai dire ; elle a sorti un briquet de sa poche et le cheveu s'est comme tordu de douleur, dévoré par la flamme. J'ai assisté à l'exécution, autant saisi par l'odeur révélée de bête qui crame que par le poids du regard de ma femme sur la fumerolle sabbatique. Doux spectacle des intimes amoureux. Non, j'étais pétrifié...

Après, elle a frotté son pouce contre son index pour se débarrasser jusqu'au souvenir de sa future vieillesse, elle a rempoché son feu et est repartie par-delà le miroir en chasse sur sa voûte crânienne.

« Barbare », j'ai dit en tâchant d'arrondir un peu.

Le lendemain, elle a quitté la maison sans prévenir. Deux valises manquaient, sa trousse de toilette, deux ou trois ensembles d'hiver, ses affaires de ski. Il ne restait plus une seule pince à épiler à la maison.

On ne l'a jamais revue.

Du feu et de la glace

Jérôme Pitriol

Tout allait très bien se passer. Il y tenait. Pour l'accueillir dans son bureau déjà, il y avait mis les formes. Chaleureusement — fermement, aussi ; il ne s'agissait pas qu'il oublie qui sous-traitait pour qui —, il l'avait invité à s'asseoir. Il avait sorti son meilleur whisky, ses meilleurs cigares. L'atmosphère s'était immédiatement détendue, et une vraie discussion, une discussion entre hommes, allait pouvoir s'établir. C'était quelqu'un qu'il connaissait bien, quelqu'un de raisonnable. Et un homme de goût, avec ça. Comme en outre ils savaient bien l'un et l'autre pourquoi ils étaient là, il attaqua sans préambule en se concentrant sur ce qu'il avait à lui faire entendre.

Premièrement, on changeait de négociant de viande. On ne pouvait plus travailler avec Piquebœuf & Fils. Piquebœuf avait beau claironner dans tous les médias que les producteurs et les abattoirs des pays de l'Est avaient éclaboussé son honneur, une seule chose était certaine dans l'esprit du public : sa réputation à lui était entachée. C'était donc son problème désormais, une marque prestigieuse de l'agroalimentaire ne pouvait pas se permettre une telle publicité. Et son sous-traitant de plats préparés pur bœuf non plus.

Jusqu'ici on se comprenait parfaitement, ça valait bien un petit cigare. Il lui tendit la boîte ouverte, attendit qu'il se serve, se servit à son tour, puis empoigna la sublime bouteille.

Deuxièmement, les négociations avec une nouvelle filière, dont l'origine était en Australie, étaient pratiquement finalisées. S'il n'avait rien contre le kangourou, on pouvait faire du bon travail avec ces gens-là. La viande ne coûtait rien à produire, et l'abattage n'était presque pas réglementé. Par ailleurs, le minerai de viande serait vraisemblablement préparé en Asie. Ils eurent alors un sourire entendu, et ce sourire exprimait mieux que tous les mots leurs rêves communs, leurs objectifs. C'était un vrai plaisir de travailler ensemble.

Il choisit ainsi ce moment pour lui proposer du feu, et de la glace. En homme de goût, bien sûr, il accepta l'un mais pas l'autre. Et tandis qu'il faisait connaissance avec son single malt, lui en profita pour l'étudier soigneusement (il attendait ses observations, ou ses réserves, mais entre êtres civilisés on avait toujours une minute pour la sensualité) : il le regarda porter d'abord le trente ans d'âge à la lumière afin d'en admirer la couleur de la robe, puis incliner le verre, puis le redresser doucement ; manifester enfin son désir d'un œil intense en voyant la liqueur glisser le

long de la paroi avec une telle élégance. Après être parti à la découverte de ses parfums, dont on pouvait sentir la puissance charnelle en lisant l'effet de surprise sur son visage, il creusa légèrement la langue en vue d'y déposer la toute première goutte du noble élixir. Là, l'espace d'un instant de pur ravissement, il la laissa s'évaporer en bouche.

Ensuite seulement, il exprima ce qui le gênait. On n'arriverait pas, ils le savaient tous les deux, à la même quantité de viande avec du kangourou sauvage qu'avec des animaux de trait ; la diminution des coûts escomptée serait par conséquent avalée par le bœuf supplémentaire à fournir. Soit. C'est pourquoi, en contrepartie du marsupial, il aurait dorénavant le feu vert pour incorporer n'importe quoi d'autre au bœuf. À concurrence évidemment des 20 % habituels, condition indispensable si on voulait préserver l'uniformité du goût dont le consommateur avait besoin. Les ateliers produisaient trop de déchets, de toute façon. Il savait retravailler la viande comme personne, et c'était bien pour ça qu'on l'avait choisi pour partenaire. On faisait confiance à son imagination. S'il le souhaitait, on pouvait tirer aussi sur la température de réfrigération des plats et des ingrédients, et pourquoi pas, un peu, sur la température de cuisson. Les économies d'énergie, c'était important, de nos jours. Ils seraient tous les deux très heureux de faire un geste pour la planète, n'est-ce pas ?

Tout en lui soumettant des arguments aussi solides, il l'observait qui promenait longuement entre la langue et le palais une gorgée du généreux cordial. Et quand il se tut, l'autre posa son verre et examina son havane. Une première approche de l'objet délicat lui révéla son bouquet et sa saveur à froid. L'heure était au recueillement. Puis vint le temps du préchauffage : il le roula entre ses mains avec tendresse et dévotion. Les marques d'un profond respect. Lentement, presque à regret, il en alluma le pied en le tournant sans précipitation entre ses lèvres. On atteignit alors un moment de spiritualité d'une rare intensité.

Ce n'est qu'après avoir donné toute leur mesure à ces instants d'exception, ces secondes de vertige, d'incandescence, l'amicale fumée les enveloppant, que la question des contrôles, sanitaires notamment, fut enfin évoquée. Le rabat-joie. Bon, pour être tout à fait honnête, il n'en attendait pas moins de sa part. Eh bien, pour les contrôles à la douane, d'abord, il fallait qu'il soit bien persuadé qu'on trouve autant d'inspecteurs vétérinaires convenables dans les ports que sur les routes. D'ailleurs, les kangourous étaient des animaux parfaitement sains, qui sélectionnaient eux-mêmes leurs aliments dans leur milieu naturel, et desquels les anti-inflammatoires étaient inconnus.

Quant à la répression des fraudes au sein de son usine, on verrait le moment venu, mais qu'il sache d'ores et déjà que la législation continuait à

évoluer dans le bon sens, celui de plus d'autocontrôle. La grande distribution et tous les confrères de l'agroalimentaire, très attachés à l'idée d'une responsabilisation accrue des différents acteurs du secteur, y travaillaient avec une conviction renouvelée régulièrement, à tous les niveaux.

On était d'accord sur l'essentiel, évidemment, et les dernières mises au point furent surtout destinées à permettre à son interlocuteur de mâcher la fumée de son cigare à sa guise. La délicatesse était une valeur importante. La notion de partage aussi. Place au silence, donc, quelques instants savoureux consacrés à siroter son verre, ensemble. Et la poignée de main échangée en se levant finit de réchauffer le cœur.

Fonds marins

Marianne Desroziers

L'eau était glacée. De larges blocs détachés d'icebergs flottaient autour d'elle. Elle avait froid, grelottait. Ses lèvres bleuissaient tandis qu'elle s'imaginait faisant naufrage dans l'Antarctique. Elle essayait de flotter mais rester à la surface de l'eau lui demandait beaucoup d'efforts. Ses muscles commençaient à se tétaniser. Son souffle se faisait de plus en plus court.

Que lui était-il arrivé ? Elle ne se souvenait de rien. L'une de ses jambes heurta quelque chose qu'elle ne parvint pas à identifier puis elle sentit une douleur aiguë. L'eau se colorait de rouge. Elle saignait. Elle allait mourir en mer, en aventurière, comme les grands navigateurs qui l'avaient faite rêver enfant. Ce serait une belle mort, héroïque et grandiose. Son dos cogna alors ce qui lui parut être une paroi. Elle s'y agrippa de toutes ses forces. Elle se hissa et parvint à sortir de l'eau.

C'était bien une paroi, glissante et roide. Une paroi en verre. Elle réussit malgré tout à extirper son corps en entier et à passer de l'autre côté. Une fois sur la terre ferme, elle regarda autour d'elle. Elle ne reconnut rien des immenses tables, fauteuils, canapé, bibliothèque, rideaux et tapis qui occupaient la maison. Celle-ci semblait abandonnée, depuis longtemps déjà. C'était comme si ses habitants étaient partis en catastrophe, laissant tout en l'état.

Elle essora ses cheveux pleins d'algues vertes. L'eau dégoulinait le long de son corps, sur la table en chêne sur laquelle elle se trouvait. Elle se retourna et comprit qu'elle venait de sortir d'un aquarium gelé au fond duquel gisait un poisson mort.

Piste noire

François Debout

Les nuages effleuraient les pointes hérissées. La danse des sapins n'en finissait pas. Vu du ciel, leurs ombres évoquaient des éclaboussures jetées par la nuit. Ici débutait une vallée en creux protégée de l'urbanisme. L'aboutissement des solitudes et des persévérances. Seuls les skieurs émérites osaient s'aventurer. Calfeutré dans l'habitacle, Jacques se laissait envahir par l'oppression du lieu. Le regard avalé par l'écume ouatée, plus inquiet qu'admiratif. Sans ce rendez-vous extravagant, il aurait porté une attention plus généreuse à ces lignes escarpées. À ces déchirures grossières. Le temps lui parut long. Pour arriver jusque-là, il avait affronté une route aux virages suspendus cernés d'écueils. De quoi attiser sa peur du vide. L'apparition du fanion mit fin à son calvaire. Par chance, le véhicule de Sabine sortait de révision. Tout se déroulait comme prévu. En réalité non ! Il y avait Sabine. Sabine et ses caprices. Sabine et ses excès. La dernière en date, la piste noire. À la tombée de la nuit qui plus est. Quelle idée ! S'il n'y avait eu cette séparation avec ses quinze jours de brouille, il aurait décliné. Seulement, il y avait eu ce baiser fougueux et cette voix implorante : « Tu te contenteras de m'attendre au fond de la vallée ».

La buée voilait les arrondis des vitres. Si le ventilateur brassait ses émanations d'huile de la sorte, l'air deviendrait vite irrespirable. Il avait l'œil rivé sur un endroit précis, une ligne sinueuse se détachant de la masse boisée. À l'endroit où Sabine déboucherait d'une seconde à l'autre. Jacques aurait préféré se réconcilier dans d'autres circonstances. Elle avait pardonné, c'était l'essentiel. Elle lui donnait une seconde chance. Oublié l'escapade avec la touriste parisienne. Un faux pas qu'il attribuait à une soirée trop arrosée. La culpabilité des sens. La raison hors d'atteinte. Elle était revenue en passant outre son caractère inflexible. Son orgueil légendaire et sa jalousie maladive. N'était-ce pas le principal ?

Les flocons criblaient la lande. Dès que le vent se soulevait, des milliers de peluches s'abattaient en pluie agressive. Jacques s'impatientait. Les signes d'anxiété apparaissaient. Perceptibles à ces minuscules stries sur le front ou cette manie de se frotter le lobe de l'oreille. Même chevronnée, Sabine n'était pas à l'abri d'une faute d'inattention. Qui ne le serait pas, d'ailleurs ? Lancé à cent kilomètres-heure, dérivant sur une pente inclinée, sans visibilité. Cette descente était une pure folie. Il avait tenté de la raisonner. Sans succès. C'était oublier son tempérament de gagneuse, son esprit indomptable qui la poussait à se mesurer aux hommes. Son combat

semblait plus profond. On aurait dit une revanche personnelle, sans rapport avec le ski. Le tableau de bord marquait dix-neuf heures. Le moteur ronronnait, lancinant, pendant que les phares se jouaient des ombres.

Jacques était en proie à des sentiments opposés, tantôt tracassé par cette initiative, tantôt heureux pour son couple. Une pensée noire le traversa. Et si Sabine attendait du secours, coincée au fond d'un précipice, la cheville brisée ? Il se souvenait que le coffre ne renfermait aucun équipement de survie. Même le portable était inutilisable dans ce trou perdu. Il redressa la tête avec au fond des yeux une expression effarée qui ressemblait fort à de la culpabilité. Quel inconscient ! Jamais il n'aurait dû la laisser partir. Il n'en démordait pas. Sabine était là, tout près, livrée à elle-même. Seule contre la montagne. N'est-ce pas le duel qu'elle attendait depuis tant d'années ? Jacques s'agitait de plus en plus. Ses multiples interrogations l'accablaient. Deux longues estafilades apparurent au coin des lèvres. Son cœur se mit à s'emballer.

19h45 ! Elle devrait être là. Dans l'intervalle, les essuie-glaces s'étaient immobilisés. Deux rails inertes oubliés dans l'hiver sibérien. Que cherchait-elle à lui prouver ? Qu'elle était plus forte que lui moralement ! Compliqué, non ? Le froid s'insinuait dans l'habitacle. Jacques se redressa. Il venait de prendre conscience que le conduit d'aération répandait un souffle glacial. Le moteur était muet. Dehors, la neige s'alourdissait, entrecoupée de rafales cinglantes. Pas question de sortir. La panne attendrait. Dire que la voiture sortait de révision. De quoi pester après ce foutu garagiste.

Jacques s'empara de son portable. Pas de lumière. Pas de fréquences. Bon sang ! Que faisait-elle ? Alors que l'opacité enveloppait la carlingue, une idée se profila. Une idée plus tenace qu'une gangrène aux effets dévastateurs. Il en oublia le froid qui lui vrillait la peau alors que la carlingue s'enfonçait dans une marée blanche. La journée se mit à défiler. La discussion à la station. Ce rendez-vous au beau milieu d'une météo défavorable. Et maintenant le moteur qui rendait l'âme. La pensée creusait son chemin, doucement, très doucement. Une pensée inédite, farouche, accablante. Une petite voix intérieure lui dit qu'il allait devoir affronter la nuit tout seul. Sabine ne viendrait plus. Pour la simple raison qu'elle n'avait jamais quitté la station.

Rendez-vous à Thulé

Vlad Oberhausen

Seul un cerveau aussi brillant que celui d'Hakim Adrar pouvait faire le lien entre un incendie survenu en Terre-Adélie quarante années auparavant, les îles fantômes figurant sur les cartes de navigation du Moyen Âge et une pièce de théâtre jouée une seule fois en 1695 ; en traînées gluantes et éparses, il était répandu sur plus de cent mètres le long de la route où gisait son corps, dans la nuit du 6 au 7 mars 1992.

— Ils vous tueront, c'est certain ! Si vous allez trop loin, ils ne vous rateront pas... Vous pouvez me croire, je sais de quoi je parle.

Une semaine avant sa mort, Hakim se trouvait ce vendredi dans les locaux de la revue en compagnie d'un sexagénaire qu'il ne connaissait pas. L'homme semblait différent depuis leur rencontre un quart d'heure plus tôt. Hagard, les yeux affolés, il avait déboulé dans la laverie où Hakim attendait que sa machine s'arrête. Mangée par des lunettes à large monture, sa tête ovale était surmontée d'une improbable chevelure certainement postiche ; il avait à la main un numéro de la revue et peinait à se mouvoir, ralenti par une lourde sacoche en cuir. Son imperméable de couleur incertaine le drapait comme un linceul.

— Pardon mais... Ce n'est pas les locaux de la revue Minotaure ici ?

Dans l'ours du numéro qu'il brandissait, il avait pu lire l'adresse à laquelle il se trouvait à présent, même s'il était bien dans une laverie libre-service bas de gamme et non à la rédaction d'une revue spécialisée dans les mystères en tous genres. Hakim lui expliqua qu'il était à la bonne adresse, mais au numéro bis. Les locaux de Minotaure se trouvaient dans l'étroite ruelle contiguë. Les visiteurs se trompaient toujours la première fois, tout comme lui avant d'y devenir pigiste. Le regard de l'homme s'illumina. Il lui tendit la main et se présenta : Michel Van Houvten. Il avait un « scoop » à transmettre au journal. Hakim se proposa de l'y emmener, le temps que la machine achève son cycle, et ils rejoignirent ensemble les locaux. Au premier étaient installés les bureaux des deux seuls membres permanents de la rédaction. Une porte était ouverte : Marie s'occupait de la comptabilité. Comme souvent, le rédacteur en chef n'était pas là. Hakim fit signe à l'homme de s'installer dans la salle commune. Du « scoop », il ne fut pas question. L'homme n'était plus craintif cependant, comme rassuré d'être arrivé à bon port. Affable, il monologua à propos de la revue.

— Vous faites un travail exemplaire ! Mais je suis sûr qu'on a déjà essayé de vous nuire pour empêcher la vérité d'éclater... Vous avez bien fait

de choisir un bâtiment sans fenêtres. Savez-vous qu'une simple ouverture, là, en face, ferait de nous des cibles faciles ? Avec un M82, un sniper pourrait nous abattre à deux kilomètres sans difficulté ! Ce sera le tarif si vous finissez par déranger… Ils vous tueront, c'est certain !…

Au même moment, les talonnettes du rédacteur en chef claquèrent sur le ciment de l'escalier. Hakim fit les présentations puis s'éclipsa, non sans avoir serré la main tendue par l'homme qui n'était plus tout à fait un inconnu pour lui.

Le lundi après-midi suivant, il se tenait assis sur la seule chaise de son appartement, un carnet entre les mains. Plus tôt, il était passé à Minotaure pour soumettre une ébauche d'article à propos de la tuerie des Ajoncs-Barrat, un quadruple homicide irrésolu d'après-guerre, et l'accueil avait été glacial. Il aimait autant le journal qu'il détestait son fondateur et rédacteur en chef, François-Xavier, qui réussissait l'exploit d'être pédant et inculte à la fois — autre paradoxe. Il allait partir quand Marie le retint par le bras. Vendredi, elle avait entendu la discussion entre François-Xavier et Van Houvten. L'homme disait avoir trouvé un récit d'exploration en Antarctique datant de 1951. Il était question dans ce carnet d'un livre mystérieux et d'une espèce de complot, mais la confusion du propos l'avait empêché de tout comprendre. Une fois congédié par François-Xavier, Van Houvten avait toqué à sa porte pour laisser le carnet à l'intention du « pigiste » rencontré auparavant. Il n'avait rien dit de plus. Hakim prit le cahier jauni malgré son étonnement et en commença chez lui la lecture.

MARDI 9 JANVIER 1951

La Terre-Adélie : enfin, nous y sommes ! Dehors, tout n'est qu'un immense chantier. Amas de bidons, de caisses en bois et de mâts couchés dans la neige. J'ai attendu d'être là, à l'abri dans nos baraquements, pour commencer à rédiger ce journal. Je n'aurai pas grand-chose à dire peut-être — je ne suis que mécanicien — mais je veux témoigner de cette expérience. Il est près de 22h et le ciel visible à travers les hublots est encore clair. Nous sommes en plein été austral, le soleil se lève à 1h30 et brille jusqu'à 23h ! Il faudra s'habituer à ces particularités qui deviendront mon quotidien. Nous allons rester là pendant une année entière. L'ancienne équipe est encore présente pour quelques semaines afin d'assurer la transition. Nous sommes 28 au total. Nous avons passé la journée à décharger le matériel depuis le bateau et à découvrir la base. Le voyage en mer commencé en octobre a été éprouvant. Trois mois à bord du Commandant Charcot pour arriver jusqu'ici. Escales à Alger et Djibouti, puis l'Australie pendant les fêtes, en attendant le bon moment pour tenter d'atteindre la base. Des glaciers auraient pu en bloquer l'accès

pendant des semaines... Au lieu de ça, temps idéal ! Nous avons traversé sans problème. Je crois que cette expédition sera une grande réussite.

MERCREDI 10 JANVIER

La première nuit s'est bien passée. La base de Port-Martin est suffisamment grande pour nous tous et correctement isolée du froid. Construite au pied d'un promontoire rocheux, elle est protégée du vent. S'étendent en face la côte aux falaises abruptes et la mer bleu sombre, et derrière nous un désert de glace à perte de vue. Aujourd'hui, nous avons fini de décharger le matériel et de parfaire les installations. L'été est clément en Terre-Adélie, les températures sont encore positives avec ce climat maritime. Cet endroit ne ressemble pas à un camp isolé en Antarctique mais plutôt à un navire scientifique où chacun doit jouer son rôle. Ma mission est simple : assurer le bon fonctionnement de tous les équipements, et surtout des groupes électrogènes et des batteries. Un collègue m'accompagne dans notre atelier. C'est un homme bizarre, je ne sais pas quoi en penser. En attendant, je profite de mon temps libre pour m'émerveiller de la vue. Par les hublots, le paysage, couches successives de glace, de mer et de ciel, est infiniment beau et reposant.

VENDREDI 12 JANVIER

Nous commençons à trouver notre rythme. Si les premiers moments ont été joyeux, notre impatience se mêlant au bonheur de rompre la solitude pour l'ancienne équipe, nous travaillons désormais d'arrache-pied pour profiter du groupe élargi. À l'atelier, [redacted] et moi avons constamment du travail. De petites choses à réparer, des casse-tête à résoudre parfois. Le système D prévaut ! Notre équipe compte un chef d'hivernage, [redacted], son second [redacted], un photographe, un cuisinier et des experts en tous genres. Le père [redacted] est un spécialiste du magnétisme et de l'optique atmosphérique. J'ai déjà eu affaire à lui pour vérifier ses spectrographes. Il y a aussi deux météorologistes, un géodésien chargé de réaliser une carte du territoire, un biologiste et un vieux glaciologue. Nous ne nous voyons qu'à 12h30 pour le repas en commun et le soir. Chacun est absorbé par ses tâches. Je passe mes journées dans l'atelier avec [redacted]. Nous travaillons en silence. Il est de bonne humeur cependant. Qui sait, peut-être deviendrons-nous amis ?

[...]

MARDI 6 FEVRIER

Nous ne sommes plus que 17 maintenant, jusqu'à l'année prochaine. Les membres de l'expédition précédente sont repartis avec le

Charcot hier. Ce midi, cela nous a fait bizarre de voir qu'il manquait du monde à table. Le travail n'a pas faibli pourtant. Il ne se passe pas une heure sans que quelqu'un ne débarque à l'atelier pour nous demander une réparation. [redacted] et moi sommes mis à rude épreuve : il nous faut rafistoler, avec des moyens de fortune, des appareils dont nous comprenons à peine le fonctionnement ! Notre quotidien est néanmoins agréable. La nourriture est excellente. Notre cuisinier fait des merveilles avec peu. Pour rire, je l'espère, certains ont suggéré que nous pourrions tuer des phoques ou des manchots pour la viande. Notre base est en effet entourée par une rookerie de petits pingouins d'un demi-mètre, patauds et peu craintifs. Peut-être à cause du départ de nos camarades, j'ai fait mon premier cauchemar cette nuit. Un bruit horrible entourait la base et nous ne pouvions rien voir avec le givre accumulé sur les hublots. Nous étions pris au piège. Puis je me suis réveillé et j'ai pris peur, car le bruit était toujours là. Mais ce n'était que le vent. C'est notre principal problème. En permanence, il hurle, siffle, déchire l'espace de ses grondements lancinants. Le soir, pour nous détendre, il nous reste la lecture. À ma grande surprise, mon collègue est aussi amateur de littérature. Il m'a expliqué avoir emporté trois livres issus de l'héritage de son père. Il m'en a prêté deux. La couverture du premier m'a tout de suite attiré : une superbe gravure montrant un homme dont la partie inférieure du corps est celle d'un serpent. L'ouvrage contient des mythes irlandais autour de combats entre demi-dieux et géants. Le deuxième est d'un auteur de l'Antiquité romaine, Hygin. Il décrit brièvement une foultitude de légendes grecques. C'est assez répétitif mais dépaysant. Le troisième livre me tente beaucoup. C'est une sorte de fascicule à reliure épaisse, sans titre ni nom d'auteur. Selon lui, il vaudrait une fortune. Peu avant son départ, on lui en a proposé une belle somme mais il a préféré le conserver. Il me tarde de pouvoir le lire.

[...]

SAMEDI 23 JUIN

Nous sommes au cœur de la nuit. En plein milieu de notre hiver, nous ne disposons que de trois heures de soleil par jour, de 11h à 14h environ. L'atelier est le lieu de toutes les doléances. J'ai l'impression de n'être qu'un vulgaire réparateur de transistors. La lassitude m'imprègne chaque jour davantage. Nous nous enferrons dans la routine, pour le travail, la vie de camp et les repas. Je me demande quel goût ont les phoques et les pingouins. « Pingouin » est un mot que je ne peux plus prononcer d'ailleurs. Avant-hier, j'ai été sermonné comme un enfant par le biologiste pour avoir employé ce terme, à ses dires incorrect, au lieu de « manchot ». L'attitude de ces gens me pèse de plus en plus. Hautains,

arrogants, ils n'accordent pas la moindre considération à nos efforts. Combien de fois avons-nous dû réparer leurs séismographes, leurs marégraphes, leurs instruments de géodésie, et ravauder leurs ballons sondeurs, tous détériorés par leur imprudence, sans jamais nous plaindre ? Je me réfugie dans la lecture, des trois livres de [redacted] notamment. Il m'a laissé lire le dernier que je parcours chaque soir. C'est une pièce de théâtre en un seul acte. Elle parle d'un capitaine de vaisseau génois au Moyen Âge, qui découvre un vaste complot ourdi par une société secrète internationale. Ses adeptes vénèrent un livre ancien, appelé le Livre de Toute Mort. Il leur permet de prédire l'avenir, car il contient la date exacte de la destruction de chaque chose. Pour y parvenir, ils doivent entreprendre des décryptages savants à partir d'autres vieux livres oubliés. Je n'en connais pas la fin hélas : les deux dernières pages ont été découpées. Par qui, mystère. [redacted] n'en sait rien et trouve seulement l'histoire amusante. Je crois qu'il ne comprend rien. Il y a autre chose derrière, j'en suis sûr, et je découvrirais quoi.

[...]

JEUDI 11 OCTOBRE

Il ne me reste que le livre. Il est la seule chose importante ici. Je suis persuadé que tout ce qui y figure est vrai. J'ai étudié les deux premiers ouvrages et remarqué un détail intéressant. Ils portent chacun sur leur dernière page une mention manuscrite, visiblement de la même main : « BRES » pour le premier et « ICARIA » pour le deuxième. J'ai discuté avec [redacted] pour en savoir plus. Son père est mort deux mois avant notre départ. Ces trois livres se trouvaient dans le coffre de son bureau, ainsi que quelques autres écrits dans des langues qu'il ne connaissait pas. Il y avait même un manuscrit en espagnol parsemé de hiéroglyphes. Ces livres sont précieux, je le sais, surtout le fascicule. Si [redacted] retourne en métropole avec, il aura des ennuis. Tout comme nous qui sommes susceptibles de l'avoir lu, même si je suis le seul à m'y être intéressé. Il me tarde de quitter ces baraquements. Je ne supporte plus notre vie recluse, la musique et les parties de carte après le souper, l'extinction des feux à 23h et ces horribles sous-vêtements de laine ! Je regrette d'être parti. La Terre-Adélie est-elle autre chose qu'un océan d'ennui battu par les vents ?

[...]

LUNDI 14 JANVIER 1952

Le navire a accosté près de notre base cet après-midi. Nous avons pu rencontrer la nouvelle équipe. Des naïfs. Des insouciants. Avec du vin

et du courrier pour nous. Je les ai détestés tout de suite. Nous avons dû les aider à débarquer le matériel le restant de la journée. Ce soir, le repas commun était un calvaire. J'avais oublié à quel point les gens sont insupportables. J'ai pensé à cacher le livre quelque part, à l'enterrer. Mais si l'un d'entre eux met la main dessus ? Je ne peux pas le permettre. La semaine prochaine, nous partirons. Définitivement. Personne ne doit jamais lire ce livre. Il contient trop de choses. Nous allons beaucoup travailler ces prochains jours, je vais manquer de temps. Comment faire ?

MARDI 22 JANVIER

Dernier jour à Port-Martin. Nous serons bientôt rentrés. Et le livre ? J'ai essayé de parler à [redacted] il y a quelques jours mais il ne comprend pas. Dans l'après-midi, nous allons ranger tous nos effets personnels dans les caisses à charger sur le bateau. Les livres sont encore à l'atelier, où je les relis souvent. Je dois trouver une solution coûte que coûte.

JEUDI 24 JANVIER

Nous sommes à bord du Tottan, le navire qui nous ramène en Australie, où nous nous envolerons pour la France. Presque au complet, car l'équipe de relève n'a pas pu nous remplacer : la base a été détruite il y a deux nuits de cela. L'incendie s'est déclaré dans l'atelier à 3h30 du matin et s'est répandu à une vitesse vertigineuse dans tous les baraquements. Le vent devait bien souffler à 120 km/h, il a attisé les flammes qui ont dévoré le plancher jusqu'à nos dortoirs. Nous avons dû fuir en catastrophe. Les données recueillies pendant l'année ont été préservées, déjà rangées dans leurs caisses en vue du départ. Nous sommes saufs mais tous les équipements ont été réduits en cendres, de même que les bâtiments. Ce n'est pas ce que je voulais. Comment pouvais-je savoir que le vent propagerait l'incendie ? Le livre ne pouvait pas survivre, il contenait trop de secrets, de choses dangereuses ! J'ai trouvé le moyen de le détruire, de telle sorte qu'on croit à un accident. Les braises tirées du poêle à charbon que j'avais placées dans une caisse de l'atelier auraient dû enflammer les trois livres, et seulement eux. Comme l'atelier est à une extrémité du camp et les dortoirs à l'autre, il n'y avait aucun risque. Quand on m'a réveillé, la fumée gagnait déjà la chambrée, il n'y avait rien à faire. Au petit matin, tout était fini, la base n'était plus que ruines. Nous avons chargé les dernières caisses et pris le navire pour embarquer les membres présents à Pointe-Géologie. Sept d'entre eux y sont restés pour établir une base provisoire. Je n'ai pas parlé à [redacted] depuis l'incendie. Je ne crois pas qu'il me soupçonne. Il ne semble même pas s'être rendu compte de l'absence de ses livres à bord. Le fascicule me manque, j'aurais voulu le relire. Une fois

rentré, je chercherai à démêler cette histoire : d'autres personnes doivent être au courant. Je regrette la destruction de la base. Si j'en ai l'occasion, j'essaierai de réparer mon erreur. Il me reste une vie entière pour me racheter.

Hakim avait lu l'intégralité du carnet jusqu'au soir. Cette nuit-là, il s'endormit tôt, et comme souvent ne rêva pas.

Le mardi matin, il sortit de sous son lit les nombreux cartons qui contenaient ses classeurs de recherche. Quand sa famille était arrivée ici, Hakim avait dix ans et ne parlait pas un mot de français. Il avait appris la langue puis beaucoup lu, seul. Fréquenter des gens avait toujours été pour lui une activité anxiogène ; le contact des livres, au contraire, le rassurait. Les bibliothèques devinrent son refuge. C'est là qu'il avait commencé à recopier des passages qu'il aimait, sur de grandes feuilles à carreaux qu'il glissait dans des pochettes plastifiées. Peu à peu, il en avait constitué des classeurs entiers : sa propre encyclopédie. Des cours par correspondance l'avaient doté d'un petit bagage universitaire, suffisant pour travailler en bibliothèque et dans des salles d'archives. À bientôt trente ans, il s'était reconverti dans le journalisme free-lance. Les classeurs étaient sa base de données personnelle, pour les articles proposés à Minotaure entre autres. Il se pencha d'abord sur les deux livres évoqués. Il trouva facilement le premier dédié aux mythes irlandais. Il s'agissait du Lebor Gabála Érenn. D'époque médiévale, ces récits cosmogoniques racontaient l'invasion de l'Irlande par six peuplades mythiques. La gravure de l'homme-serpent devait être une créature anguipède liée au peuple des Fomoires. Le deuxième était les Fables d'Hygin, compilateur médiocre d'époque augustéenne. Ses histoires au style laconique rassemblaient près de trois cents mythes grecs. Aucun lien n'apparaissait entre les deux. Par plaisir, il les lut jusqu'au soir.

Le mercredi, il opta pour une autre approche : vérifier si les passages évoquant la Terre-Adélie étaient crédibles ou révélaient la fabrication d'un faux. La France y avait bien diligenté des expéditions polaires de 1950 à 1953 et plusieurs faits précis, comme l'incendie de Port-Martin, étaient véridiques. Pour le reste, impossible de savoir, d'autant que les noms propres avaient été caviardés — peut-être par l'auteur pour protéger ses anciens camarades. En parcourant sa documentation, il se rendit compte que celle-ci mêlait allégrement des données relatives aux deux cercles polaires. C'est ainsi que ses yeux tombèrent sur une photocopie de la carte Zeno. Il s'agissait d'une représentation de 1558 des terres se trouvant le plus au nord du globe, non loin de l'Arctique. Œuvre de Nicolò Zeno, elle s'inscrivait dans un récit de voyage faussement attribué à deux de ses ancêtres. La carte Zeno, magnifique au demeurant,

était connue pour ses inventions fumeuses. Elle comptait près d'une dizaine d'îles fantômes, représentations de territoires imaginaires. Les cartes médiévales en étaient truffées et certaines, comme la Thulé mentionnée dès le IVe siècle avant J.-C. par Pythéas, avaient fini par entrer dans la culture populaire. Parmi ces îles inventées, deux portaient ici les noms de Bres et Icaria — les mots qui apparaissaient dans le carnet à la fin des deux livres. Il fallut à Hakim le reste de la journée pour digérer cette découverte.

Le jeudi, veille de sa mort, il échafauda un scénario. En partant du principe que tout était vrai, la société secrète devait être en mesure de communiquer à ses membres les ouvrages à prendre en compte pour percer les mystères du Livre de Toute Mort. Il fallait pouvoir transmettre ces informations discrètement : c'est là qu'entraient en jeu les cartes maritimes et leurs îles fantômes. Maintes fois recopiées, celles-ci devenaient des vecteurs d'informations cachées insoupçonnables. Fabriquée dans ce but, la carte Zeno n'indiquait donc pas des lieux géographiques mais des données bibliographiques : chaque île imaginaire correspondait à un livre — Bres au Lebor Gabála Érenn, Icaria aux Fables. Bres était un roi fou dans les mythes irlandais, alors que l'histoire d'Icare figurait chez Hygin. Avec les seuls noms des îles, les initiés sauraient retrouver les livres correspondants. Il chercha en vain à quels ouvrages pouvaient correspondre les autres îles, puis se tourna vers la pièce de théâtre qui révélait tout ce système. En fin d'après-midi, il se rendit dans les locaux de Minotaure. Par chance, François-Xavier était déjà parti. Il expliqua à Marie qu'il avait besoin de faire des recherches et celle-ci l'autorisa à consulter les « fiches de renseignement » dans le bureau du rédacteur en chef. Pour chaque personne transmettant une information, ce dernier avait pris l'habitude d'établir un compte rendu, moyen pratique pour créer du contenu sans se fatiguer. Hakim pensait que Van Houvten s'était tourné vers eux après avoir lu dans un numéro quelque chose en lien avec la pièce. Il éplucha donc toutes les fiches traitant de littérature ; quand il trouva enfin, il faisait nuit depuis longtemps. Il y a trois ans, un certain M. Roussef avait envoyé un courrier à la revue. Il disait posséder le résumé d'une pièce de théâtre du XVIIe siècle et ses deux dernières pages, tirées d'une édition unique et introuvable. La pièce en un acte, intitulée Le Génois, n'avait été jouée qu'une seule fois à la Comédie-Française en 1695. Son texte était considéré comme perdu et l'on ne connaissait ni son auteur, ni son sujet. Roussef prétendait que l'œuvre parlait d'une secte d'adorateurs d'un livre maudit susceptible de prédire l'avenir. Les dernières pages évoquaient un rassemblement de la secte à Paris dans lequel s'infiltrait le héros. Il découvrait qu'elle se préparait à un bouleversement majeur, une révolution qui débuterait le 5 mai 1789 et

renverserait la monarchie. La seule représentation avait causé un tel scandale que toutes les mentions de la pièce ou de son auteur avaient ensuite été interdites. De cette histoire, François-Xavier avait tiré un entrefilet passablement édulcoré, mais le titre de la pièce avait dû attirer l'attention de Van Houvten. Hakim avait encore des vérifications à faire et décida de s'assoupir un moment avant de se remettre au travail.

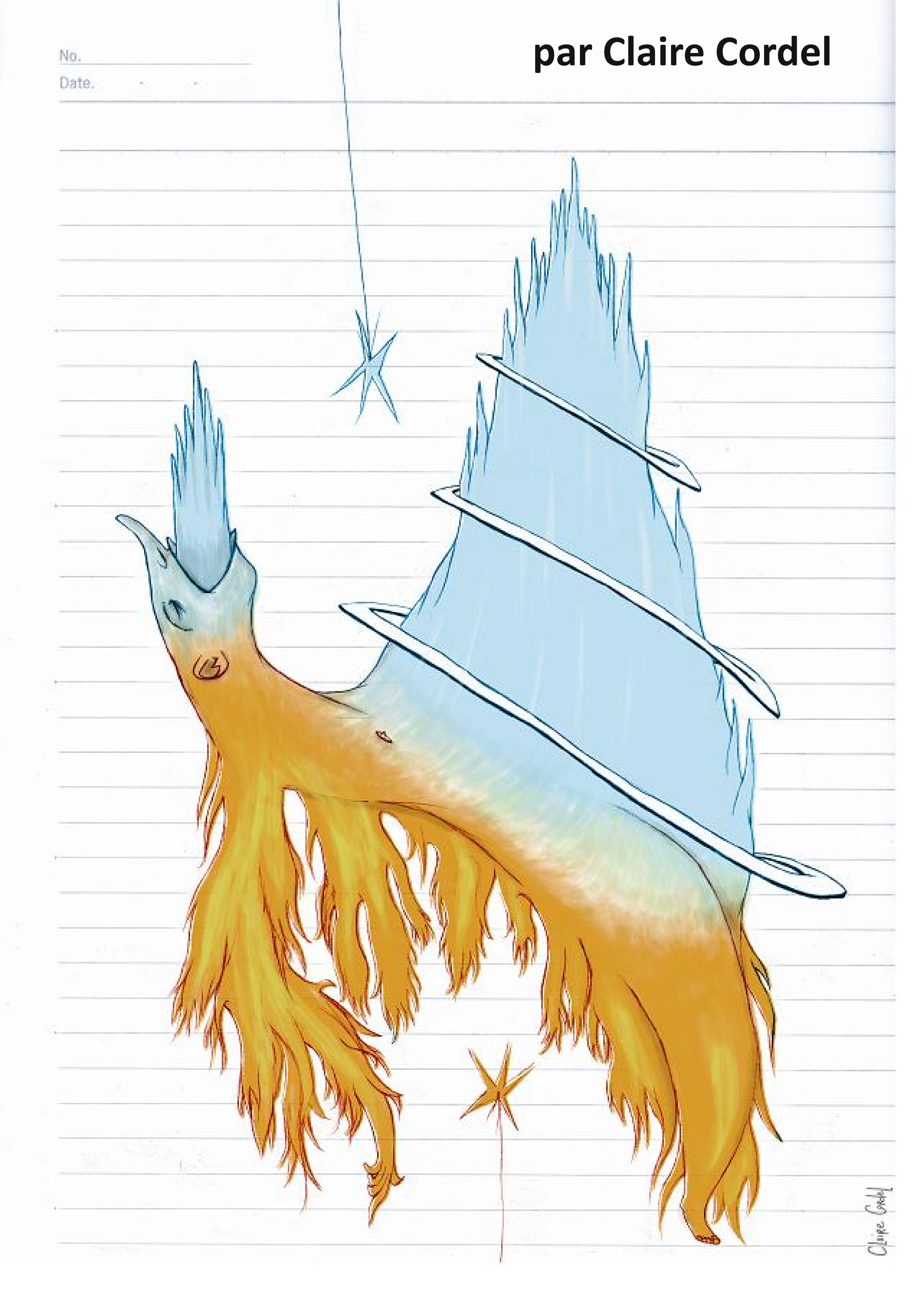
Le vendredi matin, c'est Marie qui le réveilla. Il s'était endormi sur le confortable siège de François-Xavier, des dizaines de fiches étalées sur le bureau. Il s'excusa, rangea tout et rentra chez lui. Une mauvaise surprise l'attendait : sa porte avait été forcée et l'appartement était sens dessus dessous. Les placards avaient été vidés, les tiroirs jetés au sol, et par centaines les pochettes arrachées de ses classeurs parsemaient le linoléum. Il repensa à sa discussion avec Van Houvten, à ceux qui essaieraient de le tuer s'il dérangeait. Ils étaient venus pour le carnet, mais il l'avait gardé avec lui. Il ne pouvait pas rester là et pensa retourner au journal tout raconter à Marie et François-Xavier. En chemin, la stupeur l'en empêcha. Il reconnut à travers la vitre de la laverie un exemplaire de la revue, posé sur la machine qu'il utilisait au moment de sa rencontre avec Van Houvten — et le numéro était celui qu'il avait alors à la main. Il entra. L'endroit était désert. Il s'approcha et vit un message gravé sur la plaque métallique au-dessus du hublot : « RDV A THULE ». La graphie était identique à celle du carnet. La seule personne à avoir pu écrire ce message était Van Houvten, qui était donc l'auteur du récit de 1951. Pour se racheter de son acte pyromane, il avait passé quarante ans à tenter de percer les mystères entrevus là-bas. Il se savait traqué et lui avait laissé le carnet pour qu'il reprenne l'enquête, tout en inscrivant ce message afin qu'il puisse se retrouver. Hakim prit la revue et sortit en tremblant de la laverie.

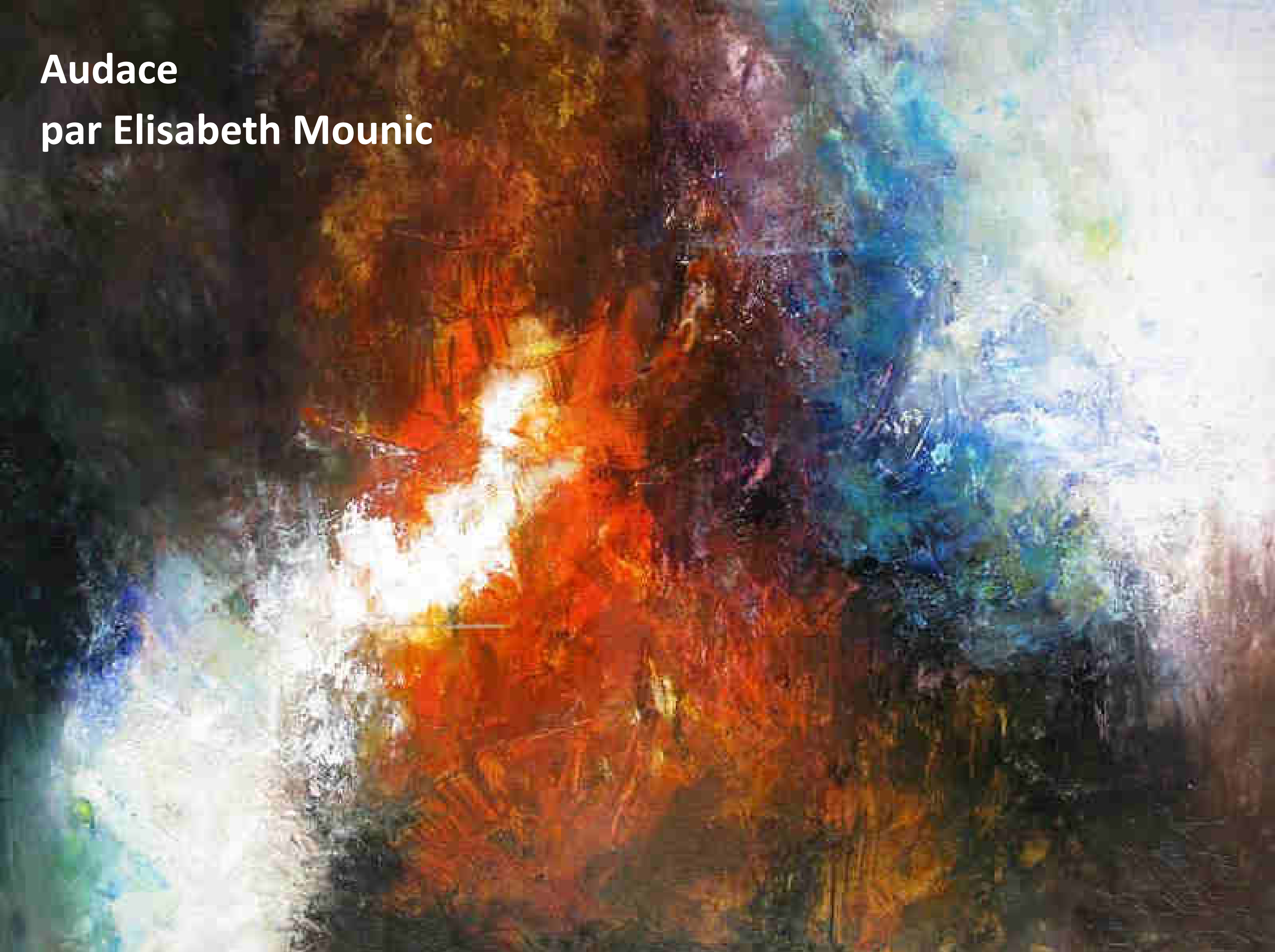
Dans la nuit du vendredi au samedi, les pompiers découvrirent son corps sur une route de campagne à cent kilomètres de là. Sa vieille voiture gisait dans le fossé. Sur le siège passager, il y avait le numéro de Minotaure avec une page cornée. Elle était consacrée à un jeu-concours composé d'une énigme et d'un extrait de carte IGN. Le texte évoquait l'île de Thulé : le but était de découvrir un lieu figurant sur la carte pour gagner un abonnement. La bonne réponse était le moulin de Tile, en rapport avec le nom donné à Thulé sur la Carta Marina de 1539. Ce moulin, justement, était le lieu où se rendaient les pompiers. Un incendie s'y était déclaré dans la soirée : quand ils arrivèrent, ils ne purent que retirer un corps calciné des décombres. Impossible à identifier, il était emmitouflé au moment de sa mort dans un grand imperméable qui avait accéléré sa combustion. Des témoins jurèrent avoir vu quant à eux d'innombrables feuilles répandues sur l'asphalte et une sacoche en cuir. On n'en retrouva aucune trace, pas

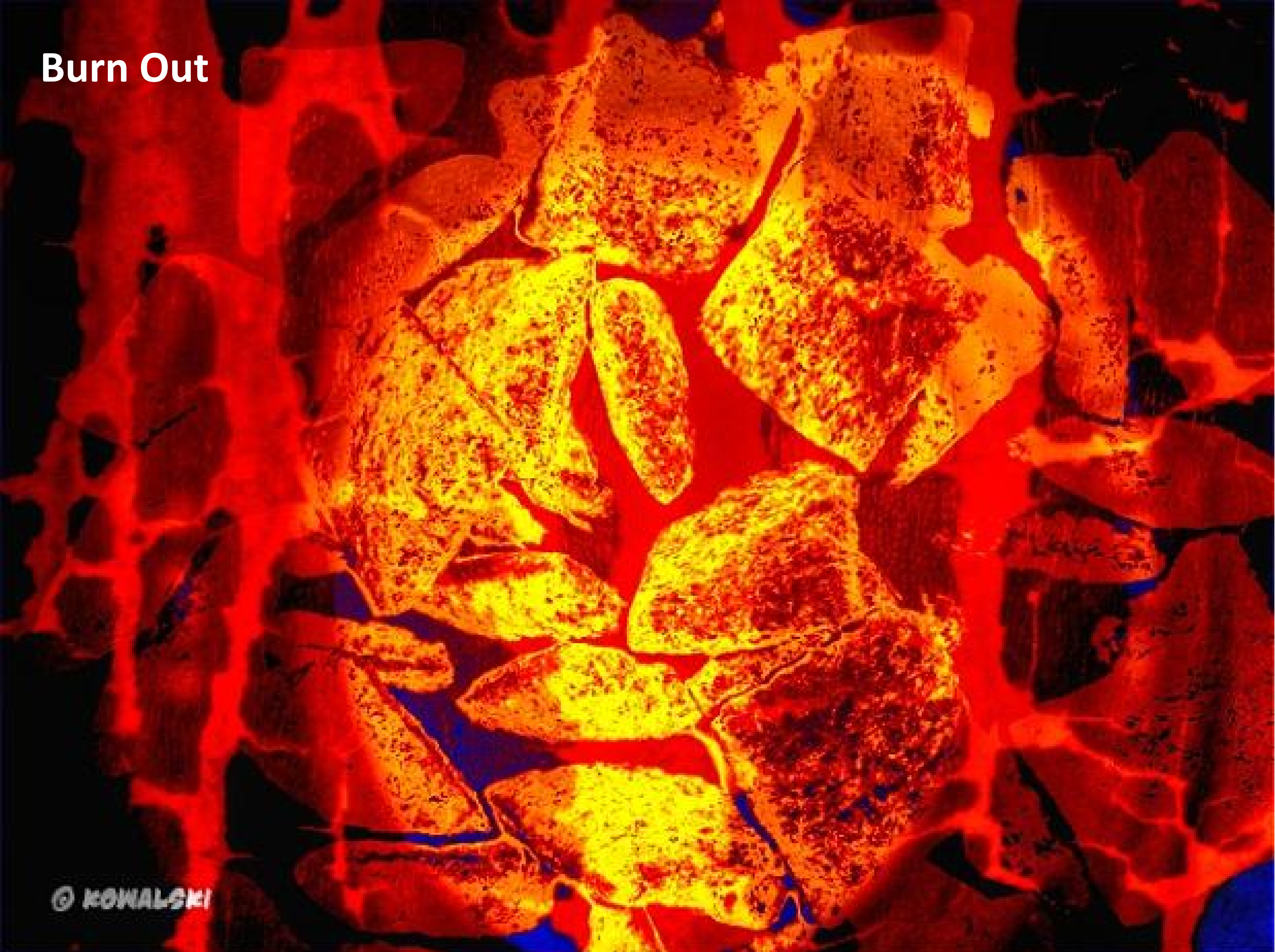
plus que du carnet. Quelques mois plus tard, la revue cessa de paraître. Et pendant des années encore, jusqu'à fermeture pour faillite, la seule preuve de ces évènements fut un message sibyllin, gravé à l'aide d'une clé de voiture sur le métal décati d'une machine à laver.

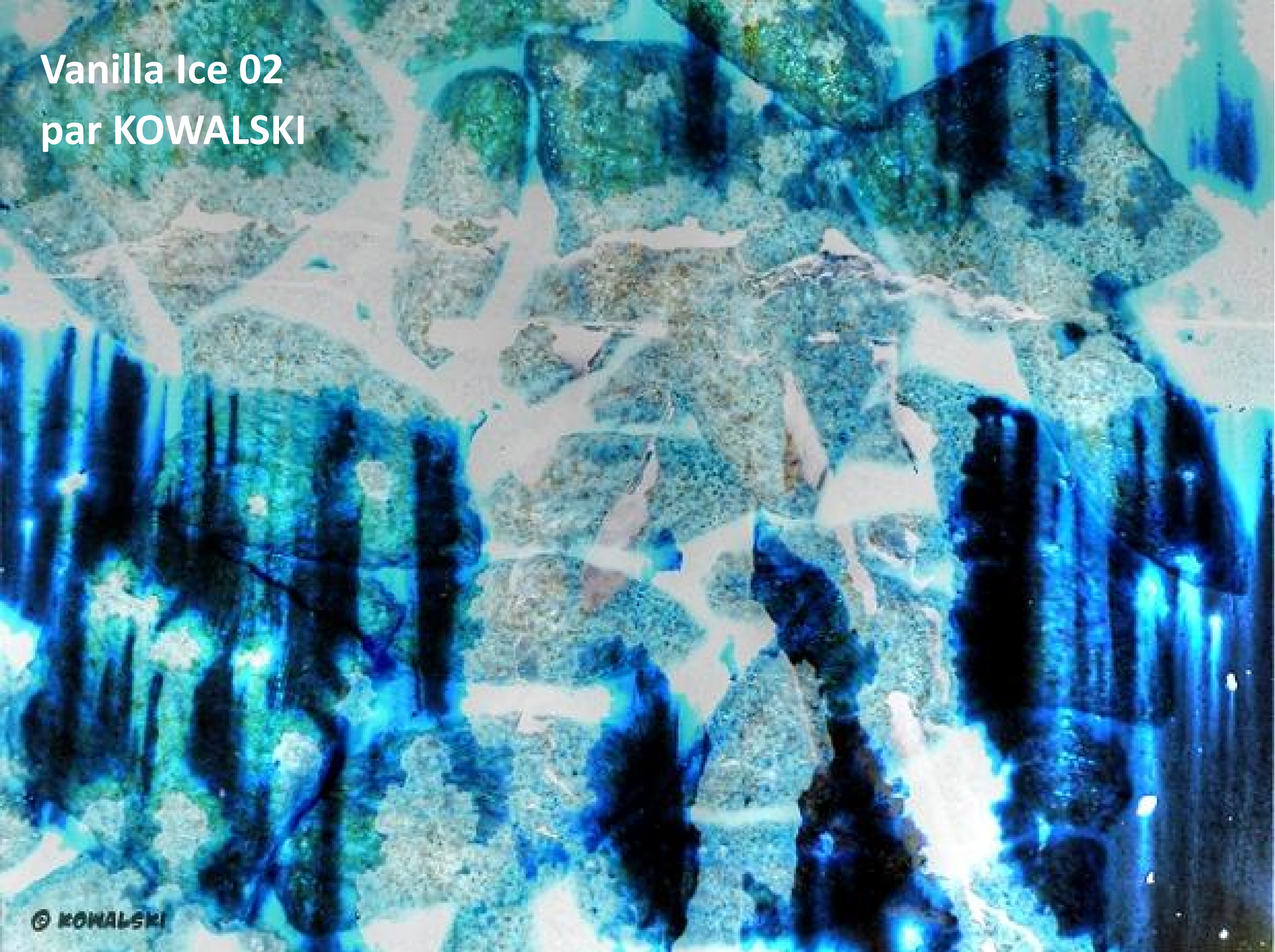
Le Livre de Toute Mort mentionné ici apparaît dans deux autres textes, sous des noms différents : il est appelé Livre de la Mort et du Hasard dans la nouvelle L'homme de Somerton parue dans L'Ampoule n°2 (p.36-46), et Livre des Morts Aléatoires dans Demande à Jörmungand, nouvelle figurant dans L'Ampoule n°12 (p.17-26).

par Claire Cordel




Audace
par Elisabeth Mounic


Burn Out
© KOWALSKI


Vanilla Ice 02
par KOWALSKI
© KOWALSKI



La neige et le feu

Christian Attard

Dans cette rubrique, le narrateur dévoile une partie sombre ou secrète de son existence à travers un récit à la première personne.

Oui, je sais ce que tu penses en me regardant par en dessous, hombre. Je connais tes interrogations, je connais trop les hommes pour en avoir beaucoup côtoyé, et beaucoup tué aussi. Pas besoin de longs discours, il suffit de regarder tes yeux.

Tu te demandes ce que je viens faire sur ta montagne sacrée pour la deuxième fois, moi, le gringo. Je pourrais tenter de te l'expliquer mais tu ne comprendrais pas grand-chose de toute façon. Je pourrais d'ailleurs être ton homologue allemand si je n'avais pas quitté ma Silésie natale pour rejoindre les écoles d'instruction militaire du Grand Reich. Officiellement, j'ai grimpé jusqu'ici à la recherche de quelque vestige archéologique enfoui dans la glace. Contente-toi de ça.

On m'a appris à voler plus haut que les condors, plus haut que ce sommet que nous avons gravi ensemble. Et le reste, je l'ai appris tout seul. Le reste était au fond le plus important. Beaucoup plus que la simple technique des appareils et de leur pilotage. C'est ce qui a fait toute la différence : la concentration, l'observation précise, la maîtrise totale de la peur, le sang-froid absolu face au danger et l'entière mobilisation de son énergie à l'accomplissement de son devoir. Ce n'est plus du sang qui coule dans mes veines mais de l'eau glacée.

Oh, je n'étais pas très fier à mes débuts de pilote, unanimement considéré comme inapte au combat par mes supérieurs, tout juste bon à des missions de reconnaissance et d'observation sur la France, la Pologne ou la Crête. Un vilain petit canard qui forgeait secrètement ses ailes et son caractère. Mes supérieurs d'alors n'y ont pas compris grand-chose. J'étais en train d'absorber, d'analyser et de préparer assidûment ce que j'allais devenir.

J'étais la glace recouvrant ce volcan qui gronde, prête un jour ou l'autre à exploser, à voler en éclats de verre. Mon explosion fut le front de l'Est, le bolchevique à mater. Alors je n'ai plus fait qu'un avec mon Junkers (1) de fer et de feu. J'étais une partie de ses rouages, sa cuirasse était la mienne, ses ailes, mes ailes. Avions, cuirassés, croiseurs, chars par centaines ont été pulvérisés par mes bombes. Le Führer n'avait plus assez de décorations ni de médailles pour moi. Il lui a fallu en inventer. J'étais devenu Hans-Ulrich Rudel, le militaire allemand le plus décoré de tous les

1 Le Junkers Ju 52 est un avion conçu par la firme allemande Junkers, utilisé comme bombardier pendant la Seconde Guerre mondiale.



temps, un exemple, une idole (2). Un tempérament de feu sous un caractère de glace, tu commences à comprendre, amigo ?

Le bolchevique, voilà le seul, le véritable ennemi. Hitler a perdu trop de temps et d'énergie à vouloir éradiquer le Juif. Il n'a pas écouté mes conseils. Tout donner à l'Est ! Le problème juif viendrait après, une fois Moscou vaincue, Staline croupissant au fond d'un cul-de-basse-fosse. Le problème youpinesque, les British l'ont presque vaincu en créant l'État d'Israël, une prison au milieu d'une mer d'Arabes hostiles. C'était une solution plus propre que les chambres à gaz et personne n'aurait accusé les nazis de cruauté raciale. L'Américain ne serait pas intervenu si nous avions cherché à nous étendre vers l'Est, mais il fallait aux dandys du Reich les Champs-Élysées et la tour Eiffel ! Je n'ai jamais voulu être engagé sur le font de l'Ouest. J'étais un tueur de moujiks. Le seul qui a compris cela à l'Ouest était ce dingue de Patton. En 1945, il ne voulait pas s'arrêter à Berlin et continuer vers Moscou. Ils ont dû le descendre pour le faire taire !

En 1945, les têtes pensantes, les bureaucrates impuissants qui entouraient notre chef suprême ont commencé à avoir peur.

« Il ne faut plus laisser Rudel voler. Si l'ennemi le descend, ou pire, le fait prisonnier, imaginez l'impact moral sur nos troupes... »

Le concert des vierges effarouchées. C'était mal me connaître, et mal connaître le Führer aussi, qui me laissait secrètement voler en riant à chacune de mes victoires. Staline avait mis ma tête à prix et il a bien failli l'avoir. J'ai été descendu une bonne trentaine de fois sur son sol ; toujours par ces foutues batteries anti-aériennes — jamais par les avions. L'aviation russe, c'était de grosses mouches tout au plus pour moi.

Prisonnier, Rudel ? Jamais ! j'ai filé sous la moustache du père Staline à chaque fois. Même avec une balle dans l'épaule ! Trente-deux kilomètres en courant, la traversée d'un fleuve à la nage et ils ne m'ont pas coincé. Les plus belles années de ma vie...

Il fallait voir ces gros tanks russes voler en éclats sous mes bombes. Huit cents ? Mille ? Je ne les comptais même plus. Mais multipliés par quatre membres d'équipage... Un massacre, la moitie d'une division à moi tout seul !

Et puis ce fut la débâcle. Trop de lâches, de pleutres. Les meilleurs étaient morts au combat et il a fallu enrôler la lie, les planqués, les dégénérés, les vieillards et les gamins. Le grand Reich s'est écroulé sous une pluie de feu et de cendres. C'est à ce moment-là que j'ai perdu ma jambe, amigo.

Tu te demandes comment un pauvre unijambiste a pu escalader par deux fois ton Llullaillaco, 6739 mètres de rocailles, de neige et de glace, le plus haut volcan du monde ?

2 Hans-Ulrich Rudel (1916-1982), pilote et membre du NSDAP, est le militaire allemand le plus décoré de la Seconde Guerre mondiale. Il a mené 2500 missions de combats et détruit plus de 2000 cibles, terrestres, maritimes ou aériennes.



C'était le 8 février 1945, exactement. J'avais pris l'air aussi concentré qu'à mon habitude lorsqu'un obus anti-aérien a atteint mon avion, un éclat a transpercé ma jambe droite. La douleur était atroce, mon sang coulait à gros flots et sans le garrot de Gadermann, mon mitrailleur, je serais mort. Après, ce fut l'horreur de l'amputation. Le feu et la glace, amigo, toujours.

Mais j'ai repris les commandes comme l'oberleutnant Walter Brandt, amputé lui aussi et qui mit au tapis une bonne quarantaine d'avions ennemis. Je me suis battu jusqu'à ce que les lâches capitulent. Je me suis rendu aux Yanks aux commandes de mon Junkers — trente chars russes ont éclaté avant ce jour maudit. Et puis ce fut la pantomime du grand jugement, les années noires et enfin l'Argentine, ton pays, amigo, ma patrie au rabais.

Impossible d'oublier les heures glorieuses. Je n'ai rien renié, jamais. Même face à mes accusateurs. Ils voulaient que je reconnaisse, que j'avoue ma responsabilité à propos des camps de concentration, des chambres à gaz... Toujours cette foutue histoire de Juifs ! J'avais prévenu le Führer. Nous étions des militaires, les meilleurs du monde, pas des gardiens de troupeau. J'étais un pilote, pas un kapo ! Tous les vrais militaires comprennent cela. Même mes juges l'ont compris. Mais là où ils n'ont rien compris, c'est que je n'ai jamais rien oublié, jamais regretté mon passé, mon adhésion au Parti et mes faits d'armes.

La « Kameradenwerk » (3), c'est moi.

J'ai aidé, et je le revendique, tous mes anciens amis, vrais Aryens de cœur et fervents disciples du Führer, les Hess, Donitz, en payant leurs avocats en Allemagne, et tant d'autres en leur permettant de s'installer en Amérique du Sud. J'ai protégé Mengele, c'est vrai. J'ai fait mon devoir par-delà tous les reniements et les pleurnicheries de ceux qui furent la honte de notre splendeur passée.

Jamais je n'ai regretté ce que j'ai fait au service de l'Allemagne. Toute ma vie, j'ai prouvé qu'un tempérament de pur Aryen était supérieur à des races dégénérées, abâtardies. Même avec une jambe en moins, un homme par sa volonté peut continuer à infliger d'immenses pertes à l'ennemi, comme il peut franchir les plus hauts cols, escalader les plus hauts sommets.

Aconcagua, Llullaillaco : rien ne résiste à une volonté de fer. La première fois, je suis passé alors qu'un camarade y a laissé la vie. Tant pis, c'est qu'il n'avait plus ni force, ni volonté. Les alpinistes allemands sont les meilleurs du monde : Harrer, Kasparek, Heckmair et Vörg ont vaincu l'Eiger et planté l'emblème du Reich sur la tête de l'Ogre. Le même Harrer fut de l'expédition du Nanga Parbat dans l'Himalaya et court tous les hauts sommets du monde. Tous de fervents nazis. En montagne, il n'y a pas de place pour les couards et les faibles.

3 Organisation d'aide aux criminels de guerre fondée par Rudel à Buenos Aires en 1948.



Aujourd'hui, le monde est repris dans les griffes de la juiverie internationale. Les Anglo-Saxons ont prêté obligeance aux youpins et les bolcheviques grignotent où ils le peuvent. Seuls quelques hommes de la trempe d'Adolf Hitler redressent encore la tête. Juan Perón, Franco sont de ceux-là, et je n'ai pas hésité à les épauler de mon mieux.

Voilà pourquoi je suis là, dans le vent glacial, soi-disant à la recherche de traces de civilisations disparues. Le dernier des Mohicans sur le toit du monde — et je ne redescends vers la plaine que la nausée au ventre.



Banquises

Richard Maurel

Cette rubrique est consacrée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et futuriste.

Il existe plus d’une centaine de mots en kl’rt, la langue des Skl’rll, les coureurs de banquise, pour décrire la glace, et sans doute au moins une vingtaine pour quelque chose d’aussi banal que la neige. Mais, étrangement, il n’y en a qu’un seul pour la mort. Un peuple dont la langue accorde cent fois plus d’importance à l’état de la glace qu’à la mort est soit très courageux, soit infiniment lâche, ou peut-être les deux ensemble.

Le traqueur se demandait s’il aurait la réponse à l’énigme cette nuit. La Skl’rll qui dormait dans l’un des boxes de l’igloo collectif qui tenait lieu d’étape dans la route des vents de l’Est serait morte avant d’avoir pu démontrer quoi que ce soit. Il s’était faufilé à l’entrée ouest, pourtant étroite et bien gardée, en début de soirée. Il avait trouvé le point faible en quelques minutes, il le trouvait toujours, c’était son yama, son cadeau des dieux, sa malédiction, également. Le boyau dans lequel il se tenait depuis un peu plus d’une demi-heure était une ramification capillaire du réseau secondaire de coursives, dont il s’était servi pour se rapprocher de son objectif sans se faire repérer par les fréquentes patrouilles des Freggs qui rampaient sur les parois. Même s’il connaissait bien ces batraciens à gueule de rats géants et qu’il s’était équipé en conséquence, il préférait ne pas les croiser : ils se délaçaient en nombre beaucoup trop important. Les rats-crapauds possédaient un appétit féroce, et l’homme était une espèce qu’ils trouvaient tout à fait estimable. Sa viande avait en outre le mérite de rester chaude tant qu’il subsistait de la vie dans son corps. Les repas duraient plus longtemps ainsi.

Le traqueur se retira en lui-même et fit le vide, laissant sa conscience dériver paresseusement au-delà de la coursive, pénétrant la structure même de l’igloo collectif. Jusqu’à présent, il avait échappé à tous les pièges : lichens vénéneux, glace coupante, trappes piégées. Il savait cependant qu’il lui faudrait créer une diversion pour s’échapper une fois la cible neutralisée et la récupération accomplie, or cette auberge de glace était l’une des plus grandes de ce côté-ci du Korgal, ce qui signifiait que ses ramifications s’étendaient à plusieurs centaines de mètres autour du centre, sous la forme d’un labyrinthe dans lequel seuls les Pnöms, aubergistes et maîtres du dédale, pouvaient se repérer. Il eut un petit sursaut en émergeant de sa transe et sortit un poinçon en pierre pour



creuser la paroi. La tâche était ardue et il pouvait sentir les Freggs s'agiter le long du corridor voisin. Ils étaient sur le point de détecter sa présence, il redoubla d'effort, transpirant sous son pourpoint. Il savait où placer les charges mais pas s'il en aurait le temps. Au bout de quelques dizaines de secondes, il introduisit les tubes de cristal dans les trous qu'il avait pratiqués. La substance à l'intérieur avait été fabriquée par l'alchimiste de la reine Yfärdr, sa commanditaire. Il glissa silencieusement dans un boyau parallèle puis en prit un second si étroit qu'il fut obligé de ramper. Il parvint à une bouche située à un mètre cinquante de hauteur, donnant sur un vaste couloir, et se laissa glisser en étouffant le bruit de la chute. Il sentait que les Freggs s'excitaient, ils avaient flairé sa piste. Il plongea la main dans son pourpoint, en retira un paquet soigneusement ficelé qu'il défit à la hâte et l'envoya rouler dans une autre bouche qui lui faisait face, puis il partit à droite. Même d'ici, la puanteur du paquet était à peine soutenable. « Un foie, un estomac et cinq kilos de viscères humains », avait dit le chambellan avant d'ajouter, toujours souriant : « Attention, ça suinte encore, c'est tout chaud ». Le traqueur ignorait qui était l'ancien propriétaire du contenu du paquet et il s'en moquait, l'essentiel était que cela lui permette d'éloigner les rats-crapauds suffisamment longtemps pour accomplir sa mission. Il reconnut le box et s'accroupit près de l'entrée. Il entendait une respiration régulière et rien d'autre. Il attendit encore un instant puis se coula à l'intérieur de l'alcôve, son lacet d'étrangleur à la main gauche. Il s'insinua vers le grabat, au fond, évitant la glace bleue, à cause du halo de lumière qu'elle projetait la nuit.

Il sentit plus qu'il ne vit un changement dans la disposition des ombres et modifia sa position. Une lame en onyx frôla sa gorge et deux canines acérées arrachèrent un petit morceau de tissu sur son pourpoint. La coureuse de glaces s'était réveillée depuis un moment et il était presque tombé dans le traquenard qu'elle lui avait tendu. Il se laissa tomber puis roula sur le sol en direction de la paillasse. La fille, surprise par l'échec de son attaque, fit l'erreur de bondir sur lui le couteau en avant. Le traqueur fit claquer son lacet qui se lova autour du poignet de son adversaire puis écarta le bras armé d'une secousse puissante. Dans le même temps, il projeta son front en avant à la rencontre du nez et de la mâchoire de la coureuse dont le bas du visage explosa dans un grand craquement accompagné d'une gerbe de sang. Puis il pivota sur lui-même, tirant toujours sur son lacet, pour passer au-dessus du corps de son ennemie, en évitant ses canines empoisonnées. Elle se débattit, comprenant la manœuvre, mais le choc qu'elle avait reçu avait amoindri ses réflexes. Quand le traqueur fut sur son dos il l'immobilisa et laissa son lacet se faufiler sous son cou. Il saisit prestement l'autre bout quand il le vit émerger et cassa les vertèbres de la fille d'une seule ruade, l'étranglant



pendant plusieurs minutes pour s'assurer qu'elle était bien morte. Il fouilla le cadavre déjà rigide à la recherche de son objectif, qu'il trouva bientôt dans la doublure de sa tunique. Il s'empara du couteau en onyx, éventra la fourrure et récupéra un petit sac en peau qu'il ouvrit : il y avait bien un cristal gris à l'intérieur. La coureuse des glaces avait eu la folie de dérober le cristal-qui-rêve enchâssé dans le sceptre de la reine. Il devait le lui reprendre et le restituer à celle-ci le lendemain, à Ftanq, la cité des voleurs. Contre un généreux paiement, la reine avait rajouté une clause au contrat, plus précisément une prime qui lui tiendrait lieu de pendentif.

Toujours accroupi sur le cadavre, le traqueur prit donc la peine de couper l'auriculaire droit de la coureuse des glaces et le mit avec la bourse contenant le cristal-qui-rêve, dans la poche intérieure de son pourpoint qu'il ferma avec un brin de cuir. Il fallait maintenant trouver le moyen de sortir vite de cet igloo. Les rats-crapauds avaient senti le meurtre, ils viendraient très vite. La diversion ne s'était toujours pas produite, la situation menaçait de devenir critique, et même s'il arrivait à se dissimuler au cœur du labyrinthe, les Pnöms enverraient leurs gardes pour le débusquer. Il attendit encore, s'efforçant de chasser ces pensées. Le bruit d'une explosion résonna dans la nuit, bientôt suivi par le fracas des parois de glace qui entraient en collision et les hurlements des voyageurs pris au piège. La réaction en chaîne était amorcée, il avait suffi de quelques charges bien placées aux zones de fragilité de cet igloo géant. Le traqueur évaluait à dix minutes environ la persistance de l'onde de choc, largement de quoi fuir sans être repéré.

Il sortit en courant, l'air hagard dans le corridor, semblant se diriger au hasard, s'agglutinant à la masse d'autres dormeurs, dont certains saignaient au visage, coupés par des débris de parois. En fait, son itinéraire était parfaitement calculé et il rejoignit la sortie de secours qu'il visait en moins de six minutes, ayant auparavant fait un crochet pour récupérer son manteau fourré sans lequel la survie au-dehors se révélait impossible. Quand le garde le vit arriver, mêlé à la troupe des clients apeurés et pour beaucoup fort peu vêtus, il le regarda bizarrement en esquissant un geste pour l'arrêter. Ce fut sa dernière erreur. Le traqueur enjamba son cadavre encore chaud pour s'élancer dans la nuit glaciale du permafrost. Il entendit vaguement des cris loin derrière et vit en se retournant quelques Freggs s'aventurer sur ses traces avant de faire demi-tour.

Il glissait maintenant sur la banquise, évitant la neige autant qu'il le pouvait pour continuer à patiner sur la glace. Il la sondait mentalement, scrutant les points faibles avec soin pour éviter un plongeon fatal à coup sûr. Si l'on avait lancé quelqu'un sur sa piste, les multiples fragilités de la croûte de glace qu'il avait soigneusement évitées se chargeraient de faire le ménage. Une heure plus tard, le Kluondiyck lui apparut à quelques dizaines



de mètres, dans un contour flou de la lumière lunaire. Il fit pivoter le bloc de glace qui l'obturait et s'introduisit dans la cavité assez vaste pour accueillir quatre ou cinq personnes puis reboucha l'entrée hermétiquement. Il récupéra les provisions qu'il avait laissées quelques jours auparavant, en prévision de sa retraite, et commença à mâchonner des filets de rats musqués accompagnés d'une salade de mousses et d'algues. Il allongea ses jambes et se cala le dos. La chaleur relative de la cavité le détendit, la température avoisinait celle d'un véritable igloo. Les Kluondiycks, bulles sphériques situées sous la calotte gelée, étaient le résultat de l'éclosion d'un ver de glace géant qui forait ensuite un trou ovoïde avec sa mâchoire pour sortir chasser. La libération des gaz consécutive à l'éclosion d'un ver engendrait une telle instabilité que les Kluondiycks étaient connus pour s'effondrer sur les voyageurs qui avaient l'imprudence de s'y abriter. Il fallait bien connaître leurs points faibles avant de s'y aventurer, sans compter que la glace des parois était recouverte d'un mucus hallucinogène. Il étira ses membres, bien décidé à passer une nuit confortable. Il commençait à sombrer dans le sommeil quand le Kluondiyck éclata comme une bulle de savon. Il s'agissait d'une explosion provoquée par un projectile extérieur.

Le traqueur se retrouva à quatre pattes sur la banquise et se mit à courir sans réfléchir, en zigzaguant. Il passa à l'ombre d'une dune de neige pour offrir une cible moins facile, plongea ensuite dans une crevasse, en suivit le lit jusqu'à une bifurcation où il prit à gauche puis remonta une pente abrupte et prit de la vitesse en adoptant le pas du patineur sur un grand lac gelé. Il repéra les contreforts de la chaîne du Korgal à l'ouest et fonça s'abriter sous les rochers, dans lesquels il trouva un accès aux nombreuses grottes souterraines qui minaient tout le paysage. Il espérait que ce n'était pas le repaire d'une horde d'hommes-loups qui le dévoreraient vif. Il huma l'air à l'entrée puis entra et se cacha au plus profond.

Tu cours vite, fils de l'homme, mais ta peur est comme un bûcher dans la nuit. Elle me guide jusqu'à toi.

La voix résonnait dans l'esprit du traqueur. Il se recroquevilla mentalement sur lui-même, cessa de penser et continua à glisser dans les replis de sa conscience. La voix recommença à jaillir à l'intérieur de son crâne, plus étouffée, comme si la connexion s'affaiblissait. Le traqueur évacua ce qui lui restait de conscience, devint la glace, la roche, l'obscurité même. La voix n'était plus qu'un écho qui murmurait dans le blizzard. Il resta ainsi un long moment, sachant que lorsqu'il reviendrait à son niveau de conscience habituel, il signalerait sa présence à son agresseur comme un feu dans la toundra. À moins que d'ici là, il n'ait abandonné ses recherches.

Jamais il n'abandonnera.



Le traqueur se leva d'un bond en se cognant la tête au plafond de glace. Une nouvelle voix avait empli son cerveau. Mais celle de qui ?

Tu as été attaqué par le métamorphe de Zhynd.

Le métamorphe de Zhynd ? Il croyait qu'ils avaient tous péri depuis longtemps.

Il en reste un, le dernier survivant de sa race.

Il était donc poursuivi par le plus habile chasseur de la planète, télépathe et métamorphe, infatigable... mais pourquoi ?

À cause de moi.

Qui ça ?

Le cristal.

Le cristal-qui-rêve ? Quel sens avait toute cette folie ?

Le métamorphe a envoyé la coureuse pour me récupérer. Et maintenant, il veut reprendre ce que tu lui as volé. Il te poursuivra sans relâche pour cela.

Peux-tu me protéger contre lui ?

Peut-être. Si tu me rejoins, ton esprit sera indétectable et nous pourrons nous enfuir.

Que veux-tu en échange ?

Je vais te montrer.

Le traqueur sentit de nouveau la sonde mentale du métamorphe le toucher et il plongea immédiatement dans l'esprit du cristal. Il se mouvait dans un monde étrange, non euclidien, un labyrinthe dément dans lequel des spirales rectangulaires rejoignaient des parallèles courbes. Il n'y avait aucun centre dans cet univers sphérique mais rien ne se situait à la périphérie. Des formes éthérées flottaient dans l'espace, éclatant puis retombant en une fine pluie de flammèches mordorées. Le traqueur sut qu'il s'agissait des rêves du cristal. Il vit des mondes en ruine et des royaumes de lumières, il flotta sur les rivières noires de l'espace, chevaucha les cyclones, s'abîma dans le cours du temps et observa l'agonie de civilisations perdues à jamais dans les ressacs de l'oubli. Il était en train de devenir fou, tout simplement.

Avant de sombrer définitivement dans la démence, son hôte réduisit son champ de perception de sorte que le spectacle merveilleux et incompré-hensible qui l'entourait devint à peu près supportable. Il comprit, alors, ce que voulait le cristal. Il avait été réduit en esclavage par la reine Yfärdr dans le but d'alimenter son pouvoir et d'accroître ses capacités. Sans lui, sa puissance déclinerait irrémédiablement. Elle avait trouvé au fil des ans un autre cristal, mais beaucoup plus jeune et encore immature. Le pouvoir qu'elle pouvait espérer en tirer était trop faible pour maintenir son règne. Lui avait atteint sa pleine maturité, âgé de mille sept cent quarante ans en durée humaine : c'était un vieux, un très vieux cristal



que beaucoup convoitaient, pourtant il ne voulait plus de cette vie d'esclave, il ne désirait que rêver en paix, pour toujours, ou alors mourir, mais il ne le pouvait pas encore. En échange de sa protection, le traqueur l'emmènerait loin d'ici, au-delà de la cité maudite de Kess'h, battue par des vents glaciaux, proie des hommes-loups et domaine du cinquième Seigneur de glace, par-delà la pointe nord de la chaîne du Korgal, juste avant Ginnungagap, l'Abîme éternel. Il trouverait là-bas les cavernes de cristal gardées par Jötunheim et Utgard, les deux géants de glace créés par Njord et Freyr, les magiciens du monde ancien qui dans leur lutte insensée avaient fini par transformer la planète entière en Niflheim, un immense désert de glace. En échange, il recevrait le don du cristal lui permettant de revenir sain et sauf sur ses terres.

Ce dernier l'enveloppa dans un songe venu du fond des âges, dans lequel les métamorphes, puissante race de chasseurs au talent inégalé, régnaient sans partage sur toutes les espèces, y compris sur les hommes apeurés qui n'étaient encore que des singes apprivoisant le feu. Lentement, il vit le froid s'abattre sur le monde et les métamorphes mourir les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un. Un qui avait besoin du cristal pour ressusciter son espèce. Il fallait lui échapper à tout prix, mais seul, il n'avait aucune chance. Il lui fallait accompagner le cristal jusqu'au domaine des gardiens. Les chances de survie étaient minces... néanmoins plus importantes que s'il décidait d'affronter le métamorphe. Il se replia sur lui-même pour lutter contre le froid et décida de dormir quelques heures avant de courir la toundra vers le nord. La reine Yfärdr serait très en colère quand elle apprendrait. Le métamorphe aussi.

Le cristal le remercia en lui envoyant des songes chauds et complexes, venus d'un temps où le noyau de la terre brûlait encore, et ils unirent leurs rêves dans la nuit glaciale de Nifhleim. Le froid, le vent et la neige les accompagnèrent jusqu'à la porte des ténèbres.



Sagittarius A*

Benoit Patris

Dans cette rubrique, une nouvelle sur le thème de l'apocalypse doit proposer une vision originale de la fin du monde ou les conséquences d'un cataclysme planétaire.

« Le juke-box Wurlitzer de l'Univers est bourré de réalités 78 tours rangées côte à côte. Préparez votre pièce de dix cents. »
Sesshu Foster, Atomik Aztex

Le désert était saturé de grains de sable dégoulinant à l'envers dans l'air sec. De ciel il n'y avait plus — ou plus guère. Il ne faisait ni exactement jour ni exactement nuit. Mais cela ne ressemblait pas à un crépuscule non plus — du moins, au sens commun des choses.

Le soleil violacé semblait barré par un épais voile mouvant, un rideau de sable s'élevant jusqu'aux confins de la stratosphère. Cela s'approchait d'un rêve très étrange, une version matérialisée d'un tableau surréaliste de Salvador Dalí. La plaine désertique baignait dans une glaciale sérénité, à l'image du cosmos — un calme que l'on pourrait pompeusement, mais à juste titre, qualifier de calme entropique.

De rares insectes parcouraient encore cette étendue floue, lentement pour certains, avec la frénésie mécanique du désespoir pour d'autres. Ceux pourvus d'ailes s'agitaient mollement au sol, tentaient de prendre leur envol et retombaient lourdement sur le tapis de sable, les ailes trouées, déchiquetées. Parfois l'un d'entre eux, parmi les plus légers — sorte d'Élu —, parvenait à s'élever assez haut en évitant la multitude de grains mous, puis, en un claquement de doigt, disparaissait — évaporé.

Les mieux loties de ces petites créatures se trouvaient en réalité à l'abri des fermes individuelles domotiques, des serres ou des remises, à dévorer minutieusement les cadavres d'êtres humains — personnes seules ou familles entières —, à côté desquels se trouvait généralement une arme à plasma.

Ces festins morbides — les petites créatures se repaissant dans un léger grésillement d'êtres évolués ayant préféré se donner la mort — étaient une preuve étonnante que la vie continuait néanmoins, pour peu de temps encore. Ces consciencieux insectes représentaient en quelque sorte les soubresauts de la vie dans l'univers, s'agitant dans une surprenante danse électrique au beau milieu du néant.



Les statistiques n'étaient évidemment plus à l'ordre du jour, aussi le nombre exact, ou même approximatif, d'êtres humains ayant décidé de rester jusqu'au bout de cet événement fatal, d'en connaître les effets imprévisibles mais assurément définitifs, était impossible à évaluer. Parmi ces hommes et ces femmes se trouvaient des fous et des sages, des curieux intrépides, des lâches qui préféraient s'en remettre à la loi du « wait and see », d'incorrigibles optimistes imaginant qu'il y aurait peut-être quelque chose derrière tout ça, de rares croyants espérant rencontrer Dieu de leur vivant et des athées irréductibles, bien plus nombreux, qui désiraient voir de leurs yeux la preuve de sa non-existence.

Ces différentes personnes se trouvaient cloîtrées chez elles, souvent ivres ou sous assistance médicamenteuse, renouant avec des pratiques ancestrales datant de plus d'un millénaire, bien que leurs corps génétiquement modifiés et transhumanisés ne se prêtassent pas exactement à cela. Balbutiant comme les appareils photovoltaïques qui souffraient déjà d'un cruel manque de soleil, ces personnes s'exprimaient entre elles, tantôt à un rythme rapide, tantôt à un rythme lent, sans que l'orateur ou l'interlocuteur se rendent compte de ces différences de débit dignes d'un improbable scat. C'était à cause du Temps et de sa relativité, mise à mal depuis quelques jours. Et les choses n'allaient pas, n'iraient pas en s'améliorant.

Les volets des fermes individuelles encore habitées étaient clos — protections aussi fragiles que les draps dans lesquels se réfugie un enfant pour échapper aux monstres issus de son imagination. Le verre des fenêtres ondulait comme une scolopendre, la matière se déformait, se contractait, s'étirait, les vitres explosaient puis aussi rapidement se reconstituaient en un bizarre retour accéléré, comme dans ces vieux films fantastiques inconnus des néohumains. Par moments, tout semblait s'effondrer sur soi-même, s'aplatir, et ne restait alors à ceux qui vivaient cela qu'une impression d'être et de néant — une plongée dans un univers en deux dimensions, comme à l'intérieur d'un écran de télévision éteint traversé d'égrégores, aux nappes d'âmes défilant et transperçant la matière pixellisée, quittant un côté de l'écran pour réapparaître du côté opposé. Par moments aussi — les plus redoutés —, cet écran en deux dimensions se retrouvait absolument vide, sans plus rien à voir, laissant les malheureux avec leur conscience pour seule compagne dans cette expérience infernale dont beaucoup ne revenaient pas.

Il y avait également d'étonnantes sautes temporelles, au cours desquelles on assistait à son passé, mais également à un avenir qui aurait lieu — mais pas ici. Les gens se voyaient sur d'autres planètes, d'autres plans, c'étaient bien eux mais ailleurs, quelque part dans le multivers — un kaléidoscope de leurs vies éclatant sous leur conscience. Ils mouraient, aimaient, dormaient, ressentaient, ne ressentaient rien, souffraient,



mouraient encore, se reposaient, jouaient, souffraient toujours. Ils voyaient des environnements pastel ou flavescents, se découvraient des corps singuliers, parfois gazeux, parfois hermaphrodites, ou bien habités par d'autres personnes. Ils pouvaient avoir des mains à trois doigts, des bras recouverts de petites plumes soyeuses, n'être que des créatures rampantes — mais c'étaient toujours eux, dans un environnement différent. Ils réalisaient leur multiplicité, et ne craignaient plus la mort — ils étaient ici et ailleurs, à jamais ; leurs vies déclinées à l'infini se renouvelleraient dans le même infini.

Les phases multidimensionnelles produisaient pour leur part des explosions insensées, des feux d'artifice incompréhensibles pour leur esprit : des rangées de sphères multicolores, déclinées en enfilade et munies d'yeux qui les observaient — depuis toujours mais jusqu'alors invisibles —, des corps gigantesques, grotesques et aberrants, qui traversaient avec indifférence les murs, les chairs, la terre même, puis disparaissaient avant de laisser place à une autre dimension dans laquelle tout pouvait être d'un blanc laiteux, d'un noir asphyxiant ou sans aucune couleur — du vide traversé de minuscules spirales ironiques qui semblaient se téléporter au hasard, durant une chorégraphie impossible à appréhender.

Des sons célestes, si puissants et palpables qu'ils faisaient tourner de l'œil ou rendaient fou, résonnaient depuis les pulsars, formant une somme de vibrations venues du plus profond de cette tête d'épingle qui avait explosé pour devenir la soupe primitive du cosmos. Ils voyaient des éruptions volcaniques titanesques, des torrents de lave propulsés à des milliers de kilomètres de hauteur, des enfers aussi froids que des glaciers, des mondes superposés en strates ressemblant étrangement à des mandalas, des nébuleuses....

L'ADN de ces hommes et de ces femmes, stimulé par les perturbations multidimensionnelles, leur ouvrait jusqu'aux archives de leur mémoire génétique : ils voyaient les souvenirs, les expériences de leurs ancêtres, encodés à jamais dans leur double hélice. Fixées par leurs aïeux, des images de ce qu'ils avaient vécu leur apparaissaient, et ils vivaient à leur tour une scène lointaine mais terriblement intime. Ils remontaient jusqu'aux origines de leurs lignées pour incarner les premiers hommes, assis en cercle devant un feu qui naissait dans une caverne, et comprenaient alors l'effet rassurant et sidérant des flammes qui se mettaient à s'élever ; ils sentaient le froid de la glace les envahir avant de fermer les yeux, et réalisaient enfin ce que l'on éprouvait en mourant dans la neige.

Oh, ils virent bien d'autres choses, avant que leur monde se fasse distordre puis aspirer par ce siphon qui avalait jusqu'aux plus infimes particules de lumière, pour finir en une simple traînée de vapeur dans l'immensité cosmique...



Cadavre exquis

Une fleur digestive

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).

1 (par Serge Cazenave-Sarkis)

Bien sûr, personne n'avait fait de plan de table.

C'était tout ce que nous détestions !

On s'était retrouvé à une dizaine d'artistes dans un petit restaurant de la place Clichy pour discuter d'un projet de contre-exposition.

Son titre : « Feu & Glace ». Mais la mayonnaise ne prenait pas. Une demi-heure qu'on tournait autour du sujet sans trouver l'accroche qui devait nous faire partir dans un délire créateur digne de ce nom. Le patron nous avait réservé au fond de la salle trois tables qu'il avait accolées. Je me trouvais à un bout.

Comme les autres, je m'entretenais avec mes compagnons les plus proches. Malgré nos efforts pour mettre un semblant d'ambiance, rien à faire, notre assemblée ressemblait davantage à une réunion de directeurs des ressources humaines qu'à la bande de prodigieux fous furieux, d'agoraphobes, de misanthropes et de schizophrènes à laquelle nous nous enorgueillissions pourtant d'appartenir.

Quand enfin Hugo, accompagné des derniers retardataires, pénétra bruyamment dans le restaurant, nous rajoutâmes une table supplémentaire et laissâmes fuser à leur encontre nos reproches les plus crus, ce qu'aucun ne démentit, jusqu'à ce que Hugo, ravi, confortant nos évocations salaces, en s'empoignant les couilles à pleines mains comme à son habitude en guise de réponse, s'effondrât hilare sur sa chaise à l'autre bout de la tablée. Le siège gémit. Sa voisine rosit. Nous levâmes nos verres. La soirée pouvait commencer.

Les discussions sur l'Art m'ont toujours ennuyé. Peut-être que si je souffrais moins, je serais plus conciliant. Seulement, je suis un besogneux… alors, quand je quitte mon atelier, épuisé souvent, je laisse le travail derrière moi et ne veux plus penser qu'à une chose, une seule : faire le con ! un maximum !

Et ce soir-là, à quatre tables, Hugo — ce fou d'Hugo — me faisait face.



2 (par Marlène Tissot)

Il m'a souri avec quelque chose d'à la fois angélique et diabolique dans le regard. J'ai essayé de ne pas me raidir, ne pas laisser mes yeux plantés trop longtemps dans les siens. Nous étions enfin au complet, la soirée pouvait commencer. D'ailleurs, elle avait commencé. Et je constatais, une fois de plus, les effets de la présence d'Hugo sur les autres. Il suffisait qu'il arrive pour que tout se débride, pour que la folie quitte le chaud des entrailles et vienne délier les langues.

Les idées fusaient, le ton montait, joyeusement électrique. Chacun y allait de sa proposition. Un véritable feu d'artifice de créativité. Je les regardais et ils avaient l'air d'y croire, ils y étaient déjà, notre contre-expo se dessinait là, gigantesque, et tout semblait facile, évident. Mais je savais que pour moi, ce serait une autre paire de manches, qu'il me faudrait bosser comme un dingue pour, comme toujours, finir par me demander si j'avais réellement ma place parmi eux.

Hugo riait et buvait et parlait. Il était l'étincelle qui allumait la joie, la folie, la pulsion créative. Et j'avais beau l'admirer, en sa présence je me consumais de rage et de jalousie. Cette sensation de disparaître sous ses éclats de rire et ses grands gestes de volcan en éruption.

Je les observais, tous, un par un. Ils ne me voyaient pas. Sauf Hugo, qui me gratifiait parfois d'un regard moqueur. Est-ce que je devenais parano ? Muet, figé, rigide, j'étais un bloc de marbre froid. Dressé là, stupidement, comme une statue qui finit par se fondre dans le paysage, à côté de laquelle on passe sans la remarquer.

La scène m'est soudain apparue dans sa cruelle nudité : ils étaient pris au piège et ils ne le savaient pas. Tous autant qu'ils étaient — Joe, Mimi, Marc, Dan, Julie et les autres —, ils étaient coincés là, dans un étau, entre ma froideur déterminée et la flamme intrépide d'Hugo à l'autre bout de la tablée. Comme souvent, tous les regards étaient tournés vers sa lumineuse présence. Mais cette fois, je ne comptais pas le laisser gagner. Et il y aurait du dommage collatéral.

À force d'enquiller les verres, je commençais à devenir foutrement rond. En général, je deviens con quand je picole. En général, j'évite de picoler. Pas ce soir-là...

3 (par Vincent Deyveaux)

— Mais qu'est-ce que t'as ?

C'était Julie qui demandait. Un peu juste, la Julie ; pas trop de jugeote, la Julie. Mais elle sentait bien les choses, faut l'avouer. D'ailleurs, c'est pour ça qu'on l'avait prise. Le feu, la glace, c'était un truc de



sensoriels, de ceux qui pouvaient faire des associations, des liaisons souterraines, pas de types comme moi qui décortiquaient tout en permanence. D'un coup, je me détestais. Mais moins que Julie, qui m'exaspérait.

— J'ai rien, je bois, tu vois pas ?

Je l'expédiais. Qu'elle demande à Marc ou à Dan ce qu'ils avaient plutôt !

Joe, Mimi, ça c'était des artistes que je respectais. Ils étaient discrets, sensibles, un regard en coin, petit sourire, le feeling avec moi. Mais d'un coup, cela me frappa et je compris : si je les appréciais tant, c'est qu'ils ne me faisaient pas d'ombre... En conséquence (je poursuivais mon raisonnement), je me permettais avec eux des choses que je n'aurais pas faites avec d'autres, quelqu'un qui en imposait plus je veux dire. Par exemple, un type au boulot, ou juste dans la rue, mais qui ne serait pas sympa, dur même, et du coup respecté. Là, j'aurais fait plus attention, pris moins de libertés. Comme avec Hugo, quoi.

Hugo, justement, dissertait de la guerre russo-finlandaise de 1941.

« Les Finnois, dans leur saga, leur épopée, évoquent le combat du Feu contre la Glace... » Merde, mais où il avait trouvé ça ?... Je me resservais. « ...c'est un combat d'avant le Temps, une lutte sur un plan mythique ; mais, preuve de leur sagesse, les Finnois en concluent que ni la Glace ni le Feu ne doivent l'emporter, bien au contraire ils doivent s'épauler, s'unir afin que naisse une harmonie, l'harmonie sur la terre... » Il avait tranché. Il venait de fixer l'orientation pour notre contre-expo, et, une fois de plus, la deuxième déjà, il se tripota quelque part dans l'entrejambe en regardant sa voisine de gauche, une inconnue très jolie, pas artiste évidemment...

Le combat de titans dans les cieux nordiques, ça laissait tout le monde baba... La table s'était figée, on aurait dit un autel ; mais moi, j'étais dégoûté. L'harmonie des contraires, la félicité... des trucs de nazes, oui ! Les artistes n'en pouvaient rien tirer de ces yin-yangueries. Nous, les créateurs, nous devions porter le fer dans la plaie, faire pencher la balance et renverser la table ! Voilà ce que je rétorquai à Hugo, et à voix basse, et pour moi seul, il est vrai, néanmoins ça y était : j'avais trouvé mon angle d'attaque. Je changeai de place.

4 (par Emmanuelle M. Bova)

Pour m'étaler lamentablement aux pieds... d'Hugo.

J'étais coutumier du fait. Me prendre les pieds dans la moquette et avoir l'air d'un con... J'étais saoul. Sous les quolibets de mes comparses, hilares. Joyeux drilles, toujours en quête d'une raison de se marrer.



Ma chute providentielle tombait bien. Je n'étais pas chien. Autant qu'ils en profitent : c'était rassurant d'être du bon côté, près du centre, en équilibre temporaire.

Néanmoins, j'eus la bascule triomphante en chantant The Piano Has Been Drinking (Not Me) de Tom Waits. Ce qui me permit d'apercevoir une étincelle énamourée dans les yeux émeraude de la jolie inconnue. Je faisais feu de tout bois, et elle avait l'âme incendiaire : un ravissement.

Beau joueur, Hugo me tendit une main vigoureuse.

Force et sensualité, décidément j'étais bien entouré.

Debout, fin prêt, je portais mon estocade avec moult forfanteries.

« Bon, après ce moment touchant où Hugo tente de réconcilier les forces telluriques, c'est peut-être le moment de s'énerver un peu, non ? Le feu et la glace, c'est la frigidité à réveiller par le foutre, le sexe, la luxure ! Allons, réveillons la sinistrose, à pleines giclées de cyprine, foutons le feu aux fesses et embrasons les culs gelés ! »

J'avais l'ivresse goguenarde.

Aux chiottes, l'harmonie mythologique ! Quitte à faire le con, autant en parler frontalement. Hugo allumait l'assemblée, je proposais la douche glacée : chacun sa température ! Une expo, ça se pense pas, ça se vocifère !

Malgré mon enthousiasme, je remportais peu de suffrages — aucun, à vrai dire. Je pesais tout à coup cent kilos de solitude, d'assèchement créatif, d'épuisement idéologique. Étais-je devenu trop vieux ? Hugo faisait des moulinets d'air chaud, moi je proposais le contrepoint réfrigéré. Et alors ? Quel était le projet, une exposition ? Contre quoi ? Nos haleines sentaient la naphtaline, nos discours l'ostéoporose. Ma proposition de cul, de stupre, de débauche totale et débridée n'inspirait personne. Le sexe était has-been. D'accord. Cherchons d'autres sources d'inspiration alors...

Je regardais la voisine si jolie d'Hugo. J'aurais bien lâché la débandade collective pour me perdre dans son corps. De ses yeux glacés à mon ventre en feu, la fusion était prometteuse. Cependant, on ne fait pas toujours ce que l'on veut — surtout moi.

5 (par Cyril Calvo)

Je m'approchai d'elle tant bien que mal, les effets de l'alcool commençaient vraiment à faire leur effet et Dieu sait que je ne supportais pas bien l'alcool. Mais j'ai pris sur moi et fourni un effort presque surhumain pour arriver à destination. Mes camarades me regardaient, souriants pour certains, navrés pour d'autres. Hugo me jeta un regard moqueur et hocha la tête. Je me retrouvai devant la belle inconnue. Elle était accompagnée mais mon esprit était embué et ma détermination inébranlable. Je n'ai même pas fait attention à ses remarques et à son air



agacé — très agacé. J'ai commencé ma sérénade, ma tête tournait et la nausée montait. Ce verre de trop tiraillait mon estomac. J'arrivais à peine à parler. Je m'apprêtai à me pencher vers elle quand j'ai senti une main m'empoigner avec fermeté. C'était Hugo !

Ah, Hugo le sauveur, le preux chevalier ! Toujours là pour sortir les copains de la galère. Je sentis les regards lourds de mes amis artistes pendant qu'il me traînait hors de la salle comme un gosse qu'on tire par l'oreille pour le mettre au coin. Bordel ! Je n'avais plus dix ans. J'aurais pu me débrouiller. Mais non, Hugo n'avait pas pu s'en empêcher, histoire de marquer encore plus de points et de m'enfoncer vers les méandres de la honte.

« Putain ! Qu'est-ce qui t'a pris d'aller voir cette gonzesse ? »

Non content de m'avoir traîné dans la boue, Hugo me passait un savon comme un père à son fils. Ses paroles se mélangeaient en une sorte de brouhaha incompréhensible qui me donna encore plus la nausée. Je finis par dégueuler tripes et boyaux sur le sol de la petite ruelle jouxtant le restaurant.

« Ce mec allait te tuer ! T'as de la chance que je sois intervenu. »

Je me relevai groggy, essuyai ma bouche et lui lançai en hurlant :

« Tu vas la fermer, bon samaritain de mes couilles ! J'ai pas besoin de toi, t'as compris ! Je gérais la situation... »

Hugo se mit à rire.

« Tu gérais la situation ? Laisse-moi rire, crétin... »

À ces mots, mon sang ne fit qu'un tour et les flammes de la colère s'emparèrent de moi. Je me jetai sur Hugo telle une bête féroce pour le lancer avec une force inouïe contre le mur. Son corps s'écrasa dessus et se dirigea ensuite vers le sol — mais avant de s'étaler, sa tête percuta l'angle de la benne à ordures dans un fracas terrifiant.

Ce craquement d'os me hantera à jamais.

Le feu qui animait mes veines se transforma soudain en glace.

Je m'effondrai, anéanti.

6 (par Alexia Moyer)

Contrairement aux autres attablés à mes côtés, je tenais particulièrement bien l'alcool. J'en étais déjà à mon quatrième verre et mon esprit conservait toute sa lucidité. Je crois bien que j'étais le dernier ici à posséder encore mon sang-froid. Les autres semblaient agir sans se soucier le moins du monde des conséquences de leurs actes...

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Un homme hilare se trouvait sous la table, tandis qu'un autre essayait, péniblement et sans succès, d'embrasser sa voisine. Il fut rattrapé par Hugo et emmené dehors manu



militari. Je ne m'en préoccupais pas — sans doute avaient-ils un différend à régler. Si du feu avait coulé dans mes veines, je les aurais probablement suivis pour en découdre au nom d'un prétexte futile, mais mon sang s'apparentait plus à un liquide glacé s'écoulant sous ma peau : les accompagner à l'extérieur n'aurait fait que m'attirer des ennuis que je souhaitais à tout prix éviter.

En y regardant mieux, il n'y avait que peu de présences féminines à la table ; de plus les seules à y figurer devaient être des artistes. J'avais souvent rêvé d'en faire autant, de vivre de ma passion, de voyager à l'autre bout du monde jusqu'à des contrées ensoleillées et dépaysantes. Je n'ai jamais eu cette chance. Mes parents n'envisageaient pas une telle chose pour leur fils. J'ai été contraint d'entreprendre de longues études, reclus dans le froid des amphithéâtres, au milieu de tous ces jeunes gens insouciants et irresponsables. Je n'ai jamais pu voyager comme je l'aurais voulu. J'étais condamné à rester là, à me morfondre dans la fraîcheur des nuits d'hiver.

J'observais incrédule cette étrange horde d'artistes, toujours à l'affût de leur prochaine inspiration, un crayon à la main. Je les enviais. J'aurais tant souhaité leur ressembler. J'aurais voulu être leur égal, rien que pour un soir. Et même si c'était eux qui avaient la main, je pouvais encore tirer mon épingle du jeu en trouvant l'idée.

Une idée merveilleuse.

Le thème du projet était « Feu & Glace » ; personne n'avait encore rien proposé de concret. Je pensais qu'à travers divers tableaux, textes, œuvres et dessins, il serait possible de créer une installation surprenante, faisant découvrir à tous la chaleur des pays tropicaux comme la rigueur des cercles polaires.

J'exposais mon idée au groupe. Peu de personnes m'écoutèrent jusqu'au bout, mais je parvins cependant à capter l'attention de quelques-uns.

7 (par Béatrice Dumont)

La conversation, pourtant, ne tarda pas à s'éteindre. L'excitation du début était bel et bien retombée. Certains pianotaient sur leur portable, d'autres somnolaient la tête posée sur leurs bras croisés. On entendait quelques ronflements : les plus saouls avaient cédé à Morphée. C'est le moment que choisit le type qui était sorti tout à l'heure avec Hugo pour revenir. Il était seul et blême. Sa vue me glaça. Un silence polaire envahit le restaurant.

Julie le regarda fixement puis se leva de son siège au ralenti, comme si elle ne voulait pas voir ce qu'elle allait découvrir dans quelques secondes.



La jolie inconnue la suivit. Toutes les deux traversèrent la salle et ouvrirent la porte qui donnait sur la ruelle. On entendit un cri. Tout le monde se précipita dehors. Lorsque j'arrivai, je vis Hugo par terre, un filet de sang coulait de l'arrière de son crâne. On appela les pompiers — c'était bien dans notre thème — et Dan insista pour qu'on prévienne aussi la police. La rue retentissait des hurlements des sirènes, les habitants se penchaient à leurs fenêtres. Les policiers interrogèrent tout le monde. Cette bande d'artistes en mal de création leur semblait plutôt incongrue. Il y en eut bien quelques-uns qui, interrompus brusquement dans leur sommeil, s'écrièrent : « Mort aux vaches, mort aux cons, vive l'anarchie ! », mais on les fit taire rapidement en les mettant au courant de la situation et les flics eurent la délicatesse, étant donné les circonstances, de ne pas en prendre ombrage. Le corps d'Hugo fut embarqué dans une housse de plastique noire et son présumé meurtrier monta en voiture banalisée avec les agents.

Il était très tard. Nous restions attablés dans le fond de la salle éclairée par des néons dont la lumière crue nous rendait blafards. Tout le monde était sous le choc. Je compris que c'était pour moi le moment ou jamais de briller. Je n'étais pas un artiste, certes, mais je pouvais être leur manager. Je n'en serais que meilleur. Les études que je m'étais infligées allaient enfin me servir à quelque chose. Je pris place en bout de table :

— Mes amis, Hugo aurait détesté que nous abandonnions notre projet. Plus que jamais, nous devons rassembler nos énergies pour que la contre-exposition « Feu & Glace » soit à la hauteur de nos ambitions, et de sa mémoire.

Mon intervention fut accueillie avec enthousiasme et soulagement. La jolie inconnue, à mes côtés, me regardait l'air reconnaissant.

8 (par Antonella Fiori)

Salut, lecteur. Moi, c'est Dan. Si je m'adresse à toi, c'est pour te dire que j'en ai ma claque d'être au milieu de ces bouseux. Si tu les voyais, ils ont l'air de tous porter le deuil d'une révolution manquée qui a commencé par les habiller de noir. Ils sont funèbrement emplumés. Pour tout te dire, chez eux, le coq gaulois s'est changé en corbeau. Oui, ils portent le deuil de leur révolution manquée et l'Europe les imite.

Quand je me tourne vers le Golem, dépourvu de libre arbitre et entièrement façonné par les autres, assis près de moi, je me mets à hurler :

— Allez, vieux, donne-moi un briquet ! J'ai envie de fumer une clope, putain !

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? T'as pris un coup de couteau ? il me dit.

— Pose pas de questions. Il ne s'est rien passé. D'accord ? Rien ! Donne-moi un briquet.



Voilà des semaines que je ne me suis pas lavé. J'ai la poitrine balafrée de coups de couteau, de brûlures et de cicatrices. Autant de mutilations. Trombones chauffés au rouge, ciseaux émoussés, pinces, cigarettes, allumettes, lames, tous ces objets ont laissé leurs marques sur mon corps, la plus visible d'entre elles, sur le ventre du côté droit. Un jour, dans l'autobus, je me suis planté le couteau dans le corps. J'ai senti une tiédeur étrange sur tout mon ventre, et le sang s'est répandu partout à l'arrière du véhicule. Le chauffeur a demandé du secours par radio. J'ai préféré descendre et continuer à pied. Ce jour-là, la neige était si blanche qu'elle me faisait mal aux yeux. Je comptais mes pas en avançant péniblement. Il y avait quelques enfants ravis de marcher dans la neige. Je n'approchais pas davantage, de crainte de leur faire peur.

Mais là, ce soir, cher lecteur, je tends le bras au-dessus de la table, j'allume une bougie, place les deux mains au-dessus de la flamme et laisse la chaleur se glisser en moi. Mes paumes sont tout près de la flamme. Plus elles se rapprochent de la bougie, plus la flamme monte le long de mes doigts. Je ne les retire que lorsque la chaleur est trop intense. Savourant ma douleur, je la sens couler dans mon corps, sans restriction, généreusement. Une goutte de sueur me parcourt l'aisselle et je jouis.

— Eh, qu'est-ce que tu crois pour Hugo, toi, c'était pas un accident ? me demande le Golem.

— Si, je pense. En tout cas, il a sans doute eu la mort qu'il voulait. Enfin, je veux dire que c'est sûrement comme ça qu'il souhaitait mourir.

9 (par Marilyse Leroux)

Pas un pour rattraper l'autre dans cette confrérie de bras cassés ! Un artiste tout seul, c'est déjà dur à gérer, mais une dizaine, c'est la foire d'empoigne puissance 10. Du coup, j'avais opté pour le profil adéquat : sourire bébête aux niaiseries qui ricochaient de droite et de gauche. Plutôt lourdingues, les gars, dans le genre machos décomplexés. Peu de filles effectivement et qui n'ont pas bronché pendant le combat de coqs. De toute façon, moi, j'étais là pour tâter le terrain et il y avait à faire entre la provoc' des uns et le je-m'en-foutisme des autres. C'est sûr, si j'avais su et pu, j'aurais opté pour le plateau-télé, même Drucker, plutôt que ce qui s'est passé.

Au bout d'un moment, j'avais renoncé à écouter pour détailler les looks : chez certains adeptes, l'étiquette « artiste » se colle sur le front, des fois qu'on ne la reconnaisse pas à l'arrivée. Entrée avec les retardataires, je m'étais retrouvée coincée entre Hugo, le fort en gueule testostéroné, et Julien, un copain grâce à qui j'étais là. Sur nous deux, on a cru ce qu'on a cru, comment prévoir ? En face, un type punky old age, un certain Dan,



fasciné par ses scarifications, une plaie vivante à lui tout seul. Franchement, je me suis demandé ce qu'on venait faire dans cette galère, ce projet de contre-expo : indécision, amateurisme, rivalités, irresponsabilité, j'en passe. Du genre underground alternatif qui se la pète avant-garde contestataire et qui vient pleurer à la mairie pour quêter une salle et des subsides. On rigole.

On se souvient du résultat. Tout a été dit et son contraire sur le sujet. La mairie voulait redorer l'image du quartier en lançant un nouveau truc, La saison des arts. Voilà une expo qui a réussi au-delà de toutes les espérances : faire parler d'elle sans même qu'elle ait lieu, du grand art à la sauce conceptuelle. Sauf qu'hier on a appris la nouvelle lubie du groupe. Tenez-vous bien : une installation « chaud et froid ». Le « spectateur », si tant est qu'il y ait une chose à regarder, passe entre deux courants d'air, l'un qui va le cramer, l'autre qui va le congeler. Le pire, c'est que l'adjointe à la culture est capable de dire oui, histoire de faire le buzz. Entre les pompiers et l'art du même nom, cherchez l'erreur.

J'ignore si c'est une coïncidence, mais en rentrant chez moi j'ai trouvé un mot dans ma boîte, signé du gars qui s'était lancé dans un délire tropicopolaire des plus pathétiques. Il veut me voir, en dehors de la mairie. Je me demande pourquoi.

10 (par Audrey Tison)

546, rue verte : je connaissais cette adresse, c'était un ancien hôpital psychiatrique qui avait été réaménagé en galerie d'art. Il faisait nuit déjà et j'avoue que j'avais les chocottes mais ce petit mot avait pincé ma curiosité.

Je poussai la porte et ce que je vis me déclencha immédiatement un haut-le-cœur : Dan, l'autre cinglé masochiste, était en train de fumer une gitane — je détestais cette odeur. Entre deux nausées, je lui demandai si Stéphane était dans les parages. Il m'indiqua une porte, je tournai la poignée et un souffle glacial m'envahit. Stéphane était dans une sorte de chambre froide et sculptait un énorme bloc de glace. Inquiète, je lui demandai ce qu'il me voulait. Il se frotta la nuque et eut l'air embarrassé.

— Écoute, j'étais un peu bourré l'autre soir, l'idée me paraissait vachement bonne sur le moment mais là je commence à douter, en même temps le vernissage a lieu demain et j'ai rien de mieux... Alors ?

— Vas-y, dis toujours, répondis-je en sachant que je le regretterai.

— En fait, après réflexion, le discours de Jérôme sur le cul m'a vachement inspiré, et je me dis qu'effectivement au niveau artistique aujourd'hui il n'y a guère plus que ça qui soit encore subversif. J'ai eu l'idée de faire une sorte de confrontation entre la reine des neiges, qui représente la femme froide, introvertie, glaciale et inaccessible, et la déesse païenne



qui célèbre le féminin sacré… Bref, fais-en ce que tu veux, tu as carte blanche. »

Vendredi soir, 19 heures : les pique-assiette gravitaient déjà autour du buffet. Leela retira son peignoir : vêtue telle une déité égyptienne, elle entama une danse orientale des plus enivrantes. Un filet de sang épais coulait entre ses jambes et les empreintes purpurines dessinées par ses pieds nus sur les petits carreaux de carrelage blanc donnaient un aspect macabre à la performance. Dan arriva alors sur scène en rampant, le tronc immobilisé par un bloc de glace en forme de robe de princesse ; en fond sonore jouait une version arabisée de la Reine des Neiges. Leela appela les femmes du public à la rejoindre sur scène et leur distribua des canards vibrants et autres sex-toys de toutes les couleurs qu'elles s'amusèrent à lancer sur Dan, lapidation de la femme congelée en elles, tandis que Dan hurlait de sa voix éraillée ; « Libérée, délivrée ! ».

La performance eut un franc succès, jusqu'au MoMA — et c'est ainsi que l'innocente Leela brisa la glace et réchauffa le monde des hommes.

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Christian Attard

Sylvain Barbé

Patrick Boutin

Emmanuelle M. Bova

Cyril Calvo

Serge Cazenave-Sarkis

Justine Coffin

François Debout

Marianne Desroziers

Vincent Deyveaux

Béatrice Dumont

Antonella Fiori

Simone Kutukdjian

Le Golvan

Marilyse Leroux

Lordius

Dominique Louyot

Richard Maurel

Alexia Moyer

Vlad Oberhausen

Benoit Patris

Jérôme Pitriol

Georgie de Saint-Maur

Alice Scaliger

Audrey Tison

Marlène Tissot

Stéphane Werth

Illustrateurs

Claire Cordel

Roland Dauxois

Jean-Baptiste Dumont

KOWALSKI

Elisabeth Mounic

Sabine Rogard

En savoir plus - *L'Incendie du Parlement* par William Turner

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Frère & Sœur

Numéro 18

Décembre 2015